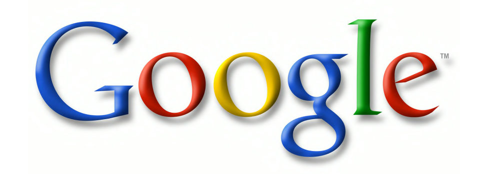
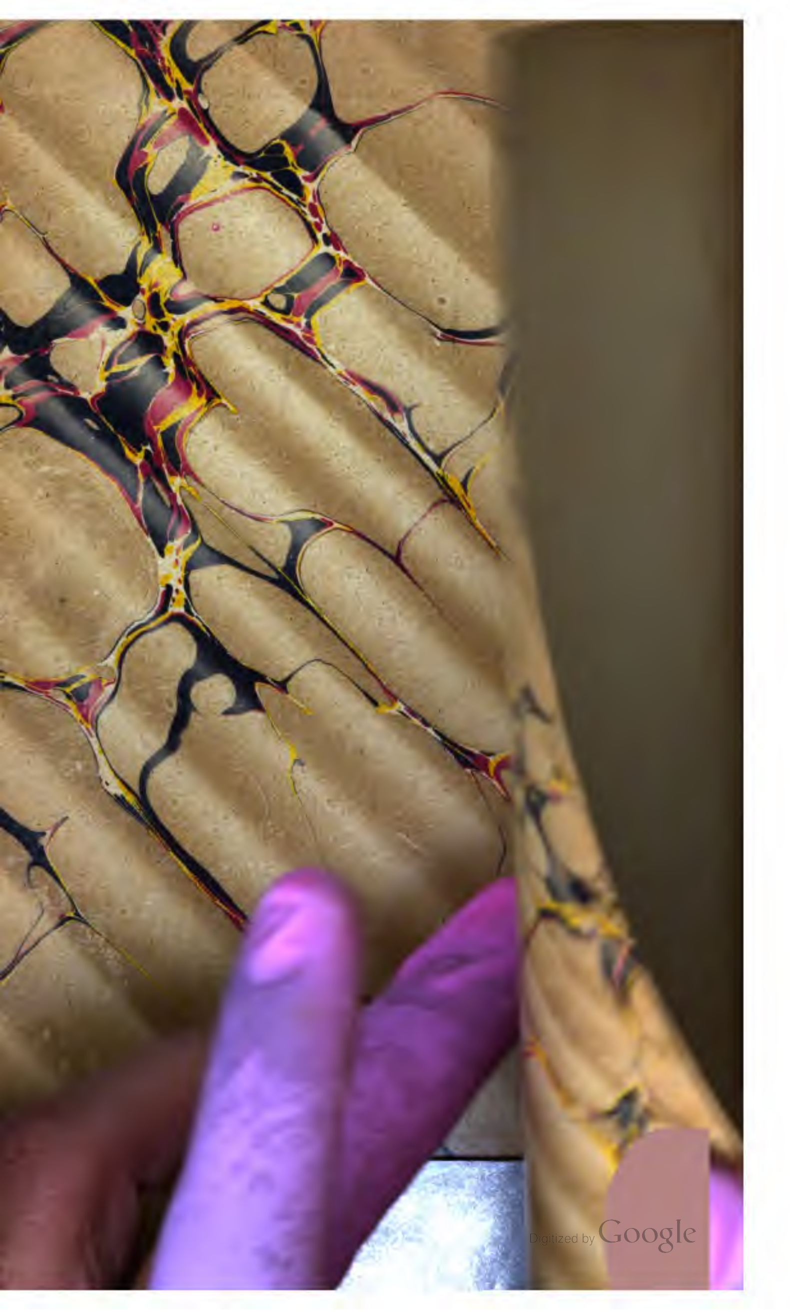








LES

MÈRES ENNEMIES

Eugène FASQUELLE, Éditeur, 11, rue de Grenelle

ŒUVRES DE CATULLE MENDÈS

POÉSIE

Poésies complètes.. 2 vol.
Poésies nouvelles.. 1 vol.
La Grive des vignes...................................... 1 vol.
Petits Poëmes russes..................................... 1 vol.
Les Braises du Cendrier.................................. 1 vol.

ROMANS

Zo'har... 1 vol.
La Première Maitresse.................................... 1 vol.
Grande-Maguet.. 1 vol.
La Femme-Enfant.. 1 vol.
La Maison de la Vieille................................... 1 vol.
Rue des Filles-Dieu, 56.................................. 1 vol.
Gog.. 2 vol.
Le Chercheur de Tares.................................... 1 vol.
Le Roi Vierge.. 1 vol.
L'Homme tout nu.. 1 vol.

CONTES & NOUVELLES

Lesbia... 1 vol.
Le Confessionnal... 1 vol.
La Messe rose.. 1 vol.
Arc-en-ciel et Sourcil-Rouge............................. 1 vol.
Contes choisis... 1 vol.
Monstres Parisiens....................................... 1 vol.

THÉATRE

Médée.. 1 vol.
Farces... 1 vol.
La Femme de Tabarin...................................... 1 vol.
Le Docteur blanc... 1 vol.

ÉTUDES

Richard Wagner... 1 vol.

CRITIQUE

L'Art au Théâtre... 3 vol.
L'Œuvre Wagnérienne en France............................ 1 vol.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CATULLE MENDÈS

LES

MÈRES ENNEMIES

ÉDITION DÉFINITIVE



PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1904

M.

PREMIÈRE PARTIE

MIKALINA

LES MÈRES ENNEMIES

LIVRE PREMIER

La Patrie, l'Épouse, l'Enfant.

I

Un homme fuyait se déchirant aux écorces, souffleté par les branches. L'épaisseur des verdures s'empourprait derrière lui de brusques remuements rouges entre les feuillages. Etait-ce que l'aurore se levait à l'orient des bois ? ou bien le soleil descendait-il à l'horizon, là-bas, au delà des arbres noirs ? Non, la nuit pesait, une nuit de nuages, sur les plaines forestières de la voïevodie de Cracovie ; ces rougeurs, c'était l'incendie, sinistre couchant des batailles.

Le fuyard s'arrêta. Il avait aperçu entre les sapins une maison de chasse, reconnaissable aux hures de sangliers et aux mufles de bisons qui surmontaient l'entrée.

Il cria :

— Dormez-vous ?

Un jeune serviteur entr'ouvrit la porte.

— Qui es-tu ?

— Que Jésus-Christ soit glorifié !

— Dans les siècles des siècles... Que demandes-tu?

— L'hospitalité.

— D'où viens-tu ?

— J'ai combattu pendant quatorze heures.

— Quel est ton nom ?

— J'ai faim.

— Quel est ton pays ?

— J'ai soif.

— Quelle est ta religion?

— Je suis blessé.

— Passe ton chemin, vagabond !

Mais une fenêtre s'ouvrit au-dessus d'eux ; la blancheur d'une longue barbe ruissela dans les ténèbres, sous une lampe que haussait une vieille main pâle avec des tremblements de reflets.

— Qu'il entre !

— Excellence, on se bat autour de Czenstochowa, sur les bords de la Varta, partout ; cet homme qui fuit, ce doit être un Russe.

— Hélas ! n'as-tu pas reconnu le bonnet blanc des confédérés de Bar ? Fais entrer cet homme, et barricade la porte derrière lui.

— Merci, seigneur, dit le fuyard.

Quand il fut attablé dans la salle basse, devant une écuelle de gruau noir, il retira son bonnet.

Il n'avait point la tête rase selon la coutume des compagnons de Pulawski ; ses cheveux flottaient, rejetés en arrière.

C'était un homme de trente ans, face amaigrie, aux minces moustaches, avec des yeux d'épervier, ronds et prompts, la bouche souriante encore et bonne.

Une blessure au cou pleurait des gouttes rouges sur la peau de la poitrine visible entre les déchirures d'un vieux zupan grisâtre. Et il avait à la ceinture la moitié d'une lame de sabre, ébréchée, où l'on voyait du sang.

Le vieux seigneur, levant les bras hors des manches retroussées de sa plisse fourrée d'ours brun :

— Tout esprit loue le Seigneur, dit-il.

— Je le loue également dit l'autre.

Le vieillard poursuivit :

— Je me nomme Jean Rewienski. Je suis castellan de Mikalina, en Lithuanie, et, comme tel, j'ai voix et suffrage au Sénat de la République. Je me suis réfugié dans cette maison, loin de mon château, avec ma fille Élisabeth Boleska, mariée au comte Boleski, castellan de Pruzani, et j'y séjourne sans autre domestique qu'un jeune serviteur, car les Russes de Suwarof ont dispersé mes serfs, après m'avoir chassé de ma castellanie. Dis-moi ton nom, monsieur mon frère.

— Sans doute ton gendre est mort dans une bataille?

— Mon gendre n'est pas mort.

— Donc il combat encore pour l'indépendance de son pays?

— Il ne combat pas. Il est absent. Ne parle pas de lui. Dis-moi ton nom, mon hôte.

— Mon nom?

— Tu peux le taire. Tu es un confédéré; il suffit. Tu dormiras chez moi!

— Dès que j'aurai repris des forces en mangeant et en buvant, je continuerai ma route.

— Veux-tu que ma fille panse ta blessure?

— J'ai bouché la plaie avec des herbes; les plantes qui poussent dans nos forêts guérissent vite les blessures polonaises.

— C'est bien parlé. Mange, bois.

Le castellan avait rempli deux verres; il en prit un et le leva.

— Aimons-nous! dit-il comme on disait autrefois dans les fraternels festins de Pologne.

— Aimons-nous! répondit l'autre.

— Et maudits soient les Russes.

— Et maudits soient les Russes.

Le vieux seigneur reprit, pendant que son hôte mangeait et buvait :

— Ainsi, Pulawski a perdu la bataille ?

— Il l'a perdue.

— Ici j'étais seul, sans nouvelles certaines, n'entendant que le bruit du canon. Toi qui as combattu, parle-moi des combats.

— Nous avons été braves. Sans pain, sans eau, presque sans armes, nous avons défendu cinq mois les fossés, les murailles, les portes du monastère de Czenstochowa.

— Où les saints religieux conservent une image de la Vierge Reine, peinte par saint Luc lui-même. Qu'elle nous garde!

— Ainsi soit-il! La plupart des confédérés, faute de vêtements, montaient la garde en chemise; après les jours d'assaut, on pouvait s'habiller avec les uniformes russes, mais ils ne faisaient pas long service, parce que nous les avions tout troués de nos balles.

— Vous tentiez des sorties?

— La neige, autour du mont Jasnagora, est bossuée

de sépultures. Enfin Pulawski résolut de hasarder un suprême effort. « Nous passerons à travers les lignes ennemies, ou bien nous périrons », dit-il.

— Combien de patriotes étiez-vous?

— Deux cents.

— Contre combien de Russes?

— Contre trois mille.

— Soyez bénis, mes fils!

— Tu bénis des cadavres. Très peu de Polonais ont pu se tailler une route dans les masses moscovites.

— Et le plus vénérable des lieux de prière et de macération, le monastère de Czenstochowa est en flammes maintenant?

— J'ai fui pour ne pas le voir en cendres.

Ils se turent, baissèrent les yeux Le vieux seigneur, à voix basse, disait une oraison.

Il releva la tête.

— N'importe! la République vivra libre, ou mourra. L'antique proverbe enseigne qu'il n'est pas possible de courber le cou droit d'un Polonais, ni de redresser son sabre courbe, sans briser l'un et l'autre.

— Mon sabre est rompu, répondit le soldat amèrement.

— Notre-Dame veille sur la Pologne. Sait-on ce que fait le roi Stanislas?

— Le roi Stanislas fait ce que font les lâches! il obéit aux plus forts. Favori de la tsarine et bourreau de la Pologne, ce bellâtre qui, pour s'être couché dans un lit, a mérité de s'asseoir sur un trône, fait chanter dans les églises, le jour de nos défaites, le *Te diabolum laudamus!*

— Le Turc avait promis des secours.

— Il offre des hommes à cent tomans la pièce, des hommes qui n'ont rien de rouge dans les veines! C'est trop cher. On ne paye pas l'eau au prix du sang.

— L'armée prussienne est sur nos frontières. Que pense Frédérick II?

— Que pense le corbeau quand, perché sur sa branche au-dessus d'un mourant, il en surveille l'agonie?

— L'Autriche nous garde.

— La Prusse est le corbeau, l'Autriche est la corneille.

— La France nous a aidés; elle nous aidera.

— Elle nous a aidés, oui! Je les ai vus venir, les beaux jeunes hommes des Gaules, et je les ai vus mourir pour la liberté de ma patrie, eux riant, moi pleurant!... Hélas! il ne viendra plus de Français. Paris appartient à l'amant d'une fille, comme Varsovie au ruffian d'une gaupe. Pourquoi madame Dubarry s'opposerait-elle aux volontés de Catherine? Ces deux prostituées sont faites pour s'entendre. Mais la Pologne est une vierge.

— Eh bien! nous vaincrons seuls. La victoire est possible tant que Pulawski est vivant! Il triomphera des Russes comme à Brzesc; il leur échappera comme à Okopé. Il est l'invincible ou l'insaisissable. Tant qu'il respirera l'air libre de nos forêts, il y aura un patriote embusqué, sabre en main, derrière chaque broussaille.

— Pulawski ne peut rien pour nous.

— Qu'as-tu dit?

— Quand un arbre est renversé, la chèvre même y saute. Seigneur. Pulawski est mort.

— Non!

— Seigneur, Pulawski est mort.

— Non!

— Je l'ai vu tomber, frappé au cœur, ce matin, dans la mêlée.

— Non! D'ailleurs, fût-il enseveli, il ressusciterait, évoqué par ses frères! Serait-ce donc la première fois qu'il sortirait du tombeau! On le croyait mort, il y a un an, quand tout à coup il est entré dans Cracovie, refoulant les Russes, et l'on vit son plumet, au sommet de la forteresse, planer et palpiter comme l'aile de notre aigle blanche!

— Connais-tu Pulawski, vieillard?

— Je ne le connais pas.

— Tu mourras donc sans l'avoir vu, car il n'est plus, je te le dis.

— Il est le chef miraculeux, le héros nécessaire! Il ne peut pas abandonner la Pologne, puisqu'il en est l'âme elle-même.

— Les cadavres n'ont pas d'âmes.

— Quoi! soldat, tu désespères?

— De l'avenir? non; mais de l'heure présente. Pour bien des jours, pour bien des années, la République est vaincue. Et qui sait? elle a peut-être mérité son sort.

— Fils, tu blasphèmes!

Le confédéré, baissant la tête, prit son menton dans sa main, ferma les yeux, et lentement il ajouta, comme se parlant à lui-même :

— Oui, peut-être la Pologne est-elle coupable, en effet? M. de Choizy, ce Français qui a rougi de son sang notre terre, M. de Choizy disait un jour : « Frères

de Pologne, vous êtes bons et vaillants, vous avez l'âme ardente au bien et le sabre prompt aux justes combats. Vous pourrez chasser le Russe, qui n'est pas votre pire ennemi. Il y a deux obstacles plus puissants à l'indépendance de votre patrie : le prêtre et le paysan. Quiconque se courbe trop, fût-ce devant l'autel, perd l'habitude du front levé, et vous n'êtes pas libres parce que vous avez des esclaves. Le prêtre vous écrase d'en haut, le paysan vous tire par en bas; vous avez l'Église pour bagne et le servage pour boulet. » Il disait cela, ce Français, je m'en souviens...

Quand le soldat rouvrit les yeux en relevant son front alourdi d'une pensée, il vit Jean Rewienski, castellan de Mikalina, très courbé; la longue barbe du seigneur touchait les dalles de la salle.

— Que faites-vous, mon hôte?

— Je salue le vainqueur de Brzecs! Il est véritable que je n'avais jamais vu Pulawski; mais je sais qu'on l'appelle Pulawski à la main longue, parce que sa droite, à force de manier le sabre, est devenue plus charnue et plus longue de deux pouces que celle de tous les autres hommes. Que le grand Régimentaire soit le bienvenu dans ma maison!

Casimir Pulawski répondit :

— Soit. Tu m'as reconnu. Je le regrette. Si l'on apprend que tu m'as donné asile, tu ne pourras le nier, et ta maison sera saccagée comme l'a été ton château. [illegible] mant, je te remercie à cause de ton pain et de [illegible]. Adieu, monsieur mon frère, je pars.

— [illegible] ne te retiendrai pas, je ne te demanderai pas [illegible] Tes projets qui se réalisent soudain, doivent

demeurer inconnus; car c'est le salut de la patrie qui s'agite dans ta poitrine. Je réclame de toi une seule faveur, Pulawski.

— Parle.

Le castellan sortit de la salle.

Il y rentra bientôt, tenant par la main une jeune femme qui était grosse et paraissait assez proche de son terme.

— Pulawski, voici ma fille. Elle est la femme du comte André Boleski, elle se nomme Elisabeth Boleska. Chef des hommes braves, puisque j'ai été ton hôte, bénis le fruit de ses entrailles, consacre à la patrie l'enfant de mon enfant.

Pulawski murmura :

— O Pologne, tu es éternelle!

Puis il dit à voix haute :

— Femme, si tu mets au jour une fille, qu'elle envoie au combat son mari et son premier-né; mais si tu enfantes un fils, qu'il combatte lui-même et meure pour son pays.

Le héros vaincu sortit rapidement de la salle et continua de fuir dans les ténèbres de la forêt.

II

Après la fin des guerres, la comtesse Elisabeth Boleska revint au château de Mikalina, vieille demeure seigneuriale, massive, à la tour unique, dans la forestière Lithuanie où les ours noirs sont fréquents.

L'enfant naquit, l'aïeul mourut, le mari n'avait pas cessé d'être absent : Elisabeth Boleska vécut solitaire avec son fils qui grandissait.

Mais l'épouse douloureuse n'étalait pas son âme aux curiosités banales. Si quelqu'un lui demandait : « Vous êtes triste, Elisabeth Boleska? » elle répondait : « A cause de la patrie. »

La dernière défaite de Pulawski avait livré la République aux fringales cupides de la tsarine, de l'empereur et du roi. Ces trois hyènes maudites, la Russie, l'Autriche, la Prusse, avaient démembré la sanglante suppliciée : elle était ce qu'elle fut jadis, à peu près comme un tronc est un homme. Et la volonté du lâche Stanislas, d'autant plus lourde qu'elle était elle-même opprimée, régnait sur la Pologne et sous la Russie, comme un portefaix surchargé piétinerait un reste de cadavre.

Alors on ne voyait dans les villes polonaises que des habits de deuil; les prêtres célébraient dans les églises deux anniversaires de crucifiement : celui du jour où le Christ mourut, celui du jour où la Pologne cria comme son Dieu : « Prenez pitié de moi, Seigneur! »

Alors, dans les champs ou dans les bois, c'étaient souvent des veuves et des orphelines qui ensemençaient la terre ou émondaient les arbres, car bien des maris et des pères étaient morts sous les balles russes ; il était difficile de faire la moisson, parce que les faux des paysans s'étaient ébréchées à combattre.

Alors, dans les habitacles des palatins et des castellans, les nobles se réunissaient encore pour manger et pour boire après les longues chasses; on entendait

encore se heurter les sabres des querelles avinées ; mais les joies et les colères des gentilshommes avaient perdu la fougue superbe d'autrefois, bien des cœurs étaient mornes, et souvent les festins s'achevaient dans des ivresses silencieuses.

Le château de Mikalina, à cause du maître absent, tenait sa porte fermée.

Seule, sa chapelle, parée comme une église des villes et tout illuminée de cierges, s'ouvrait aux pèlerins, aux voyageurs misérables ou riches, à quiconque voulait prier Dieu pour la patrie ; après la messe, le père Dominique distribuait aux pauvres gens les aumônes de la castellane.

III

Une fois, la chapelle, dédiée à saint Bobola, était pleine, parce que c'était le cinquième anniversaire du jour où les compagnons de Pulawski succombèrent devant Czenstochowa.

Les gentilshommes du domaine, panetiers, échansons, officiers du gobelet, veneurs, porte-glaive, en kontusz fauves ou cramoisis et chamarrés de galons, avoisinaient l'autel, comme il convient à des gens qui sont nés à moitié chemin du paradis ; au mouvement des signes de croix correspondait un bruit de sabres sur les pierres.

Dans les baies des arcades latérales, hors d'un

fouillis grisâtre de pliques paysannes, s'érigeaient les têtes innombrables des serfs, extasiées dans l'humilité de leur foi.

Traversés de soleil, les vitraux prolongeaient sur l'assemblée les couleurs de leur imagerie ; un reflet était démesuré, celui du saint Vincent de Paul peint sur le vitrail de l'abside : on aurait dit que le bon saint voulait emporter dans un pan de son manteau bleu tous ces orphelins de la patrie.

Mais les juifs étaient restés dans l'arrière-cour du château. Debout, têtes couvertes, ils pratiquaient des dévotions sous le toit d'une étable à truie, dont ils avaient fait une synagogue.

Quand tous eurent prié, Elisabeth Boleska se leva la première et sortit de la chapelle, tenant son enfant par la main.

La mère et le fils étaient vêtus de blanc, car le blanc, dans quelques districts de la Pologne, était la couleur du deuil ; dans les pays du nord, rien ne semble plus désolé que la neige.

Ils montèrent le large escalier du château, et tous les suivaient, les nobles, les paysans, les juifs.

Lorsqu'elle fut arrivée sur la seconde terrasse, elle se retourna, grande, pâle, aux yeux tristes, plus sereine que belle, plus fière que douce, — dominant toute la foule échelonnée sur les marches.

Avec un geste qui ordonne de s'arrêter et de se taire :

— Respectables messieurs, amis et serviteurs, dit-
u nom du comte André Boleski, mon mari, qui
sent, et du comte Ernest Boleski, mon fils, qui
tit, je vous remercie d'avoir choisi la chapelle de

leur château pour célébrer l'illustre jour de détresse où les meilleurs des nôtres, après avoir combattu depuis l'aurore, tombèrent au soleil couchant, avec la fortune de la Pologne! Certes, si votre seigneur et le mien était parmi nous, vous ne partiriez pas sans avoir pris place à notre table hospitalière, ni sans avoir bu longuement à notre vieille gloire, éteinte avec les aïeux, — que les fils rallumeront!

En parlant ainsi, elle étendait les mains vers le front de son fils, qui, quoique très petit, portant déjà, selon sa naissance et son rang, l'aigle blanche de Pologne en sautoir, sur un ruban bleu qui traverse la poitrine de l'épaule gauche à la hanche droite.

Elle acheva :

— Mais l'épouse solitaire doit vous dire adieu sur le seuil de la maison que vous avez honorée.

Cependant, ceux qui l'entouraient ne reculèrent point; l'un deux, au contraire, fit un pas en avant.

Il était vieux et fort, avec une large entaille de sabre de la tempe à la joue.

C'était M. le staroste Kilinski. Il avait signé l'un des premiers l'acte de la confédération de Bar; il avait renoncé l'un des derniers à une lutte impossible. Bien qu'il fût, selon son titre, le chef d'une capitainerie, il s'était fait le gentilhomme du comte André Boleski; mais il possédait lui-même beaucoup de châteaux, de terres, de serfs. On en faisait grand cas à cause de sa piété, de sa bravoure et de sa richesse; les plus étourdis n'osaient ni se quereller ni boire outre mesure quand ce vieillard était présent. Il s'avança et dit :

— Vous avez bien parlé, madame Elisabeth. Mais

nous ne vous quitterons pas avant que vous ayez entendu notre plainte.

— Votre plainte? dit-elle étonnée.

M. le staroste désigna un homme à sa droite, vêtu d'une toison de brebis noire, robuste, avec un air triste, une faux sur l'épaule.

— Celui-ci est un serf : il représente en ce lieu les deux mille laboureurs de vos champs et les huit cents bûcherons de vos forêts.

— Je salue mes paysans, dit-elle.

M. le staroste désigna un homme à sa gauche, en longue redingote noire, chétif, cassé, la face pâle avec un nez courbé comme un bec de vautour.

— Celui-là est un juif, un rabbin ; il est envoyé ici par les juifs nombreux qui trafiquent dans vos bourgs et dans vos villages.

— Je recommande au pardon du Seigneur les juifs de ma castellanie, dit-elle.

M. le staroste poursuivit :

— Moi, je vous parle au nom de tous les gentilshommes de ce district. Vous me connaissez. Je ne le cède en noblesse ni en opulence à aucun magnat de la Couronne ou de Lithuanie. Cependant, j'ai promis d'être, le jour où la République, qui a été libre, voudra le redevenir, l'allié de votre mari et le serviteur de sa fortune. Pourquoi je l'ai promis? Sachez-le. La délivrance de notre terre ne sera pas l'œuvre d'un jour ; la tâche en doit être confiée à des familles en qui elle se continuera de mâle en mâle, ainsi que se transmet l'héritage ; or, le ciel qui vous a envoyé un fils ne m'a donné qu'une fille ; c'est pourquoi je me suis soumis à un père plus heureux.

— Nous savons cela, monsieur le staroste, dit Elisabeth Boleska; nous savons, en outre, qu'Hélyonne, votre fille, grandit pour être la femme de notre fils Etienne. Que Notre-Dame les aime!

— Qu'ils l'implorent et qu'elle les exauce! Voilà donc qui nous sommes, moi, ce paysan et ce juif; voici maintenant ce que nous avons à vous dire.

Il y eut un grand silence. Toute la foule éparse sur l'escalier seigneurial se groupait vers la castellane, debout, qui tenait son fils par la main.

En ce moment, un aigle traversa l'espace, volant vers l'orient; baignées de lumière, ses ailes paraissaient blanches; mais, là-bas sous un nuage, elles s'assombrirent, et l'on eût dit un aigle noir fuyant du côté de la Russie.

Elisabeth vit cet aigle qui changeait de couleur, et frémit.

Le vieux gentilhomme dit :

— A ceux-ci qui sont les serviteurs nés de votre mari, à nous gentilshommes qui sommes ses courtisans ou ses amis, le même soupçon est venu : nous pensons que notre seigneur, le comte André Boleski, fils des voïevodes de Grodno, castellan de Pruzani par son père, et castellan de Mikalina par le vôtre, est un traître.

Ce mot retentit sinistrement dans les cœurs comme un coup de clairon qui sonne la retraite.

Mais Élisabeth Boleska, secouée par l'offense:

— Maudit soit celui en qui un tel soupçon est né! Malheur à celui qui a prononcé cette parole! J'atteste la Vierge-Mère, sainte reine de Pologne...

— Nous approuvons votre colère, madame Élisa-

beth Boleska, et nous n'en sommes pas offensés, interrompit celui qui portait plainte; mais calmez-vous et répondez. Pourquoi le comte Boleski n'a-t-il pas signé l'acte de la confédération de Bar ?

— Il a été abusé par les feintes promesses du roi Stanislas.

— Pourquoi n'a-t-il pas fait campagne avec les nôtres ?

— Il était à Varsovie, prisonnier.

— Pourquoi, redevenu libre après notre défaite, n'a-t-il assisté à aucune des diétines secrètes tenues dans ce district?

— La rébellion de ce district n'eût abouti qu'au massacre des révoltés ! Nous ne pouvons rien sans l'aide de toute la République.

— Pourquoi n'a-t-il pas noué des alliances avec les nobles des autres palatinats ?

— Il a dû le faire.

— Il a quitté la Grande-Pologne et n'est pas venu en Lithuanie.

— Eh bien ! par lettres.

— Il n'a pas écrit.

— Qui vous l'a dit?

— Ceux-là mêmes auxquels il aurait dû écrire.

— C'est qu'il ne croit pas l'heure venue d'un soulèvement général.

— En attendant, il pourrait vivre parmi nous. Depuis quand un castellan de Mikalina ne chasse-t-il plus avec ses amis le héron des marécages ou les loups cerviers et les ours de la Bruyère noire, et n'aime-t-il plus à boire jusqu'au matin dans les grands festins fraternels ?

— Il a vécu à l'étranger, pour le service de notre cause. En France d'abord.

— Pendant six mois.

— En Angleterre.

— Quelques semaines.

— En Autriche, maintenant.

— Maintenant, il est en Russie ! Et vous le savez bien, vous qu'il abandonne et oublie en même temps que son pays !

Élisabeth Boleska bondit à cette parole, et les bras levés au ciel, magnifiquement grandissante :

— Par la vraie mère du Rédempteur ! je crois que vous osez me plaindre ! Insulter à ce point, sur le seuil de sa propre maison, vous, dit-elle aux serviteurs, celui dont vous avez toujours mangé le pain ; vous, dit-elle aux nobles, celui dont vous avez cent fois béni l'hospitalité ! Mais rappelez-vous donc, ingrats, quel homme c'est que le comte André Boleski ! Lequel d'entre vous, paysans, lui a demandé un allègement de redevance qu'il n'ait pas accordé ? Pour lequel d'entre vous, gentilshommes, a-t-il refusé de toucher à son épargne ? En lui revivait la largesse des anciens voïevodes, et vous reconnaîtrez en lui leur courage, quand se lèvera l'aurore de la nouvelle guerre !

M. le staroste dit :

— S'il n'a pas changé, qu'il revienne.

— Il reviendra.

— Quand ?

— Dans un mois.

— Vous en êtes sûre ?

— Je le dis !

— Sur la tête de votre fils, vous êtes prête à le jurer ?

— Sur la tête de mon fils Étienne Boleski, je le jure! et que cet enfant meure si, avant un mois, il n'a pas embrassé son père.

Tous baissèrent le front, et ils crurent ce qu'elle disait, car on sait bien qu'une femme ne dévoue pas à l'étourdie la tête de celui qu'elle a enfanté.

Alors M. le staroste:

— Cela nous suffit, madame. L'absence de votre mari était la cause majeure de nos soupçons. Qu'il reparaisse, vous nous verrez, pleins de respect pour le maître revenu, rougir de nos doutes et en implorer le pardon.

— Ce jour-là, dit Élisabeth Boleska avec un geste qui congédie, ce jour-là, messieurs mes frères, j'intercéderai pour vous.

Nobles, paysans, juifs, la tête courbée devant cette hautaine épouse, descendirent à reculons les marches du vaste escalier.

Revenus dans la cour, les gentilshommes — à l'exception des courtisans gagés, qui séjournaient à Mikalina pour leurs offices — enfourchèrent leurs chevaux aux chabraques de velours, bridés de cuir et de cuivre, que des écuyers tenaient par les mors dans un tumulte de ruades et de cabrements; les serfs reprirent leurs bâtons, vieux camarades de voyage et d'ennui, où ils creusent du couteau des lignes tournantes et des figures, tout en chantant, le long des chemins, quelque mazurka monotone; et les juifs remirent sur leur dos, ceux-ci des sacs vides, ceux-là des ballots de marchandises, qu'ils avaient apportés par précautions, car il arrive parfois que l'on rencontre, après la célébration des funèbres anniversaires, de bonnes occasions d'acheter ou de vendre.

Élisabeth Boleska, auguste figure blanche au seuil de la maison calomniée, de haut, de loin, les saluait d'un geste immobile, et sa hautaine attitude continuait la fermeté de sa promesse.

Mais, dès qu'ils eurent disparu, sa fierté s'écroula comme une statue dont on retire tout à coup le piédestal.

Elle tomba à genoux, embrassa son enfant, l'enveloppa de sa robe de deuil.

— Oh! ne meurs pas, ne meurs pas, mon Étienne! Tu ne mourras pas, dis-le-moi? Elle comprendra, la très chère Vierge, qu'il m'a fallu mentir pour maintenir l'honneur de ma maison, et comme elle est mère aussi, elle ne me prendra pas mon enfant!

Elle s'éloigna pour mieux le voir. « Qu'il est beau! » murmura-t-elle, et, le ressaisissant pleine d'angoisse :

— Bienheureux Anges! S'il allait mourir!

L'enfant dit :

— Mère, vous me serrez trop fort.

— Je t'ai fait du mal? réponds, est-ce que tu souffres? Tu n'es pas malade, au moins?

— Non, mère. Mais vous, pourquoi pleurez-vous? Si vous êtes malade, je le serai aussi, et je ne veux pas que vous ayez du chagrin.

Elle essuya ses yeux avec les cheveux de son fils, se releva, réussit à sourire.

— Non, je n'ai pas de chagrin. Non, tu vois, je ris. Embrasse-moi. Va jouer. Va jouer dans la volière avec Tzoryl. Il y a de si beaux oiseaux dans la volière de Tzoryl ! Ce sont des jouets qui volent avec des ailes de toutes les couleurs et qui chantent des chansons du paradis ; le petit Jésus permet qu'on les prenne dans la forêt pour amuser les petits enfants. Va, sois bien sage, ne leur tire pas les plumes, et si tu en vois un qui soit triste, qui ne chante plus, qui ne vole plus, ouvre la vitre de la serre, pour qu'il s'en retourne dans les bois où il avait son nid. Un jour, enfant, les prisonniers que tu délivreras, ce seront les Polonais, tes frères.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Va-t'en jouer, dit-elle.

Elle se retira lentement.

Elle entra dans une vaste chambre où se dressaient les quatre colonnes torses d'un lit de noyer noir.

C'était la chambre conjugale ; là, un soir d'autrefois, un soir de lumière et d'amour, l'époux charmé l'avait suivie.

Ils furent heureux jadis ; le château de Mikalina, maintenant désolé, était cité parmi les plus joyeuses demeures. Elle se souvenait des fêtes en l'honneur de saint Bobola, patron de la chapelle ; elle se souvenait aussi des chers entretiens solitaires, des caresses, des sourires et de toutes leurs espérances communes. Le jour où elle lui avait dit, rougissante, que l'enfant de leur amour frémissait dans son sein, les yeux de l'époux s'étaient illuminés d'orgueil, et il avait

baisé sur les lèvres de la mère le libre avenir de sa race.

Hélas! il était parti, sans avoir vu s'ouvrir au jour les yeux de son enfant.

C'était pour assister à la Diète convoquée par le traître roi Stanislas, qu'il avait quitté son foyer, et il n'avait pas reparu.

Elle avait reçu quelques lettres, d'abord. Puis, aucune nouvelle, pendant des années si longues! Où était-il? Que faisait-il? Ils avaient eu raison, peut-être, les gentilshommes et les paysans. Mon Dieu! s'il ne revenait pas, s'il ne revenait jamais?

Elisabeth considérait la chambre mélancolique; elle regardait le lit, où, depuis tant de soirs, elle s'endormait seule après avoir prié pour la patrie esclave et pour le seigneur absent.

Tamisé par des nuages de neige, un jour triste jaunissait les tapis, les rideaux profonds, n'écartait pas des encoignures des pans de ténèbres, qui étaient là, pareils à d'énormes toiles d'araignée.

Le froid de la solitude était autour d'elle, l'enveloppait, la pénétrait, comme l'eau d'un vêtement mouillé qui entre par tous les pores et qui glace le sang.

Elle ne voulut plus voir la chambre morne, le lit désert. Elle marcha vers la fenêtre et l'ouvrit largement.

Sous le ciel bas, où se mouvaient pesamment des nuages d'un gris sale, le lointain des plaines solitaires et la décroissance des noires forêts fuyaient vers les brumes de l'horizon; une route longue, où ne passait personne, s'éloignait vers la Russie, entre de verts marécages.

Alors, devant la vision de la triste Pologne, devant

ce chemin par où le maître ne revenait pas, Elisabeth pleura silencieusement.

V

D'en bas, de loin, sous les arbres, quelqu'un la regardait avec des yeux d'or, fixes comme ceux d'une bête vers sa proie, — un homme en plique de bure brune, le coude sur le nœud d'un chêne.

C'était Rhodzko, chef des serviteurs.

Vingt-cinq ans auparavant, une troupe de chasseurs — panes et castellans — était entrée un soir dans une maison paysanne.

Ils étaient ivres, parce qu'ils avaient vidé en chemin une tonne de vin de Hongrie, portée derrière eux par deux robustes mules, et ils avaient soif, parce qu'ils étaient ivres.

D'ailleurs, magnifiques et farouches, ayant du sang d'ours ou de loup sur l'or et la peau tannée de leurs vêtements de chasse, débordant de hoquets et de rires dans un tohu-bohu de sabres.

Le paysan dit :

— Rien, je n'ai rien, car est-ce quelque chose que deux cruches d'hydromel tourné?

Mais la femme du paysan, une robuste Lithuanienne, qui était grosse et enfanterait bientôt, leur servit à boire en levant de beaux bras nus, bouffis de graisse blanche.

Vers le milieu de la nuit, dormant avec des souffles rauques, ceux-ci sur le coffre à tourbe, ceux-là sur la noire terre grasse, d'autres sur les vêtements arrachés de la paysanne, qui, à moitié nue et debout contre le poêle, soufflait plus ivre qu'eux, ils s'éveillèrent en sursaut à cause d'une chaleur qui leur léchait les membres.

Le paysan avait mis le feu à sa maison.

Ils se secouèrent, mal réveillés, crachant de la flamme, éternuant de la fumée, et, hors de la masure en décombre, dans une panique de cauchemar, bondirent sur les deux mules qui portèrent de nouveau le vin dont on les avait déchargées, aggravé du poids des ivrognes.

Pendant que le paysan, monté sur le toit, s'écroulait avec lui dans la ruine de sa maison, la femme s'était enfuie.

Dessoulée, elle mendia sur les routes ; puis un matin, elle mit bas en rendant l'âme, dans un fossé plein d'épines.

Des gens trouvèrent sur le chemin un petit animal nouveau-né qui, en se roulant, s'était fait comme une peau de fange ; un animal, non, un enfant qui appartint au castellan de Pruzani, parce qu'on l'avait ramassé dans de la boue possédée par ce seigneur.

Rhodzko fut un garçon violent.

Le trouvant bien fait de sa personne, on l'avait admis dans les cuisines du château, au lieu de l'envoyer paître les chèvres dans la plaine ; mais il ne se courbait qu'avec des dégoûts hautains à ses devoirs de laveur de vaisselle, et il lui arrivait, face un peu

sauvage, aux cheveux roux, ébouriffés, de répondre : non! au cuisinier principal, de l'air dont un jeune magnat des premiers temps de la République opposait son veto à la volonté du roi.

On le bâtonnait rudement, fréquemment.

Le bâton eut peu d'influence sur sa conduite ; son échine, après le supplice, se redressait très vite, et même on ne réussissait pas toujours à lui entamer la peau qu'il avait très dure. Il disait avec un grincement de dents : « C'est au cœur seulement que les coups me laissent des traces. »

On lui avait appris à lire ; comme il était catholique, il fit sa première communion.

— Est-il vrai, demanda-t-il au père Anastasius, qu'un ange ait dit à Dieu : « Je ne servirai pas! »

— Cela est vrai, répliqua le carme, et pour cette parole il fut précipité dans les tourments de l'enfer,

L'enfant demeura pensif. Trois jours après, quelqu'un remarqua, sur la lisière de la forêt, un jeune chêne isolé, très droit, dans l'écorce duquel ces mots avaient été creusés par une main malhabile : « Je ne ploîrai pas. »

Cependant le vieux castellan de Pruzani dut partir pour Versailles et y demeurer trois ans, la diète de l'illustrissime République l'ayant chargé d'une mission ; Rhodsko fut du nombre de ceux qui accompagnèrent le magnat. Farouche d'abord, et se rencoignant, il entendit, pendant les longues attentes dans les antichambres dorées, les dires plaisants et vils des valets qui, entre deux bâillements, se racontaient les bons tours joués aux maîtres ou détaillaient des aventures de petites maisons, en affectant le ton imperti-

nent et les façons de parler des personnes du bel air.

A ces rires, Rhodzko ne tarda pas à mêler le sien. plus féroce, mais qui se fit sournois, peu à peu. Il se piqua bientôt de lire les gazettes, de chantonner la chanson nouvelle. Il fréquenta la comédie, où il retenait des passages entiers qu'il se plaisait à réciter en répétant les gestes des acteurs, plus emphatiquement; il aimait fort qu'on l'écoutât, et voulait qu'on l'applaudît. Il eut les femmes de chambre le plus en vue, soubrettes de marquises et soubrettes de danseuses, vola son maître, rançonna les marchands, fut tout à fait à la mode. Au lieu de la colère de l'esclave, c'était maintenant la ruse du valet. Cette espèce de Spartacus faillit devenir une manière de Crispin.

Dès son retour à Pruzani, chacun s'étonna de le trouver tout autre qu'il n'était au départ. Il avait éteint ses yeux de jeune loup, baissait le front, courbait le dos, avec des gestes qui caressent et des paroles qui flattent. De sorte que, peu à peu, il se rendit très cher à André Boleski, le fils du castellan, et s'en fit agréer comme confident d'aventures. En même temps, il ne manquait pas d'être fort assidu à la chapelle, — peut-être parce qu'il avait vu jouer *Tartufe*, — ne parlait plus au père Anastasius de l'ange révolté, se confessait, jeûnait, se donnait, assurait-on, des coups de discipline qu'il endurait aisément, ayant eu l'habitude du bâton et du knout.

A vrai dire, lorsqu'il était seul, lorsqu'il croyait que personne ne pouvait l'observer, il se redressait tout à coup, secouait ses cheveux, rallumait son regard, étendait les deux bras avec un geste qui menace et

qui domine ; parfois même il se répandait en paroles pompeuses, d'un ton de monologue tragique.

Mais ces libérations de son être intime étaient rares, furtives, peu aperçues, et, subitement, l'emphatique géant se recroquevillait dans un nain doucereux.

Quand le comte André Boleski épousa Élisabeth, Rhodzko quitta Pruzani avec son maître et fut élevé à l'emploi d'intendant dans la castellanie de Mikalina.

Les paysans polonais avaient coutume de dire : « Un seigneur qui a des intendants, c'est un bâton qui a des nœuds. » Ils avaient raison. Rien n'aggrave plus la tyrannie que d'être exercée par un esclave. Le véritable propriétaire, dans ce qu'il opprime, respecte du moins ce qu'il possède, et sa violence a son intérêt pour frein. Mais l'esclave élevé sur ses égaux voit en eux la chose du maître et s'acharne contre elle. Au surplus, l'écrasement est plus inévitable, naturellement, sous une domination à deux étages.

Rhodzko fut un intendant terrible.

Les serfs de Mikalina étaient assujettis, eux et leurs bêtes, à trois jours de travail par semaine ; il en exigea quatre. Ils redevaient, selon les terres qu'ils tenaient, des boisseaux de grains, des chapons et des poules, des oisons et des poulets, aux termes de Pâques, de Pentecôte et de la Nativité ; il ajouta aux époques accoutumées celles de l'Ascension et de la Toussaint, n'admettant pas, en bon catholique, que certaines fêtes fussent moins favorisées que d'autres.

La cause de ces dures exigences demeurait obscure. Cupidité ? Non ; Rhodzko rendait à son maître

un compte très exact de toutes les denrées fournies. Haine du seigneur prolongée jusqu'à ses paysans? Sans doute; mais peut-être aussi je ne sais quelle intention de pousser à bout les esclaves rançonnés. Plus superbe envers les faibles qu'il ne se montrait servile à l'égard des puissants, il ordonnait avec colère. Son miel devenait du fiel. Il ne manquait jamais d'assister au châtiment des domestiques pris en faute, il criait à l'exécuteur : « Tu frappes trop doucement! » prenait lui-même le fouet ou le bâton, et quand les chairs du patient saignaient sous les coups, il lui disait à voix basse : « Quoi! lâche, tu supportes cela! »

Les paysans, virilités fatiguées, enduraient les exactions et les cruautés. Une seule chose leur émut la bile. Autrefois, quand ils rencontraient leur seigneur, il suffisait qu'ils inclinassent la tête en retirant leur bonnet de mouton noir; maintenant, sur le passage de l'intendant serf comme eux, il leur fallait se courber jusqu'à terre. Rhodzko entendit les murmures; il fit savoir que désormais les paysans de la castellanie devraient s'agenouiller quand il passerait, lui, Rhodzko.

VI

Il regardait la comtesse Elisabeth, patiemment, ardemment. Tout à coup, il frémit; quelqu'un se tenait derrière lui, l'épiant.

C'était Tzoryl, l'oiselier de Mikalina.

Bien que ce fût un homme, il avait l'air d'un enfant, à cause de sa taille gracieuse et peu haute, à cause aussi de l'ingénuité souriante qu'il avait dans les yeux.

Tout petit, des Kosaks de l'Ukraine, qui vivent sans femmes et qu'on nomme Zaporogues, parce qu'ils tiennent leur camp au delà des Cataractes, l'avaient rapporté de quelque expédition lointaine, dans un berceau de jonc décoré de verroteries enfilées. Puis ils le cédèrent, pour une chemise de soie amarante, à un gentilhomme lithuanien qui le donna au castellan de Mikalina en présent de nouvelle année.

Il avait la grâce mignonne d'un jouet; volontiers on l'eût mis sur une étagère entre un magot de la Chine et une figurine du Japon.

On lui avait concédé pour le divertir, pour s'en divertir aussi, l'office de garder et d'instruire des oiseaux dans la serre de Mikalina, qui devint une volière; il avait lui-même, allant, venant dans les bois de la castellanie, sans qu'on s'en inquiétât, cette liberté de chanter et de battre des ailes qu'ont les oiseaux en cage.

Etait-il heureux? Il était bon, il riait.

Sa grande affaire était de guetter les nids, de tendre des pièges aux rossignols; à tout instant on le voyait se glisser entre les buissons d'épines, avec sa jolie face un peu grasse et rose que frôlaient de longs cheveux en boucles, dans son costume de chasse aux couleurs réjouissantes, justaucorps de satin mi-parti de rose et de vert, brodé d'oiseaux qui volent, toque de grèbe où s'épanouissait en éventail une aile de faisan d'or.

Presque toujours il avait sur l'épaule un pigeon familier qu'il nommait Gris-d'Argent à cause du plumage de l'oiseau :

Rhodzko dit :

— Tu es là, Tzoryl?

— Ne me vois-tu pas? J'ai ramené au château M. Etienne, qui a joué dans ma volière ; et maintenant, là, sous les arbres, j'écoutais une histoire que me contait Gris-d'Argent.

— Une histoire?

— Interroge-le, il te la dira.

— Veux-tu m'irriter, Tzoryl?

Tzoryl eut un petit rire, en secouant ses cheveux.

— Je ne tiens pas à t'irriter, mais je ne craindrais pas ta colère! J'ai appris la douceur avec les tourterelles et le courage avec les aigles.

— Prends garde. L'office d'oiselier m'a toujours paru inutile dans la maison d'un gentilhomme polonais.

— Oui, les oiseaux t'inquiètent. Tu sais qu'ils sont curieux et bavards! Ce qu'ils disent, tu ne l'entends pas, parce qu'il faut, pour les comprendre, être innocent et doux comme eux-mêmes; mais tu crains que leur ramage ne babille à l'oreille des autres? Tu as raison : le soir, quand je me couche dans la volière, auprès des ramiers ensommeillés, qui roucoulent tout bas, et des perruches qui gazouillent en rêve, une jeune corneille, en becquetant mes cheveux, me tient mille discours.

— Ah! et que dit-elle?

Tzoryl se rapprocha.

— Elle dit qu'un paysan du castellan de Mikalina,

naguère le plus humble des serfs est devenu à cette heure le chef et le tyran des autres serviteurs, ne semble pas encore satisfait de sa rare fortune; car elle le rencontre souvent dans les plus sombres retraites de la forêt, seul, l'air obscur, et se parlant bas comme quelqu'un qui complote; elle dit l'avoir surpris lisant en secret puis déchirant des lettres apportées par des hommes étrangers qui repartaient aussitôt; enfin, plus d'une fois, tout en égrenant du bec les grappes noires d'un mûrier sauvage, elle l'a vu, dit-elle, sourire méchamment — tiens, comme tu souris — pendant que madame Boleska, accoudée à sa fenêtre, interrogeait la route déserte par où le maître ne revient pas.

— Je te chasserai, Tzoryl, et je ferai briser ta volière.

— Non, le jeune seigneur aime trop mes oiseaux. Ce sont ses petits compagnons. Ils le suivent quand il court; ils se posent sur ses bras quand il s'arrête, comme sur les branches d'un jeune arbrisseau. L'autre jour, on ne savait où il était, dans le verger, dans le bois peut-être, très loin; j'ai dit à Gris-d'Argent: « Va le chercher! » et c'est l'oiseau qui a retrouvé l'enfant. Ma volière brisée, M. Etienne serait triste, et un chagrin de son fils est la seule chose que la comtesse ne pardonnerait à personne. D'ailleurs, chasse mes oiseaux, si tu l'oses! Que m'importe! je les suivrai. La Bruyère-Noire, c'est une volière plus grande. Je me ferai un nid dans les arbres, comme les palombes, ou je dormirai avec les rouges-gorges dans quelque creux de rocher. Votre pain de froment, je n'en aurai pas besoin, tant que les sorbiers auront des

sorbes rouges; s'il le faut, le pinson m'apprendra à me contenter de graines, et le rossignol à me nourrir de fourmis volantes. Je ne regretterai pas même la chapelle, ni le père Dominique! car j'ai ma manière de prier : A peine éveillé, je dis un *Pater* à l'oreille de mon alouette préférée, elle s'envole, elle monte tout droit vers la lumière, avec de petits cris, comme une fusée qui chante; elle plane, elle se perd dans le bleu du ciel, du côté où est le bon Dieu, et quand elle redescend, son message rempli, elle m'apporte un peu de pardon et d'espérance dans la clarté de son joli chant! Allons, c'est dit, tu me renvoies, et nous n'avons plus qu'à prévenir madame Boleska...

Rhodzko s'était remis, ajournant sa colère. Il laissait dire le petit bonhomme, avec un air de prendre plaisir à ce discours frivole; puis, en lui caressant les cheveux d'une main qui se fit douce :

— Non, je ne te chasserai pas. Si tu es bavard comme les chardonnerets, tu es joli comme eux. Je te ferai venir du Bengale ou des Grandes Iles des colibris et des cardinaux pour embellir ta volière! Faisons la paix, Tzoryl. Tu me juges mal, et ta corneille ne sait ce qu'elle dit. Devine à quoi je songeais tout à l'heure, précisément en regardant la castellane? A une bonne nouvelle dont je suis le messager.

— Ce n'est pas un corbeau, dit Tzoryl, qui apporta la branche d'olivier. Quelle est cette nouvelle?

— Bon! Gris-d'Argent l'irait redire à tous les nids de la forêt. C'est madame Boleska qui doit l'apprendre la première.

Là-dessus Rhodzko s'éloigna, et, au moment d'entrer dans le château, il fit un geste d'adieu, en souriant,

au petit oiselier, qui tourna la tête vers son pigeon comme pour lui demander : « Que penses-tu de ceci, Gris-d'Argent? »

VII

En entrant dans la chambre nuptiale, Elisabeth Boleska avait laissé la porte ent'rouverte.

Rhodzko s'arrêta snr le seuil.

Elle ne l'avait pas entendu venir. Elle était toujours debout, entre les tapisseries sombres de la haute fenêtre, immobile, considérant l'horizon, âme solitaire en face de la solitude.

En silence, sans mouvement, il la regardait, et il passait dans les yeux de Rhodzko d'étranges rêveries pleines tour à tour de tendresse et de colère.

Ce qu'il pensait, le voici :

— Quelquefois, vraiment, devant la douceur et la grandeur de cette femme, je me trouble, j'hésite. Pourquoi faut-il que je ne puisse fonder mon élévation que sur son abaissement et ne me réjouir qu'après qu'elle aura pleuré? Ah! marche à ton but sans même voir ce que tu foules! Pour acquérir la puissance à laquelle tu as droit, puisque tu t'en connais digne, le choix des moyens ne t'est pas offert Esclave, à quoi l'honnêteté, comme on dit, te ser-

virait-elle? A demeurer un bon serviteur, toi qui portes un cœur de prince! Accepte la nécessité de la ruse, du mensonge, du mal. Né dans la fange, il est tout simple d'imiter les reptiles. Des ailes te pousseront quand tu seras dans la lumière!

Il songea plus profondément, avec un pli plus amer de la lèvre.

— Oh! si longtemps j'ai rampé, rampé sans issue dans l'ombre et dans la boue! Si longtemps je l'ai eu pour maître, moi, cœur robuste, ferme esprit, ce castellan de Mikalina, âme faible, incapable tout autant d'un forfait hardi que d'un sublime exploit, inégale à toute grandeur! Plus loin que le regard ne s'étend du sommet de la tour, la terre et les hommes lui appartiennent; s'il voulait, lui, magnat de Lithuanie, s'il osait vouloir quelque fière entreprise de délivrance, ses paysans lui feraient assez de soldats, et il trouverait vingt champs de bataille sans sortir de son domaine. Vainqueur, quel triomphe! Et il vaincrait, car il a cette sainte épouse qui lui assure par ses prières la partialité de la Providence. Vaincu même, quelle gloire! Mais non, détourné de la patrie par une ambition mesquine, éloigné du foyer par une enfant coquette et perverse, il abandonnera tout, la victoire possible, la gloire certaine, et jusqu'à son admirable femme, pour les faveurs d'une cour étrangère, partagées avec cent autres, et pour la beauté d'une aventurière avide! L'imbécile! Eh bien! que sa volonté soit faite! la maison, qu'il la renie, la patrie, qu'il la désavoue; que ses terres ne soient plus à lui, que ses paysans ne soient plus à lui; qu'il résigne enfin, puisque telle est sa lâche folie, la puissance dont il n'a pas

osé faire usage ! Il est un homme, un homme digne d'elle, qui s'en emparera ! Déjà, lentement, tortueusement, il monte, il se rapproche, il étend les mains pour saisir... et plus tard personne ne se souviendra des bassesses anciennes, qui furent nécessaires, non, personne, pas même celle qui en aura souffert, pas même Dieu qui sera glorifié par ma victoire, quand je me dresserai dans mon orgueil, sauveur d'un peuple et plus grand qu'un roi !

Sa violente pensée se faisait geste et parole ! souvent — c'était un défaut, — il se laissait emporter par ses rêveries au point de proférer des exclamations pompeuses et d'élever des bras qui avaient l'air de tenir une épée ou un sceptre.

— Que veux-tu, Rhodzko ? demanda la comtesse Élisabeth en tournant lentement la tête.

Il se courba, se resserra, rentra tout entier dans sa domesticité doucereuse.

— Que les saints soient loués ! dit-il ; j'apporte un message de joie. Une lettre m'annonce que le comte André Boleski rentrera ce soir dans sa maison.

VIII

Il revenait ! Elle lut la lettre, c'était certain : il revenait.

Un contentement immense lui gonfla la poitrine ; ses lèvres remuaient, sans paroles ; elle avait des

palpitations de paupière comme devant le brusque embrasement d'un feu de joie dans la nuit.

Il était singulier que le comte Boleski annonçant son retour à l'un de ses domestiques eût négligé d'en prévenir sa femme ; elle ne prit pas garde à cela.

Elle ne pensait qu'à une chose : elle le verrait, ce soir, tout à l'heure, lui, André, son seigneur, son amour, son éternelle attente.

Défaillante d'ivresse — elle, si ferme sous le fardeau des peines — elle se traîna, s'appuyant aux meubles, vers une image de Notre-Dame, qui était là, dans une niche d'azur et d'étoiles, et s'agenouilla, extasiée.

En paroles confuses, lambeaux de litanies, exclamations de reconnaissance, elle répandait délicieusement sa joie aux pieds de la divine Mère.

Elle se releva, elle dit, l'œil plein de fêtes :

— Rhodzko ! que l'on sonne les cloches de la chapelle ! Avertissez le père Dominique ! il dira, cette nuit, une messe aux flambeaux pour rendre grâce à Dieu qui ramène le maître ! Pavoisez les fenêtres, jonchez des feuilles de tilleul et de chêne les escaliers et les dalles ! Que les tables soient dressées ! Que les caves soient ouvertes ! Quiconque a faim mangera, quiconque a soif boira ! car il faut que plus tard on lise dans les histoires : « Il y eut deux fêtes au château de Mikalina, deux fêtes qui ne furent jamais surpassées en éclat ni en largesse : l'une, le jour où le comte André Boleski, absent depuis cinq années, daigna revenir dans son domaine ; et l'autre, le jour où le comte André Boleski, à la tête de ses gentilshommes et de ses paysans, chassa le dernier des Russes de la terre sacrée de Pologne ! »

Rhodzko se retira, sombre, l'œil inquiet d'une involontaire miséricorde, et, justement comme il sortait, Étienne rentra, rose de plaisir, avec des rires, ayant du duvet d'oiseaux parmi ses cheveux envolés.

Elle l'appella, le serra contre elle, l'embrassa vingt fois.

— Tu lui ressembles! je t'adore.

Puis, assise, tenant son fils entre ses genoux, elle lui dit, en l'embrassant toujours, des paroles familières et ravies.

— Écoute ! tu vas voir ton père. Ah! c'est Notre-Dame qui m'a inspiré mon serment, tout à l'heure, Tu vas voir le castellan de Mikalina, ton père ! c'est un fier gentilhomme, un magnat ! mais ce n'est pas un vieillard comme M. le staroste. Il est jeune, il beau. — Ah! il est charmant, je t'assure. Fais bien attention à ce que je vais t'apprendre. Dès qu'on aura baissé le pont, dès que les trompettes auront sonné comme pour la bienvenue d'un prince, toi, entre la double haie des serviteurs, tu marcheras le premier, avant moi ! — car, enfin, tu es le petit seigneur de tout ce grand domaine, — et d'abord tu baiseras la main du castellan, en courbant les genoux ; puis, les yeux baissés, tu lui diras... Retiens bien ce qu'il faudra dire.

— Oui, dit l'enfant, ouvrant tout larges ses petits yeux.

— Tu lui diras : « Monsieur le castellan !... » Dis après moi : « Monsieur le castellan...

— « Monsieur le castellan, » répéta le petit homme.

— « C'est une faible voix qui salue votre bon retour...

— « C'est une faible voix...

— « Qui salue...

— « Qui salue...

— « Votre bon...

— Ah! oui : « Votre bon retour...

— « Et c'est une petite main qui vous offre...

— « Et c'est une petite main qui vous offre...

— « Les clefs de votre porte...

— « Les clefs de votre... »

— Ah! tiens, non! je suis folle. Tu lui diras : « Mon père! » et tu lui grimperas aux jambes pour te pendre à son cou!

Elle courait par la chambre, portant son fils entre ses bras, riant aux lèvres épanouies de la chère ressemblance.

Elle s'arrêta.

— Mais oui, dit-elle, c'est vrai que je suis folle, de garder ces pâles habits de deuil. Je ne suis plus une veuve à présent! C'est une robe de noces qui me sied aujourd'hui. Viens, mon Etienne, nous nous habillerons. Je veux me faire belle, je veux te faire beau, pour qu'il soit fier de l'épouse que je lui ai gardée et du fils qu'il m'a donné.

En ce moment, devant la fenêtre, parmi les branches, puis, au-dessus des arbres, il y eut une grande palpitation d'ailes mêlée de mille cris chantants. En l'honneur du retour du maître, Tzoryl avait donné la volée aux prisonniers de sa volière. Ils se mouvaient en courbes longues ou fusaient en fuites rapides, ici frôlant les feuilles, là-bas trouant le ciel, et les roucoulements de colombes faisaient une lente harmonie où sonnaient par petits éclats les appels grêles des passereaux.

A travers ce tohu-bohu de plumes réjouies et de chants réveillés, Elisabeth Boleska, la tête de son fils sur l'épaule, regardait sous une éclaircie d'azur la plaine et les forêts de Pologne, maintenant vivantes et lumineuses comme si un vent de liberté eût chassé les brumes dominatrices, et elle admirait, les yeux pleins de douces larmes, la route par laquelle allait revenir l'époux, la belle route toute joyeuse de soleil et de poussière d'or.

IX

Il arriva plus tôt qu'il n'était attendu. Il entra, non par la porte seigneuriale, entre la double haie de ses courtisans et de ses serviteurs, en homme qui reconquiert sa maison et son rang, mais par la poterne de l'arrière-cour, salué du seul Rhodzko, comme un visiteur furtif.

Quand il fut dans la salle basse où il avait présidé jadis tant de glorieux festins, il s'assit dans une grande chaire, à côté d'une table où Rhodzko plaça silencieusement une bouteille de vin de Hongrie et un hanap d'argent.

Il n'avait retiré ni sa pelisse de fourrure, ni son bonnet de loutre.

Les yeux fixés à terre, il dit d'une voix brève qui tremblait cependant :

— La comtesse a été prévenue de mon retour?

— Par moi-même, selon les ordres de Votre Excellence, répondit l'intendant, mains jointes, obséquieux.

— Elle a été surprise?

— Joyeuse.

— Ainsi, elle n'a aucun soupçon du dessein qui m'amène?

— Votre Excellence, en daignant me communiquer ses projets, ne m'avait pas permis de les révéler.

— Tu es discret et fidèle. Dis à la comtesse que je l'attends ici.

Rhodzko fit un pas vers la porte.

— Donc, monseigneur, dit-il, vous êtes bien résolu?

— Résolu. J'ai laissé ma bryzka derrière le château, au détour du chemin. Il est inutile de dételer. Je repars avant la nuit.

Rhodzko sortit vivement, une flamme dans les yeux.

Le comte était seul, il laissa tomber sa pelisse, et du revers de la main repoussa son bonnet.

C'était un homme jeune, trente ans à peine, pâle, sans barbe, sans moustaches, avec des yeux bleus, trop grands, qui rêvent, et un front bas, très lisse, qui ne pense pas assez d'ordinaire; l'arc des lèvres un peu grosses se détendait comme par l'habitude des consentements faciles.

En ce moment, les traits doux de ce visage se contractaient péniblement, avec un instinct de recul; des gouttes de sueur, quoiqu'il fît assez froid ce jour-là, perlaient sur le front et les tempes, par l'effet sans doute d'un intense effort, et coulaient plus bas que les yeux, si bien que l'on eût dit des larmes.

L'épée au côté, non le sabre, il ne portait pas le cos-

tume des gentilshommes polonais; avec son frac de velours noir où moussait la dentelle du jabot, et sa culotte un peu large, enrubannée, sans bottes, il était vêtu, selon la mode russe, à la façon des élégants de France.

Il regarda la grande salle. Des poutres sombres du plafond pendaient des banderoles, où se mouvaient lentement des envergures d'aigles blancs. Les tapisseries des murs racontaient les guerres de jadis; sous la double estompe du demi-jour et du passé, des Turcs enrubannés s'enfuyaient en tumulte devant des cavaliers aux lourdes armures, ayant sur leurs épaules des ailes d'oiseaux, palpitantes. Au-dessus de la haute cheminée où les landiers de fer figuraient des Kozaks enchaînés, régnait, dans un cadre de chêne noir, l'image en armure du grand-duc Jagiel, le premier Jagellon, et le plus ancien des castellans de Mikalina.

Environné de tout ce qui était sa patrie et sa race, de tout ce qui avait été sa pensée, André Boleski baissa la tête, et il eut honte du bruit de dentelle et de soie qu'il avait fait en frissonnant.

— Oh! dit-il, rien n'a changé ici.

Non, rien n'avait changé.

Vivement, il tira de son pourpoint un écrin rond qu'il entr'ouvrit.

Là souriait, entre des torsades grimpantes de rubis et de perles, une miniature de femme, blonde sous la poudre, aux yeux vifs, aux joues vermillonnées, le nez rose qui se retrousse comme un pétale renversé, lèvres douces, un peu pincées par un sourire qui ordonne.

— Sonya! Sonya! dit-il extasié, et lentement, comme pour faire durer la joie de ce nom entendu.

Mais il y eut, derrière la porte, un bruit de pas qui se hâtent, et madame Elisabeth Boleska entra rapidement, brune, la face fière, portant la longue robe fourrée et la chapska noire des castellanes, faisant sonner les éperons de ses bottes, pareille aux Polonaises d'autrefois.

X

Elle courut à lui dans une folie de joie.

— Ah! mon André! mon André! dit-elle. Laisse-moi, la tête sur ton épaule, les bras autour de ton cou, m'assurer de ta présence, me convaincre de mon bonheur! C'est toi, toi! Ah! Vierge-Mère! c'est bien lui. Etienne va venir; on l'habille; tu verras comme il est beau. Hélas! j'ai bien pleuré, cruel! Mais je t'adore pour ces larmes mêmes dont le souvenir centuple ma joie.

Elle s'éloigna d'un pas pour le mieux considérer; elle continuait de parler avec des gestes fiers.

— Eh bien! que disaient-ils donc, tes gentilshommes et tes paysans — et ces juifs aussi! — que tu ne reviendrais pas? Mon espoir obstiné affirmait ton retour. J'ai ordonné qu'on les rappelât. Ils vont venir te saluer, cher seigneur, qui apportes le bonheur à ton foyer et la liberté à ta patrie!

Il se troublait, détournant ses regards humbles. Il fallait pourtant qu'il parlât. Il dit :

— J'apporte la liberté, en effet, non pas à la Pologne qui s'agite en vain dans ses rêves, mais à vous, Elisabeth.

Elle recula comme quelqu'un qui recevrait tout à coup, en plein soleil, une poignée de poussière au visage.

— A moi ? Quelle est cette parole ? André, tu ne me regardes pas ! Oh ! André, que veux-tu dire ?

Il était haletant ; la sueur, à plus grosses gouttes, lui mouillait le visage. Il se maîtrisa, il reprit :

— Asseyez-vous. Ecoutez-moi. Oui, là, asseyez-vous. Depuis cinq ans, vous êtes seule, et vous souffrez dans cette solitude. Une telle vie, enfin, doit vous paraître lourde. Des tristesses que je ne puis effacer de votre passé, je veux du moins les épargner à votre avenir. Jeune, belle, vous pourriez rencontrer le bonheur encore, si vous n'étiez attachée à celui qui vous abandonne. Eh bien ! je vous délie. Je suis venu vous offrir et vous conseiller...

— Quoi donc ? dit-elle.

— Un divorce.

Elle se redressa, superbe.

— Qui m'a calomniée ? qui a menti ? Oh ! je comprends. Quelqu'un t'a dit qu'en ton absence j'ai gaspillé l'épargne de ta maison, laissé tes champs en friche, ou vendu à vil prix tes serfs et tes villages pour payer des parures et des fêtes ? On t'a conté peut-être que je n'ai pas su enseigner à ton fils la dévotion à Notre-Dame ni le respect du nom de son père ? ou bien l'on t'a fait croire que, toi parti, un étranger a

dormi dans le lit sacré où tu m'as faite épouse ? car un gentilhomme ne peut répudier sa femme que si elle était adultère, mauvaise mère ou voleuse !

— Élisabeth ! murmura-t-il, je sais que, seul, je suis coupable.

Elle alla vers lui, les bras ouverts.

— Que Dieu soit donc loué ! car voici ton pardon.

— Quoi ! vous pourriez oublier mes fautes ?

— Tu les rachèteras.

Il s'écarta, timide, en répondant :

— Je n'en ai pas le pouvoir, ni la volonté.

— Ni la volonté ! Ce divorce, c'est donc pour toi, pour toi seul que tu le désires ? Ta pitié n'était qu'un prétexte ? Tu ne veux plus de moi ? Ah ! mère du Christ, je deviens folle ! Mais, André, rappelle-toi ! Tu m'as aimée, jeune fille, dans la maison de mon père ; tu me disais des paroles qui m'enivraient : que j'étais belle, que tu m'aimerais toujours ! Mariés enfin, comme nous avons été heureux ! regarde, tu retrouveras quelque chose de notre amour dans chaque arbre de ce jardin, dans chaque meuble de cette salle ! Le soir, tu t'accoudais à la table, sous la lampe, méditant des combats et des gloires ; moi, tout près de toi, je filais, silencieuse, et, quand je levais mes yeux, j'admirais dans les tiens la fierté de ta pensée ! Non, non, tu n'as pas oublié tant de paisibles bonheurs et de belles espérances ! Et le fils que tu m'as donné, ton fils, qui sera là tout à l'heure, qui te parlera, qui te sourira, est-ce que tu ne songes pas à lui ? Ah ! cher père de notre enfant, je te défie bien de me quitter quand tu l'auras embrassé !

Il cria :

— Je ne veux pas le voir !

— Tu ne veux pas le voir ? Pendant ces cinq années, quel homme es-tu donc devenu ? Tu n'avais pas le cœur mauvais. tu étais seulement trop facile aux conseils...

Elle était toute proche de lui.

— Je devine. Quelqu'un te dirige. te pousse.

Elle essayait de lire dans les yeux de son mari, qu'il détournait en vain.

— Tu aimes une autre femme peut-être, une Russe ! que tu veux épouser ? Oh ! André ! Mais dites-moi donc que ce n'est pas vrai !

Il se courba comme un homme qui va s'agenouiller, et il avoua qu'il aimait une autre femme, en disant : « Pardon ! »

Alors elle demeura immobile, tout debout, la tête haute, les yeux fermés ; on eût dit que c'était la statue d'une tombe.

XI

Ce fut un long silence. Elle ne bougeait point. Il ne redressait pas.

nfin il dit :

- Il le faut cependant.

marcha vivement vers la table. Il remplit le hanap

et but; il le remplit encore et le vida de nouveau.

Cela fait, il se rapprocha d'Élisabeth toujours pareille à une morte qui se tiendrait debout, et il parla d'une voix mieux assurée :

— Élisabeth, ne prolongeons pas ce supplice. Vous comprenez, maintenant, qu'une séparation légale est devenue nécessaire ! Elle importe à mon honneur et à votre repos. Si vous le voulez, elle existe dès à présent. Vous plaît-il de m'entendre?

Elle ne répondit pas. Il poursuivit :

— J'ai formé une demande en divorce devant le tribunal de Varsovie. Il fallait la fonder, sans rien alléguer cependant qui put entâcher votre bonne renommée ; j'y ai réussi. Il fallait des témoins ; je suis riche, j'en ai eu. Il fallait aussi vous épargner les amertumes d'un procès ; j'ai fait établir, par une enquête habilement détournée, votre départ pour une destination inconnue. Je suis puissant, j'ai des amis auprès du roi, l'arrêt a été prononcé. Et le voici, Élisabeth.

Il tira de sa poche une paperasse, la tendit à madame Boleska, qui ne fit pas un mouvement.

— Sans doute, reprit-il, cette sentence rendue à votre insu est nulle. Réclamez, paraissez seulement ; nous sommes liés pour toujours. Mais signez la formule d'acquiescement que j'ai fait rédiger au bas de cet acte, expédiez l'arrêt approuvé au notaire terrestre de Grodno ou de Troki — Troki est plus voisin — et le jugement devient définitif, et nous sommes libres, madame ! Naturellement, la sentence vous assure la possession de la castellanie de Mikalina et des villages qui en dépendent, héritage de votre père ; je ne con-

serve que Pruzani, qui m'a toujours appartenu ; et, en outre, je vous laisse votre fils.

Sur la table, il y avait un encrier de bronze, lourd et antique ; la plume était une plume d'aigle blanc.

Il trempa la plume dans l'encrier, et revenu près de madame Boleska :

— Signez, Elisabeth, dit-il.

Elle leva les bras, les croisa sur sa poitrine. Elle répondit lentement, presque sans remuer les lèvres :

— C'est avec cette plume que mon père, le castellan de Mikalina, a signé l'acte de la confédération de Bar.

— Signez, madame.

Elle ne rouvrit pas les yeux, elle répondit :

— Non.

— Vous refusez ?

— Je refuse.

— Vous ferez révoquer l'arrêt ?

— Oui.

— Quoi ! dit-il, humilié, malgré l'aveu que je viens de vous faire, votre attachement fidèle...

Cette fois, elle le regarda :

— Comte André Boleski, vous vous en faites accroire ! Je ne vous aime plus. Mon amour ne vivait que de confiance et d'estime ; vous comprenez qu'il est mort.

— En ce cas, pourquoi ne pas signer ?

— Le divorce est un crime.

— Nos lois le permettent.

a foi le défend. Qu'y gagnerais-je, d'ailleurs ? Me ous femme à prendre un autre époux ? Je suis s qui meurent dans le lit où elles se sont don-

ous êtes de celles aussi qui ne savent pas en-

durer un outrage! Songez qu'après le divorce mon amour pour une autre ne vous serait plus une offense.

— J'aime mieux être votre victime que votre complice.

— Ainsi votre orgueil s'accommodera?...

— Mon orgueil le cédera à mon devoir contracté devant Dieu! Vous, vous retournerez à Varsovie ou à Pétersbourg, hélas! Vous serez le citoyen déloyal à sa patrie, le mari déserteur du foyer, le père renégat de son fils; eh bien! moi, du moins, épouse obstinée, je maintiendrai, autant qu'il sera en moi, la fidélité à la République, à la maison, à la race, et je sauverai de vous même tout ce que vous ne pourrez pas en emporter d'ici.

— Vaines résolutions, madame! Vous ne subirez pas sans révolte un abandon prolongé qui, aux yeux de votre noblesse, passera pour du dédain.

— J'étais presque accoutumée à votre abandon, maintenant je le désire.

— Si des rumeurs, méchamment chuchotées par vos voisins, par vos serviteurs, vantent votre rivale, précisent des aventures...

— Je n'entendrai pas.

— Si quelque jour elle passe devant vous, au bras de votre mari...

— J'embrasserai mon fils pendant qu'ils passeront, dit gravement Elisabeth Boleska, et c'est vous, lâches adultères, qui courberez la tête.

André Boleski secoua le front sous l'injure; les plus faibles ont de ces sursauts; et, la bile toute remuée :

— Ah! vous m'insultez. Prenez garde.

— J'ai dit : « Lâches. »

— Prenez garde! je trouverai des forces dans la colère pour vous contraindre à m'obéir!

— Elles se rompront devant ma volonté.

— Peut-être! vous êtes impérieuse et jalouse de vos prérogatives dans cette maison où vous avez commandé? Il est des humiliations que votre fierté ne supportera pas.

— Menaces.

— Vous l'aurez donc voulu!

Il se tourna vers la haute porte d'entrée, entr'ouverte sur la terrasse du château.

— Holà! qu'on vienne! appela-t-il.

Rhodzko entra.

— Rhodzko, la comtesse vous a ordonné de rappeler les gentilshommes et les paysans qui sont venus ce matin à Mikalina?

— Oui, Excellence.

— Vous ne tiendrez aucun compte de cet ordre.

La face d'Elisabeth, si pâle, s'empourpra.

— Désormais, continua le comte, vous n'obéirez à la comtesse que lorsque je l'aurai commandé.

— Oh! monsieur, murmura-t-elle, la tête entre ses mains.

Il lui dit très bas :

— Vous pourriez être maîtresse dans votre maison.

Cependant Rhodzko s'était rapproché et saluait la castellane avec une déférence où se mêlait je ne sais el apitoiement injurieux.

— Que dois-je faire, madame?

Elle releva le front.

— Qui vous parle? dit-elle. Obéissez à votre maître.

Puis se tournant vers André Boleski :

— Est-ce tout, monsieur? Je me retirerai, si vous n'avez pas, en ce moment, quelque autre outrage à me faire.

Il se sentait vaincu, il était plein de honte; la boue qu'il avait remuée lui ressautait à la face.

— Allez, madame, oui, allez.

— Je vous jure, comte André Boleski, que j'ai pitié de vous, dit-elle en poussant la porte avec un geste lent.

XII

Elisabeth l'avait dit : ce cœur d'homme n'était pas un cœur mauvais; mais il avait cette bonté molle qui ressemble à la faiblesse et peut devenir la lâcheté.

Même il avait été grand jadis, ou avait pu le paraître, tant il battait généreusement pour la liberté de la patrie et l'honneur de la maison.

Un vent de malheur écarta le comte de sa maison, l'éloigna de sa patrie. André Boleski n'était pas comme ces cèdres qui, transplantés de la terre natale, étonnent les cieux nouveaux par la persistance de leur fierté première. Sa grandeur s'abaissa, s'étiola, fut au niveau des tailles communes.

Il entendit, à Varsovie, que l'indépendance de la Pologne était désormais un rêve; que, déchirée, en-

sanglantée, la République, devait s'estimer heureuse de ne pas être morte tout à fait, consentir à son destin, s'accommoder de son irrémédiable défaite, et qu'ainsi elle serait tranquille dans son abaissement, aurait ses aises dans sa bassesse, à la condition, toutefois, de ne pas irriter ses vainqueurs et de se faire la favorite de la Russie, comme son roi Stanislas avait été le favori de Catherine.

Sa coutume d'être libre se révolta d'abord, mais peu longtemps. Ce qu'il entendait, il ne tarda pas à le croire, à le dire lui-même. Une nuit, après quelque souper à la française, le castellan de Mikalina railla fort agréablement le panache grotesque de Pulawski à la poitrine de lion, et les grosses mains kosakes de Sawa, qui, d'un seul coup de poing, abattait un taureau.

En France, où il aperçut seulement le petit côté des choses, il s'éprit des vices frivoles qui lui jetèrent aux yeux leur poudre à la maréchale, et des hardiesses des philosophes, dont il ne retint que le rire; dîna avec Lauzun, lut dix fois la *Pucelle*, conçut enfin une façon d'être qui n'exige ni moroses abstinences, ni sanglantes équipées, et qui peut s'affirmer par un haussement d'épaules. Il ne songeait plus qu'avec un sourire à l'église de Mikalina, où venaient prier, tout bottés, avec des bruits de sabres, les gentilshommes de Lithuanie, et à la comtesse Elisabeth Boleska, jouant du théorbe ou filant au rouet dans la salle basse du château.

Puis, à Pétersbourg, où l'impératrice le reçut avec distinction, il vit la princesse Sonya Ivanowna, qui était la parente d'un favori de Catherine; et parce qu'elle était futile et jolie, il lui appartint désormais.

— Vous êtes marié ? dit-elle.

— Oui, dit-il.

— Eh bien ne le soyez plus !

C'est pourquoi, encouragé par les lettres de Rhodzko. qui lui donnaient comme probable l'assentiment de la comtesse à une séparation définitive, il était revenu dans la castellanie de Mikalina.

Pourtant, son cœur d'autrefois n'était pas si bien mort en lui, qu'il ne se fût serré devant le fier accueil d'Élisabeth Boleska ; quand elle eut quitté la salle, le comte demeura longtemps tête basse, sous le souvenir du médisant adieu.

Il était près de la porte d'entrée ; il la poussa largement ; il vit les forêts et les plaines, tout ce qu'il possédait de la triste Pologne,

Dans ces bois, enfant, il avait joué, puis, jeune homme, songé, pendant que les bûcherons, émondant les vieux chênes, chantaient quelque mazurka sur les ducs Jagellons, rythmée par les sonores coups de hache.

Il regardait les champs où poussent les grains nourriciers, pères du sang qui coulera pour la patrie, et il retrouvait dans sa bouche le goût du froment de Pologne, qui avait renforcé sa virile jeunesse.

Le vent lui apportait, dans les odeurs de la terre et des feuilles, des souvenirs qui ressemblaient à des espérances ! Une cloche sonna, la cloche de la chapelle, claire, paisible, bleue dans le ciel, évoquant les anciens jours et les vieilles prières.

En ce moment, un enfant, qui était entré sans faire plus de bruit qu'un petit oiseau qui marche, tira le comte par le pan de l'habit, et, tête aux boucles d'or tout rose de peur, avec un sourire qui s'effarouche :

— Monseigneur, dit-il, est-ce vous qui êtes mon père ?

André Bolesk le regarda, le devina, l'embrassa violemment.

Cet être, là, devant lui, c'était sa chair revivante, son âme renouvelée : c'était son nom porté, dans l'avenir, par un fier jeune homme au front pur ; et il baisait, aussi, parmi ces boucles d'enfant, la gloire de ses vieux ancêtres.

Un orgueil doux, qu'il n'avait jamais connu, lui enflait délicieusement la poitrine : en même temps le bonheur d'être père, qui impose l'exemple, réveillait au fond de lui-même les antiques vertus.

Il dit :

— Tu seras bon !

Il dit :

— Tu seras grand !

Et, les sens épanouis, dans l'oubli de toute autre chose, pendant que son fils gazouillait cent paroles exquises, il l'enleva, le serra, l'emporta en criant :

— Où est ta mère, Étienne, où est ta mère ?

Il monta l'escalier avec l'enfant dans ses bras. Mais, quand ils furent devant la porte de la chambre conjugale, il s'arrêta, n'osant faire un pas de plus.

— Père, dit l'enfant, entre donc !

Alors le père entra.

Élisabeth était agenouillée devant l'image sainte ; elle priait, les bras levés.

Il se mit à genoux lui-même, et, sans paroles, il tendit les mains vers elle, qui les tendait vers Dieu.

Elle le regarda, se dressa, demeura silencieuse.

Mais l'enfant dit :

— C'est mon père, n'est-ce pas ?

Alors, voyant que le comte pleurait :

— Oui c'est ton père, et c'est maintenant qu'il revient !

Il voulut parler, maudire sa cruauté, implorer son pardon.

D'un geste doux, elle lui imposa silence.

— L'épouse ne juge pas l'époux. Elle garde la mémoire du bien qu'il a fait, ne se souvient pas du mal qu'il a voulu faire. Je sais, maintenant, que tu ne t'en iras plus, puisque tu es entré, ton fils entre les bras, dans cette chambre où il y a cinq ans ton amour m'a conduite, où, pendant cinq années, t'attendit mon amour !

XIII

Derrière la poterne de l'arrière-cour, Rhodzko attendait le comte Boleski.

L'intendant supposait qu'au moment du départ, le maître aurait des ordres à lui donner ; et il était là, plein de pensées.

Non loin parlaient entre eux les deux heyduques tartares du comte, qui maintenaient les chevaux de sa brizka de voyage.

Seïd et Roussouf, barbares devenus valets, resplen-

dissaient de velours cramoisi et de chamarrures d'or ; sur des bonnets hérissés d'aigrettes, leurs panaches se mouvaient, fauves et rouges, énormes. Mais, dans leurs faces jaunes, où le nez se rebroussait comme par un reniflement continuel, leurs yeux clignaient, clairs et féroces. Des loups en habits de chiens savants.

De dessous la planche du siège, Roussouf tira un morceau de viande crue, aplati, exsangue, dont les bords verdissaient.

Il y mordit gloutonnement.

— Bon ? demanda Seïd.

— Bon ! répondit d'un signe Roussouf, la bouche pleine.

Alors l'autre aussi mordit dans la viande, et ils mangèrent ensemble, chacun de son côté, silencieusement, sans prendre haleine, jusqu'à ce que leurs dents se heurtèrent dans un dernier lambeau ; leurs somptueux panaches se mêlaient au-dessus de leurs têtes.

Soudain, Tzoryl accourut, son pigeon sur l'épaule, avec ce cri joyeux :

— Dételez les chevaux ! le comte ne part pas !

Puis, s'en retournant après cet ordre transmis, il jeta en l'air sa chapska décorée de plumes de faisan d'or, que Gris-d'Argent suivit d'un coup d'aile, la becquetant, la houspillant, de sorte qu'on eût dit la querelle de deux oiseaux dans l'air.

Rhodzko, d'un jet de pensée, comprit tout.

Le comte avait fléchi devant la fermeté sereine d'Élisabeth Boleska, et puisque le maître redevenait le maître, lui, Rhodzko, l'esclave, resterait l'esclave, toujours.

Un reflux amer d'espérance lui bouillonna dans la

poitrine ; les dents serrées, il lâcha ce seul mot qui contenait tout l'envers de ses rêves :

— Servir !

En dételant les chevaux, Seïd disait à Roussouf :

— Bien. Très bien. Un lit de paille dans une écurie, c'est une bonne chose, après neuf cents verstes de route.

A quoi Roussouf répondit :

— Oui, très bien. Quelqu'un sera moins content que nous.

— Qui donc, frère ?

— Sonya Ivanowna.

— Pourquoi ?

— Si le maître ne repart pas aujourd'hui, il ne repartira jamais.

— Possible.

— Certain. Pas de retour, pas de mariage. Tant pis pour l'heyduque de la princesse.

— Pour l'heyduque ?

— Les colères de Sonya Ivanowna, ce sont des nuages roses comme les brumes du printemps ; il en pleut des grêlons gros comme des nœuds de knout. Tout à l'heure, quand elle ne nous verra pas revenir, le nuage crèvera sur le dos de l'heyduque.

— Tout à l'heure ? Il y a loin de Mikalina à Pétersbourg.

— Plus loin que de Mikalina à Pruzani. Ce matin, quand nous avons quitté l'auberge de Pruzani, après avoir changé de chevaux, que faisais-tu, Seïd ?

— Je regardais devant moi.

— Je regardais en arrière. J'ai vu s'arrêter devant

la maison de poste un carrosse de voyage où il y avait deux personnes.

— Sonya Ivanowna?

— Et son frère, Yégor Ivanowitch.

— Nous suivant!

— Depuis Pétersbourg.

— Pour quelles raisons?

— Seïd, tu dressais les faucons autour des tentes des Zaporogues, dans les marécages de l'Ukraine ; lorsque tu lâchais pour la première fois un épervier longtemps captif, longtemps encapuchonné, et que tu croyais dressé enfin, ne le suivais-tu pas au galop de ta cavale. prêt à le rappeler d'un cri s'il s'égarait, prêt à le frapper d'une balle s'il fuyait?

Rhodzko avait entendu.

Il sauta sur l'un des chevaux dételés qui n'avait plus ni bride ni selle, l'empoigna par les crins, faillit l'éventrer des talons, et ce fut, dans des volutes de poussière soulevée, comme l'élancement farouche et la disparition d'un fuyard qui a la panique en croupe.

LIVRE DEUXIÈME

A cause d'une femme étrangère.

I

Marauds ! manants ! vilains ! holà ! Par tous les diables ! un lit, un sopha, un fauteuil, un tabouret, un siège enfin, n'importe, fût-il de pierre ou de bois ! Je suis rompu, moulu, roué, froissé, mis en loques. Diantre soit de ma sœur et de son humeur voyageuse !

En tapageant de la sorte, le prince Yégor Ivanowich — un beau seigneur d'amour, poudré, fardé, frac de brocart rose et culotte zinzolin, longue canne au bout des doigts, quatre grains de tabac d'Espagne aux guipures du jabot — le prince Yégor, qui se fâchait en russe, mais qui jurait en français selon l'élégante façon d'alors, se laissa choir sur une chaise d'écorce, devant un feu de tourbes, et il poussa le plus joli, le plus léger, le plus délicat des ouf ! un ouf de marquis à la mode qui, au sortir de la comédie, s'enfonce dans de moelleux coussins et s'apprête, les jambes croisées,

à en conter de belles sur la Saint-Val ou sur cette petite friponne d'Ollivier.

Cela se passait à six cents lieues de Versailles, à neuf cents verstes de Tzarskoï-Cèlo, dans une auberge, à Pruzani, l'une des plus mornes bourgades de la triste Pologne.

Ici, l'immense forêt, et là l'interminable steppe. D'une part, la profondeur qui se voile, de l'autre toute l'étendue offerte.

Le château de Pruzani, masse aux quatre tours carrées, s'érigeait pesamment entre les hautes verdures.

Mais le village était dans la plaine, un peu loin de la forêt, comme pour s'écarter de la domination seigneuriale, et il se traînait, étroit, avec des courbes, comme un long serpent gris annelé de masures.

La bourgade s'achevait en un carrefour, d'où rayonnaient trois routes : l'une, longeant d'abord les maisons paysannes, s'en allait vers Mikalina ; l'autre, après avoir traversé des terres cultivées, s'enfonçait au loin dans la forêt qu'on nomme la Bruyère-Noire, y devenait moins large, et bientôt n'était plus qu'un sentier sous les branches ; la troisième fuyait à travers le steppe, s'élargissait, s'espaçait jusqu'à perdre sa direction, comme le courant d'un fleuve s'annule dans la mer.

Au confluent du chemin vers le steppe et du chemin vers la forêt, il y avait une bâtisse en bois, sale, aux
hes disjointes, ayant sur l'unique cheminée de
it qui s'affaisse, une cigogne au bord de son nid,
t, longue, une patte en l'air.
ait la maison de poste, mais on y trouvait rare-

ment des chevaux; c'était l'auberge, mais il n'y venait pas de voyageurs. Quelquefois, sous un hangar ouvert à toutes les bises, soufflait l'âne ou la mule de quelque colporteur juif qui, accroupi à côté de sa bête, cherchait un reste de victuaille au fond d'un flasque et long bissac; quelquefois un paysan revenant du labour criait : « Que ton patron te considère, Thaddéus! » en passant devant la maison; mais il ne s'arrêtait point pour manger ni pour boire. En réalité, la bicoque ne servait d'ordinaire à rien, sinon à garantir assez mal de la froidure son vieux propriétaire, qui n'était ni aubergiste ni maître de poste, mais qui avait été hussard et qui était manchot.

Après avoir dit : « Ouf! » Yégor Ivanowitch éternua à cause de la fumée des tourbes.

— Quel pays! Des steppes, des forêts où l'on aperçoit çà et là un loup maigre et un paysan plus maigre encore, qui ont tout l'air de se chasser l'un l'autre. Pas d'hôtellerie! des izbas puantes où l'on vous nourrit, sans doute pour vous empoisonner, d'une affreuse soupe noirâtre... et moi précisément qui suis, pour les choses de la table, d'une délicatesse inconcevable! En revanche, si les auberges des routes ne sont pas hospitalières, les cloaques le sont trop. Nous avons versé quatre fois! J'étais parti de Pétersbourg en habit français, le plus galant du monde, la barbe invisible et la peau fleurant la verveine. Pouah! j'ai l'air et le parfum d'un Kosak qui vient de se plonger dans une tonne de goudron. Hélas! les frisures de ma perruque doivent être à fendre l'âme! Çà, vous autres, ajouta-t-il en tirant de sa poche une petite glace de toilette, tenez-moi un peu ce miroir, je vous prie.

Car le prince Yiégor Ivanowitch bavardait de la sorte parce qu'il était persuadé que tous les valets de l'auberge étaient derrière lui, yeux et bouches béants d'extase.

Illusion! Il était seul.

— Croquants! bélitres! gronda-t-il. Mais il ne viendra donc personne? Mais on ne mettra donc point sur table? Ah! têtebleu! si j'entre une fois en courroux!...

Un vieux parut, vêtu d'une peau de mouton noir. C'était Thaddéus, fort, rude, tête ronde et rase, avec des yeux clairs qui ne clignent pas.

Il considéra cette poupée de soie et de dentelles, s'étonna, haussa l'épaule et demeura près de la porte, sans parler, pas content.

Le prince dit :

— C'est heureux! Tu es l'hôte ?

Thaddéus garda le silence.

— Tu as donné ta plus belle chambre à la princesse Sonya Ivanowna, ma sœur ?

Thaddéus ne souffla mot.

— Tu as conduit mes chevaux à l'écurie et mis à l'abri ma voiture?

Thaddéus ne desserra pas les dents.

— Ah! tu es donc muet, si tu n'es sourd, manant?

Thaddéus répondit en français :

— Je ne parle pas le russe. J'ai servi sous les ordres de M. le chevalier Thesby de Belcour, un gentilhomme de France, qui a combattu pour nos seigneurs et gentilshommes de Pologne. Il était colonel; il était brave et gai. Son cheval fut blessé, il tomba, il fut pris par les Kosaks, qui le conduisirent dans le

camp de Drewicz, ton compatriote. Dans ce camp-là, il y avait beaucoup de sang, non pas dans les veines des Kosaks, mais sur la terre, à cause des Polonais suppliciés. Il suffit. Ce qui est passé est passé, ce qui sera sera; c'est l'homme qui tire, c'est Dieu qui vise. Donc, je parle le français, parce qu'on apprend vite la langue de ceux qu'on aime. Mais comment aurais-je appris le russe? J'ai vu beaucoup de Moscovites; j'en ai vu qui pillaient des châteaux, qui brûlaient des villages, qui détroussaient des voyageurs; j'en ai vu un qui nouait, comme des manches pendantes, derrière le dos de mes frères, les peaux de leurs bras écorchés! Ces Russes, je les ai chargés, le sabre au poing! Mais nous n'avons pas fait la conversation ensemble. Une fois, ils m'ont parlé; ce fut pour me dire : « Conduis-nous dans le ravin où sont cachés tes compagnons, sinon on te coupera le poignet. » Comme je n'avais rien à répondre, je n'ai pas eu besoin de comprendre.

— Ah! ah! rustre, on t'a coupé le poignet?

— Les imbéciles ne savaient pas que je suis gaucher. Tiens, regarde.

Thaddéus saisit la canne d'Yégor Ivanowitch, et, la maniant comme un sabre, il la laissa tomber, après trois voltes rapides, sur la perruque du prince, d'où s'éparpilla la poudre.

— Triple brute! cria le beau seigneur.

Mais le paysan, enflant sa poitrine :

— Quoi donc? dit-il, en faisant un pas.

La mine qu'il eut donna à penser à Yégor Ivanowitch. « Ces Polonais! » grommela-t-il, et il maudit derechef Sonya Ivanowna, qui avait eu la fantaisie

d'un voyage en pays ennemi. Mais que faire? Thaddéus était robuste. Il devait avoir beaucoup d'amis dans le village. Le prince jugea prudent de filer doux.

— Oui, oui, tu es gaucher, dit-il avec un rire. Eh bien! tiens-moi ce miroir, de la main gauche, pendant que je remettrai un peu d'ordre dans ma coiffure.

— J'ai été soldat, répondit l'autre; je ne sers pas les femmes.

Yégor Ivanowitch se mordit les lèvres (ce qui lui fit, d'ailleurs, une bouche de rose), mais il voulut bien prendre la chose en plaisanterie.

— Sers-tu du moins à manger aux gens qui ont faim?

— Je sers à manger aux hommes, même aux Russes.

— Eh bien! tu vois un Russe affamé.

— Que veux-tu manger?

— Ho! dit Yégor Ivanowitch avec un air d'angoisse, je ne voudrais pas de cette affreuse pâtée de gruau noir que l'on m'a servie dans toutes les auberges, depuis que j'ai mis le pied sur cette terre de Pologne.

— Tu veux parler du cacha?

— Hélas! oui.

— Le cacha est bon.

— Je ne dis pas le contraire.

— Les paysans polonais mangent du cacha.

— Je ne leur conteste pas ce droit.

— On sert du cacha sur la table des castellans.

— Les castellans n'ont pas tort de manger ce qui leur plaît.

— Un jour, Dumoulière, que les Français appelaient Dumouriez, a mangé du cacha dans la gamelle d'un hussard, et il a dit : « C'est bon. »

— Il a eu raison à son point de vue. J'aimerais mieux une autre nourriture.

— Que te faut-il?

— En venant, j'ai vu une rivière.

— La Vilia-Dzita.

— On doit pêcher dans cette rivière?

— L'esturgeon et le brochet.

— J'aimerais à manger un filet d'esturgeon, cuit à point dans du vin blanc.

— Après?

— Tu dis?

— Je dis : après.

— Tu m'étonnes et tu me charmes! Eh bien! en venant, j'ai vu des forêts.

— Il y a des forêts en Lithuanie. Demande à Suwaroff.

— Dans ces forêts, on chasse?

— Le Russe.

— Seulement?

— Quand le Russe est mort, on poursuit le cerf et le sanglier, la biche et le chevreuil. Les enfants se divertissent aussi à prendre des perdrix, des alouettes, des cailles et d'autres petits oiseaux.

— Eh! eh! je tâterais volontiers d'un cuissot de chevreuil.

— Après?

— Je t'avais méconnu, mon hôte! Après, je ne refuserais pas une aile de perdrix rôtie à un bon feu de chêne.

— Après?

— Ah! tu vas trop loin. L'esturgeon, le chevreuil, la perdrix, cela suffira. Il faut savoir se contenter. En voyage comme en voyage. Et pourvu que tu aies une ou deux vieilles bouteilles de quelque vin généreux...

— C'est en Pologne que l'on boit les meilleurs vins dorés de Turquie ou du pays hongrois! Le tokay surtout est bon.

— Tu en as?

— J'en ai.

— L'eau m'en vient à la bouche. Comment te nommes-tu, mon hôte?

— Thaddéus le Manchot.

— Eh bien! Thaddéus, hâte-toi de préparer mon repas.

— J'obéis, dit Thaddéus.

Alors, le prince Yégor Ivanowitch se rassit devant le feu. La certitude de faire bonne chère l'avait mis de belle humeur. Une douce chaleur lui épanouissait les pores, lui mettait le corps à l'aise. Il se sentait moins las, et, vraiment, il en voulait beaucoup moins à sa sœur de l'avoir amené dans ces contrées extravagantes. Il sourit, se mira avec complaisance dans sa petite glace de toilette, ne se jugea point si défait qu'il avait cru, sourit encore pour se montrer ses dents, qu'il avait fort belles, se balança sur la chaise, dodelina de la tête, ferma mollement les yeux, et peu à peu, la joue sur l'épaule, s'assoupit dans un tiède et lent bien-être — d'où il fut brusquement tiré par cette joyeuse parole :

— Le dîner de Son Excellence!

— Parbleu! dit-il, je crève de faim.

Thaddéus avait placé sur la table, entre un verre et une petite cruche pleine d'eau, une écuelle remplie d'un noir et boueux liquide.

— Misérable! s'écria le prince, c'est du cacha.

— Oui, dit Thaddéus.

— L'esturgeon?

— Un Polonais ne pêche que pour son seigneur et pour lui-même.

— Le chevreuil?

— Un Polonais ne chasse pas pour un Russe.

— Le vin?

— Quoi! dit Thaddéus, j'aurais versé à un Moskovite les beaux vins de flamme qui rendent courageux au combat!

Yégor Ivanowitch perdit enfin patience.

— Tu seras châtié, drôle.

Et il courut vers la fenêtre, l'ouvrit, cria :

— A moi, Rogdan! à moi, Gherei!

Mais Thaddéus paisiblement :

— Tes serviteurs ne sont plus là.

— Ils sont auprès de ma sœur?

— Ta sœur est partie.

— Partie?

— Pendant ton sommeil.

— Tu te moques, maroufle!

— Un homme à cheval est venu. Il a demandé à voir ta sœur. Il lui a parlé. Ils sont partis.

— Ensemble?

— Ensemble.

— Dans le carrosse? avec les heyduques?

— Ta sœur dans le carrosse avec les heyduques, l'homme à cheval.

— Ils vont revenir ?

— Je ne sais pas.

— Où sont-ils allés ?

— Ils ne l'ont pas dit.

Le prince, stupéfait, tomba sur une chaise devant la table. Par la vertudieu ! était-ce possible, cela ! Comment ! Sonya Ivanowna avait disparu, l'avait laissé, sans serviteur pour le défendre, sans moyens de s'enfuir dans cet absurde pays, dans cette maison hostile, seule avec cet hôtelier, vieux sans doute, mais robuste, n'éprouvant pour les Russes qu'une sympathie médiocre, et qui, quoique gaucher, maniait le bâton — diable d'homme ! — avec une adresse fort peu rassurante ?

Le prince était si troublé qu'en se prenant la tête à deux mains, il fit évoluer sa perruque, dont la queue, nouée d'un ruban, lui pendit sur le nez ; et il ne s'apercevait pas de cette inversion si contraire à la gracieuse harmonie de sa toilette :

Alors Thaddéus s'approcha et dit avec gravité :

— Mange le cacha.

— Certes non !

— Le cacha est bon pour les paysans polonais.

— Garde-le pour eux.

— Le cacha est bon pour un Russe.

— Je n'en veux pas.

[illegible]ais Thaddéus prit, de la main gauche, la longue [illegible] du prince.

— Mange le cacha, dit-il.

[illegible]rs le prince le mangea.

II

Renversée sur les coussins de sa voiture de voyage, toute menue dans l'enveloppement de sa pelisse, ne montrant de son visage, sous le feutre, que le bout d'un nez rose, Sonya Ivanowna suivait, au grand trot de deux bidets kosaks, la route qui, après avoir longé les maisons paysannes, s'en va de Pruzani à Mikalina.

Tout près de la voiture, Rhodzko se penchait sur le cou de son cheval.

Elle dit à l'heyduque qui était cocher :

— Plus vite !

Elle dit à Rhodsko :

— Causons. Tu es étrange. J'ai eu confiance en toi parce que je connaissais ton nom, parce que le comte Boleski m'avait souvent parlé de Rhodzko comme d'un serviteur intelligent, dévoué à ses intérêts, aux miens par conséquent. N'importe, tu m'étonnes. Où as-tu pris l'audace de venir m'avertir, à l'insu du comte, brusquement? Ne craignais-tu pas d'être jeté à la porte sans avoir été entendu ?

— Non.

— Pourquoi?

— Je vous avais devinée, Excellence. Vous ne deviez

pas être femme à repousser un complice tel que moi.

— Un complice? Tu es fou, je pense...

— Disons : « Un allié. »

— C'est pis encore. N'es-tu pas serf?

— Mon maître m'a offert la liberté; je l'ai refusée.

— Tu ne veux pas être libre?

— Par la pitié des autres, non. La liberté ne saurait être une faveur que l'on accepte; c'est un droit que l'on reconquiert.

— Tu es un savant, tu as lu les livres français.

— J'ai vu les aigles dans l'air et les loups dans les bois.

— Très amusant. Ainsi tu prétends m'avoir devinée?

— Oui.

— Tu m'as donc espionnée?

— Oui.

— Tu es venu à Pétersbourg?

— J'ai des amis parmi les serviteurs du comte et parmi les vôtres.

— Au moins, tu es franc.

— Oui, avec vous. J'ai prononcé tout à l'heure des paroles que personne n'a jamais entendues sortir de ...uche, mais je sais que je puis, sans danger, ...rer quelques-uns de mes secrets.

...urquoi?

...rce que je possède tous les vôtres.

... crois cela?

...en suis certain.

Ma foi, je ne serais pas fâchée...

— D'être convaincue?

— Précisément.

— Rien de plus simple ; mais je préviens Votre Excellence que je parlerai sans détours.

— La route est longue, je m'ennuie, parle à ta guise.

— Voici. Il y a sept ans, vous aviez quatorze ans.

— Tu me vieillis.

— De deux mois. Vous étiez à Nijni-Novgorod, servant dans une auberge avec votre frère Yégor et votre cousin Zoricz.

— Ce n'est pas vrai !

— Pourquoi vous en défendre ? Vous étiez ce qu'a été la grande Catherine. Il est fâcheux que vous n'ayez pas servi à boire à un empereur. Un marchand hongrois qui est venu trafiquer à Novgorod avec les caravanes chinoises vous vit, vous trouva jolie, et, un soir, il vous donna un collier de médailles d'or. Puis, après la foire, ayant gagné de grosses sommes, il vous acheta, vous, votre frère et votre cousin.

— Un roman !

— Une histoire. Il vous emmena à Moscou. C'était un brave homme qui vous adorait. Il vous dit une fois : « Quand donc serez-vous à moi ? » et vous lui répondîtes : « Quand je ne vous appartiendrai plus. » C'était bien répondu. Il vous affranchit, et vous fûtes sa maîtresse.

— Rhodzko !

— Pas longtemps. Avec Zoricz et Yégor, libérés en même temps que vous, vous vous avisâtes de voyager. Vous n'étiez déjà plus la petite servante un peu trop grasse et trop rose de Nijni-Novgorod. En France, vous apprîtes le français, et le sourire. D'ailleurs il ne vous en coûta rien. J'ai eu l'honneur,

— voyez comme on se rencontre — de vous verser du champagne un soir que vous faisiez la débauche avec des filles d'Opéra, dans la petite maison de M. de Fronsac.

— Toi !

— J'étais l'amant de votre femme de chambre. Puis, vous revîntes en Russie, à Pétersbourg. Yégor se fit marchand, Zoricz se fit soldat. Vous, vous attendiez. Or, Zoricz était un robuste garçon ; il fut admis dans la garde impériale. L'impératrice Catherine passe des revues quelquefois. Maintenant Zoricz est comte, votre frère Yégor commande un régiment de dragons, et vous êtes la princesse Sonya Ivanowna.

— Sais-tu bien, Rhodzko, que je te ferai envoyer dans les mines de Sibérie ?

— Ce serait une sottise. Je continue. Zoricz est comte, Zoricz est favori ; il a failli être ministre. Mais Catherine II assiste fréquemment aux parades militaires. Fonder sa fortune sur les faveurs changeantes des impératrices, c'est bâtir sur du sable d'or. Ajoutez que, malgré les libéralités de votre cousin, vous êtes moins riche qu'il ne semble. Un frère comme Yégor Ivanowitch, c'est le diable ! Cet ancien palefrenier a contracté en France, à l'Opéra et au pharaon de la Saint-Lubin, des habitudes de débauche et de jeu qui ruineraient un évêque. A peine lui avez-vous donné un village avec ses paysans, qu'il a déjà vendu celui que vous lui donnerez demain. Vous-même, Sonya Ivanowna, vous n'êtes point thésauriseuse. Cent musiciens tziganes jouent des czardas durant les festins que vous offrez dans votre villa d'été du parc

de Peteroff. Il n'y a rien de plus cher qu'un cuisinier français. Tenez, vous avez aux oreilles des pendants de saphir qui vous furent envoyés de Paris par Boehmer et Bassange, les bijoutiers de la reine; et la pelisse où vous vous emmitouflez avec une coquetterie frileuse a couté cinquante mille roubles à la dernière foire de Kharkoff.

— Cinquante-six mille.

— Donc, vous songiez depuis longtemps à établir votre fortune sur des bases solides, lorsque l'impératrice vous présenta le comte André Boleski, castellan de Mikalina; vos desseins se précisèrent. Le comte est un des plus riches gentilshommes de Lithuanie; outre les biens de sa femme, il possède sept villages, dont quelques-uns sont grands comme des villes, et ce château de Pruzani, à la fois palais et forteresse, devant lequel nous venons de passer. D'ailleurs, le comte est un homme faible envers lui-même et envers les autres, toujours docile aux conseils, jamais rebelle à ses propres désirs. C'était l'esclave qu'il vous fallait. Huit jours plus tard, il vous adorait.

— Je ne suis pas la maîtresse du comte!

— Non, certes! qui livre tout n'a plus rien à promettre. Votre plan est celui-ci: devenir la femme du castellan dès qu'il aura divorcé d'avec Élisabeth Boleska, et faire nommer votre mari gouverneur, pour la Russie, d'une province polonaise, de Smolensk ou de Grodno, par exemple. Catherine II sera fort aise d'élever à ce poste un seigneur lithuanien de race illustre; car une telle trahison sera d'un bon exemple. Cependant, ce but atteint, votre fortune n'aura désormais rien à craindre des destinées, et vous ne tremblerez plus

chaque fois que l'impératrice passera la revue de sa garde.

— On brûle encore les sorciers, Rhodzko.

— Quand on a besoin d'eux, non pas ! Sans moi, vos projets échouaient : la patrie et le foyer reconquéraient le comte, et jamais vous ne l'auriez revu.

Elle rêva.

— Oui, tu as raison ; oui, tu me sers. Mais toi, Rhodzko, domestique, esclave, quel intérêt te dirige ? quel profit retireras-tu du divorce auquel tu pousses ton maître ? Ah ! tu veux de l'argent, sans doute ?

— Non.

— Quoi donc ?

— N'importe.

— Celui qui ne demande rien d'abord demandera trop plus tard. Parle, que veux-tu ?

Il ne répondit pas. Elle le regarda. Il était jeune, avec une beauté forte et farouche. Elle dit, pouffant de rire :

— Bon ! tu aimes Élisabeth Boleska, et tu es jaloux, je parie !

Il cria :

— Je n'aime personne et je n'aime rien, sinon moi-même et la Pologne.

— La Pologne ?

— Oui, j'aime la terre sur laquelle ma mère m'a enfanté. Mais je hais ceux qui la possèdent et qui m'ont outragé. Je la servirai, je la rendrai triomphante, pourvu que sa victoire me venge et me glo- [illegible]e suis une espèce de héros qui accepte le danger, [illegible]n pas le martyre, et qui prétend que ses vertus [illegible]nt utiles.

Elle pensa qu'il était fou, se prit d'inquiétude, un peu

— Je ne te comprends pas, Rhodzko.

— Plus tard, plus tard, on me comprendra ! dit-il.

Cependant, la tour unique de Mikalina, grave dominatrice des plaines, érigeait là-bas ses crénelures, entre lesquelles bleuissait le lointain du ciel, et sur le toit doré de la chapelle, une cloche tinta lentement, sans écho, dans les brumes refoulées.

La princesse demanda :

— Quels sont ces groupes d'hommes qui de toutes parts surgissent à l'horizon et cheminent, dirait-on, vers le château de Mikalina ?

— Les gentilshommes, les paysans et les juifs du domaine ont été rappelés par Élisabeth Boleska ; ils reviennent pour assister à la messe aux flambeaux qui sera dite cette nuit en l'honneur de l'époux et du maître.

— Ils reviennent, dit Sonya Ivanowna pour assister à mes noces !

III

L'ombre montait, obscurcissant peu à peu les hauts rideaux de la chambre conjugale, les paysages de laine qui décoraient les murs, et, dans la niche bleue et

d'or, l'image de la Vierge-Mère, en costume polonais, dont le visage peint, surmonté d'un chapska à aigrette, se détachait, clair encore, sur le fond d'azur, éclaboussé d'étoiles.

Élisabeth Boleska, les yeux mouillés par le ravissement, considérait son mari presque agenouillé devant elle sur une chaise basse.

Tzoryl entre-bâilla la porte.

— Excellences, dit-il, la roue d'une calèche de voyage s'est rompue devant la porte du château. Les voyageurs demandent asile pour la nuit.

— Qu'ils soient les bienvenus! dit Élisabeth Boleska vivement.

Mais elle ajouta avec un sourire charmé:

— Non, ce n'est plus à moi qu'il appartient de parler de la sorte. Le maître, le maître est de retour! Ah! Dieu soit loué! il est là. Allez recevoir vos hôtes, monseigneur. N'est-ce pas un bon présage que votre premier acte de seigneurie soit un salut d'hospitalité?

Il lui baisa la main descendit rapidement l'escalier, et, quand il fut dans la salle basse, il vit qu'une femme était assise devant la haute cheminée où flambait un tronc de jeune chêne.

Il alla vers elle, préparant des paroles de bienvenue.

— Bonsoir, André, dit une voix rieuse.

— Sonya! cria-t-il. Oh! je rêve!

Elle avait rejeté sa pelisse. Elle portait une robe étroite de drap vert, galonnée d'or; et toute jeune, blanche et rose, avec des lèvres un peu trop charnues, cheveux clairs bouffants sous le feutre où tremblait

une plume rouge, elle se leva, s'avança, l'air fou, jeta au visage du comte une rose de gaze qu'elle avait à la boutonnière.

— Vous ne m'attendiez pas; oui, je me crois extravagante un peu. A peine étiez-vous parti de Pétersbourg que la fantaisie m'est venue de monter en carrosse. Sans y penser, j'ai pris le chemin que vous aviez suivi. Quelle étourdie je fais! Après quelques heures de promenade, un relais s'est trouvé là; j'ai changé de chevaux. Nouvelle promenade, nouveaux chevaux, nouveaux relais, et ainsi de suite. Sans y songer. Mais moquez-vous donc de moi! j'ai couché dans des auberges, oui, monsieur, moi-même. Je riais tant, que cela m'empêchait de dormir. J'ai rencontré trois loups dans le steppe, trois noces de paysans et une grande pierre noire que j'ai d'abord prise pour un ours. Le tout en pensant à la robe que l'on m'envoie de Paris pour le bal de l'ambassadrice d'Autriche. Et me voici. Vous n'avez pas l'air très satisfait de me voir.

Ébahi, stupide, il regardait les bras ballants, cette princesse hardie et jolie, impertinente comme un plumet au bonnet d'un page, et dont la petite voix vive gazouillait, dans le silence de la vieille salle guerrière avec des cliquetis de rire.

— Vous! vous! en ce moment, dans la maison...

— D'Élisabeth Boleska? Eh bien! pourquoi non? Ne suis-je pas d'aussi bonne noblesse qu'elle? Ah! oui, une Russe, chez une Polonnaise. Bah! est-ce qu'on est Russe, est-ce qu'on est Polonnais! Vous n'avez pas de ces préjugés, un philosophe. D'ailleurs, il y a un prétexte : vos gens sont occupés à raccommoder la roue de

ma voiture, qui s'est brisée devant votre porte, précisément. Vous ne trouvez pas cela fort ingénieux? Non? Allons, soit, je me repens, continua-t-elle avec une moue d'enfant soumise. C'est très mal, ce que j'ai fait, grondez-moi. Mais ne vous plaignez pas, André! je m'ennuyais de ne plus vous voir, et ce n'est pas à ma robe seulement que j'ai pensé en chemin.

Il avait, ce bavardage, autour de lui, comme de petits battements d'ailes, qui enveloppent et caressent; et il sentait dans l'air attiédi des approches d'odeurs et des frôlements possibles qui lui mollissaient toute l'âme. Pourtant, il se raidit.

— Sonya Yvanowa, dit-il, vous ne devez pas rester ici, pas une heure, pas un instant. De grâce, quittez cette maison! Des choses se sont passées dont je vous instruirai. Il le faut, princesse! Partez.

Elle eut un petit air étonné, qui se fâche.

— Vraiment? vraiment? Ah! fort bien, je pars. Vous êtes un homme mal élevé. Je m'en vais.

Elle marcha vers la porte, très sérieuse, mais elle se reprit à rire.

— Bon! Vous me donnerez bien le temps de remettre un peu d'ordre dans ma coiffure? Là, devant ce miroir, sous ce grand portrait en armure, le duc Jagiel, je crois? Ah! mon Dieu! tenez, regardez, près de mon feutre, — c'est une paille. Oui, monsieur, pour l'amour de vous, j'ai couché sur la paille!

— Au nom du ciel! dit le comte, ne prolongez pas cet affreux badinage! On peut venir ici à tout instant.

Elle avait retiré son feutre; ses cheveux se déroulè-nt en un long ruisseau d'où sortaient des parfums.

— Ainsi, dit-elle d'un ton de causerie, vous ne reviendrez pas à Pétersbourg?

— Je ne sais... qui a pu vous dire?...

L'or des cheveux lui brûlait les yeux.

— On ne m'a rien dit, je devine. Vous avez revu Élisabeth Boleska, et vous restez, rien de mieux. On ne dit pas qu'elle soit fort belle, la castellane? Vingt-six ans, c'est très vieux, cela! et puis, brune, c'est sévère. Votre femme file au rouet, je parie? C'est amusant de regarder filer sa femme. Aidez-moi donc à faire rentrer mes cheveux sous mon feutre.

Il tendit les mains, souleva la lourde chevelure, et il crut avoir entre les doigts du feu plein d'odeurs brûlées qui lui flua jusqu'au cœur.

— Vous préférez les brunes? dit-elle. Je vous approuve. Que pouvez-vous espérer de la Russie? Un gouvernement, celui de Smolensk, ou celui de Grodno qui est presque une vice-royauté. Mon cousin Zoricz l'avait obtenu pour vous. Nul en Pologne, si ce n'est le roi Stanislas, n'eût été plus grand que vous. Et qui sait même si, quelque jour... car, enfin, dans votre république, la royauté n'est pas héréditaire. Mais, tout cela, c'est peu de chose. Il vaut bien mieux aller à confesse, entendre les sermons du Père Marc ou de quelque autre, chasser, boire après chasser, et, après boire, échanger de grands coups de sabre avec M. le staroste ou M. le grand-panetier! Quant à Sonya Ivanowna, que vous alliez épouser, oh! elle ne vaut guère la peine qu'en en parle, princesse, sans doute, assez bien en cour, quoique d'une famille ruinée — qui sait? c'est peut-être pour votre fortune qu'elle consentait à vous épouser! — jolie à ce qu'on raconte, les mains

petites, c'est certain, n'est-ce pas? mais blonde, — ce qui est insupportable, — frivole, coquette, ne sachant ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle dit; une poupée parlante, dont le ressort est devenu fou. Vous avez fort bien fait de revenir à votre femme, je vous en complimente, et maintenant que me voici un peu moins laide, je me retire et je vous dis adieu.

Il ne l'entendait plus, il la regardait seulement, envahi, absorbé, et quand elle se détourna :

— Oh! Sonya! dit-il

— Eh bien! quoi? qu'est-ce donc qui vous prend? Oubliez-vous où vous êtes ? Voilà un « Sonya » beaucoup trop tendre. Non, monsieur, point de Sonya. « Élisabeth », à la bonne heure. Bonsoir, je ne vous en veux pas.

— Hélas! dit-il pour obtenir le consentement de la comtesse, j'ai tout fait, je vous jure!

— Et vous n'avez pas réussi. Qui vous blâme? Tout est bien.

— J'ai menacé, j'ai été lâche, cruel! Je devenais, pour vous conquérir, indigne de vous posséder. Mais plus je me rendais infâme, plus elle se montrait magnanime, et, si vous l'aviez entendue, vous auriez reculé comme moi de respect et d'admiration. Puis elle n'était pas seule; j'aurais peut-être triomphé de l'épouse, je n'ai pas pu lutter contre la mère. J'ai été vaincu par le sourire d'un enfant. Une joie inconnue jusqu'alors m'a pénétré, possédé, soumis. Ces petits bras qui vous retiennent, on n'ose pas les repousser de peur de leur faire du mal et à cause de leur faiblesse on se laisse captiver par eux. Ah! j'ai dans l'oreille encore la voix dont il m'a dit: « Est-ce vous

qui êtes mon père, monseigneur? » C'est terrible, un enfant, parce que c'est si doux. Je vous avais promis de renoncer à mon foyer, à ma patrie ; je n'avais pas songé à mon fils. Je ne l'avais jamais vu, il était pour moi comme s'il n'eût jamais existé, mais il existe, charmant, tout petit, tout puissant. Ah! Dieu m'est témoin que je vous adore, madame! mais il y a cet enfant qui ne veut pas que je m'en aille.

— Eh! restez, dit-elle, qui vous réclame? Pour moi, je m'en vais. Je ne vous croyais que bon mari et excellent Polonais; vous voilà, par surcroît, le meilleur des pères. Je n'ai vraiment que faire dans cette parfaite famille.

— C'est mal parlé, Sonya Ivanowna.

— Non, je suis franche, je vous jure, et je vous admire tout à fait. D'abord, moi, j'admire très facilement. C'est au point que je me suis prise d'un véritable enthousiasme pour le général Mouravief. Vous le connaissez, n'est-ce pas? Une idée! si je l'épousais, pour rassurer tout à fait Élisabeth Boleska ?

— Vous raillez encore!

— Aucunement. C'est un air que j'ai, mais je suis très sérieuse. Le rire, c'est mon visage.

— Mouravief, avez-vous dit!

— Eh oui! Alexis Alexandrowitch. Il est fort bien, n'est-ce pas?

— Un vieillard!

— Eh bien! je serai veuve.

— Un infirme!

— De glorieuses blessures.

— Un fanfaron!

— Ah! point du tout. Ce qu'il raconte de ses guerres

dans le Caucase est parfaitement authentique, et il est certain que, s'il n'avait pas eu la supériorité du nombre, il aurait battu les rebelles. Mais, voilà, il avait trop de soldats, cela gênait ses mouvements dans les montagnes, et, naturellement, il a été vaincu par les Tcherkesses, qui avaient l'avantage de n'être qu'une poignée d'hommes.

— Un sot!

— Pas le moins du monde? Pour un héros, il a de l'esprit.

— Voyons, Sonya, vous ne pouvez pas songer à être la femme de cet homme!

— Vous êtes extraordinaire. Vous ne m'épousez plus, j'en épouse un autre, il n'y a rien de plus simple. Avant deux mois, je serai générale.

— Ce mariage n'aura pas lieu.

— Pardonnez-moi, mon cher comte.

— Je saurai bien l'empêcher!

— Bon! comment?

— Je tuerai cet imbécile d'Alexandrowitch!

— Ah! vous outragez mon mari! Et puis, croyez-vous qu'il se laissera faire?

— Enfin, tout cela n'est qu'un jeu, n'est-ce pas, un jeu? Vous m'aimez. J'en suis sûr.

— Parce que je vous l'ai dit?

— Ah! vous êtes cruelle!

— N'est-ce pas mon devoir — à présent? Est-ce qu'il n'y a pas Elisabeth Boleska, et... l'autre?

— L'autre?

— Oui, vous savez bien, le petit. Vraiment, je ne vous comprends pas.

— Eh! croyez-vous que je me comprenne moi-

même! s'écria violemment le comte en comprimant des deux mains son front où bouillonnaient des pensées. Quel homme suis-je, enfin? Nul plus que moi n'a le dégoût des choses mauvaises et basses, et, tout bourrelé du désir de remonter, je ne sais pas résister aux poussées qui me précipitent. Tenez, c'est affreux, cela. La force de vouloir, du moins, aurait dû m'être refusé, puisque je n'ai pas celle de pouvoir.

— C'est fort bien, philosophe, dit-elle. J'aimerais à lire cela; mais il me déplaît de l'entendre, et je vous laisse y rêver.

— Eh bien, oui, partez! mais je vous suivrai. Je vous adore — hélas! voilà ce que je comprends — à en devenir fou, à en mourir! Je vous aime. Vous êtes tout ce qui me charme, m'enivre, m'entraine. Il sort de vous des liens qui m'enveloppent. Je tremble quand je touche votre robe. Vos cheveux tout à l'heure m'incendiaient les yeux. Je vous aime! partons!

Il la tenait embrassée, elle se dégagea.

— Espérez-vous donc que je serai votre maitresse?

— Vous seriez moins déshonorée pour être ma maîtresse que pour m'avoir contraint à une lâcheté.

— Ah! cette fois, monsieur, adieu, et pour jamais.

— Non.

— Pour jamais!

— Eh bien! j'obéis, oui, je succombe. Je romprai mon mariage, la comtesse cédéra, il le faudra bien, puisque vous l'exigez.

Il était tombé devant elle, à genoux, il disait :

— Vous voyez, je suis vaincu. Vous êtes mon mauvais génie. N'importe. Ma volonté, c'est votre caprice. Je ne peux pas plus vous résister qu'un duvet

résiste au vent. Mais dites-moi, Sonya, dites-moi que je vous reverrai, que vous m'appartiendrez enfin !

— Pourtant, dit-elle, il me semble que vous aviez raison tout à l'heure. Certainement, vous aviez raison, et, puisqu'il y va de votre honneur...

— Ah ! tout l'honneur pour que tu me souries ! Regardez-moi. Vos yeux, c'est un enfer, qui serait comme un ciel. Que vous êtes jolie ! C'était pour m'effrayer, n'est-ce pas, que vous parliez du général ? Vous m'aimez toujours ? Ah ! vous m'aimez, je le veux.

Elle laissa, comme par mégarde, glisser sa petite main sur les cheveux du comte.

— Je vous aimais, dit-elle en détournant la tête.

Alors, toujours agenouillé, il la saisit entre ses bras, et les yeux chauds de pleurs, avec des bégaiements fous, il s'ensevelissait le front dans la tiédeur de la jupe vivante.

Elisabeth Boleska venait d'entrer dans la salle et les regardait sans parler.

IV

Ces deux femmes qui se trouvaient en présence pour la première fois se considérèrent longuement dans la pénombre de la salle, et si glacé que fût le

regard des yeux d'Elisabeth, il n'éteignit pas le sourire aux lèvres de Sonya.

André Boleski se leva. La violence est la ressource des faibles; il dit à la comtesse, dans un brusque effarement :

— Eh bien! oui, je l'aime! C'est elle que j'aime. Oui. Pas de reproches, ils seraient vains. Je ne vous trompais pas tout à l'heure, je me trompais. Je suis à elle, à elle seule. Je vous l'ai déjà dit, vous ne l'avez pas cru sans doute, puisque vous avez refusé de consentir à notre divorce; mais vous consentirez maintenant, maintenant que vous avez vu!

Elle se dit très bas :

— Je n'ai rien vu.

Puis, d'une voix plus haute et faisant un pas en avant :

— Monsieur le castellan, vous ne m'avez pas encore présenté la voyageuse qui nous demande asile.

Il voulut répondre ; la princesse le prévint, et, sans baisser les yeux :

— On m'appelle Sonya Ivanowna, dit-elle.

Après une inclinaison de tête, Élisabeth lui indiqua un siège près de la table, et s'assit à côté d'elle. Elles se regardèrent de tout près.

— Vous êtes Russe, madame, et je suis Polonaise. Les femmes de mon pays éprouvent pour celles du vôtre un éloignement que d'ordinaire je dissimule mal. Mais vous êtes entrée chez le castellan de Mikalina, mon mari; il suffit; vous êtes la bienvenue. Toute autre considération le cède aux devoirs de l'hospitalité.

Elle tendit la main vers la table et frappa sur un timbre. Rhodzko entra.

— Des flambeaux ! dit-elle. Vous ferez servir le souper dans cette salle, et vous donnerez ordre que l'on prepare la chambre des hôtes. La princesse Sonya Ivanowna nous fait l'honneur de passer la nuit dans notre maison.

V

Les oiseaux de Tzoryl avaient bien voulu s'envoler, mais ils n'avaient pas voulu s'enfuir. Le soir montant, ils étaient rentrés dans la volière ouverte, un à un quelquefois, quelquefois par bandes gazouillantes.

Tzoryl leur dit :

— Bonsoir, petits ! il fait donc bien froid dans l'air ou avez-vous eu peur de l'épervier de la plaine et de la belette des bois qui, d'un coup de patte, casse la b ranche et tue l'oiseau ! Revenez, revenez, mignons. Dites-moi les nouvelles de la forêt. Est-ce que l'on voit verdir les pousses de jeunes pins, que l'on pique du bec pour en goûter le sucre amer ? Cette linotte-ci a quelque chose de rose à la patte gauche, comme si elle avait pris une fraise entre ses griffes, la gourmande. [illegible]ises, déjà? en as-tu vu, bouvreuil ? Les fau[illegible]lans leurs becs, ont rapporté de la mousse ; ce [illegible]s encore le temps de faire son nid, impatientes ! [illegible]lez moins tendrement, ne vous lissez pas les

plumes l'une à l'autre. Oh! je sais, vous êtes amoureuses et fidèles. On a mal parlé de vous. On vous a crues frivoles et peu constantes, à cause de vos airs à l'évent, et de la petite toque noire, impertinente comme un bonnet d'écolier, que vous avez sur la tête. Pourtant, votre cœur est sûr, et vous valez mieux que les colombes qui roucoulent à tout ramier. Voyez-vous, mes petites, l'homme ne se contente pas de mal juger les hommes, il calomnie aussi les oiseaux. Mais cela vous est bien égal, parce que vous avez des chansons et des ailes!

Dans la grande serre, qui était une volière maintenant comme si les fleurs avaient pris des ailes, entre les vitres ternies par le crépuscule, sur le sable que rosait encore la rougeur horizontale du couchant, il allait et venait, mettait de l'eau dans les petites écuelles, s'assurait des mangeoires pleines, parmi les volées familières qui le suivaient, l'enveloppaient, lui frôlant les cheveux, lui chuchotant mille petits cris à l'oreille.

Un pivert, tout de sinople et de gueules vêtu, osa lui becqueter la lèvre. Par représailles, il lui arracha un léger duvet blanc qui passait entre les belles plumes, comme il sort entre les chamarrures de la veste un peu de la chemise d'un écuyer qui s'est habillé trop vite. Puis il lui baisa le bec avec tendresse ; mais il dit à Gris-d'Argent, qui se rengorgea sur l'épaule de son maître :

— Ne sois pas jaloux! c'est toi que je préfère.

Le sable devenait grisâtre, les vitres étaient plus sombres. Il se coucha, vêtu, sur une pelisse en peau d'ours noir étendue sur le sol ; et là, avec sa chapska

blanche où tremblaient des plumes de faisan, avec son justaucorps vert et rose, brodé de vingt ailes ouvertes, il avait l'air, dans la demi-nuit, d'un arbuste printanier qui se renverse, tout fleuri et tout escaladé d'oiseaux.

— Dormez-bien, mes mignons, dit-il.

Dès que le maître eut fermé les yeux, Gris-d'Argent, une patte en l'air, se mit la tête sous l'aile.

Sur les longs bâtons transversaux, aux rebords des mangeoires, dans les nids accrochés aux angles, c'étaient des groupements frileux de plumages en boules, où pétillaient encore des couleurs, où tintaient de petits cris assourdis comme des sonneries dans de l'ouate. Au milieu de la volière, un ara blanc et rose, refermant l'éventail de sa huppe, s'assoupissait dans la rêverie d'une balançoire; puis, peu à peu, les derniers gazouillis moururent, avec de brusques réveils parfois, qui se rendormaient bientôt, et, dans l'ombre épaissie, les nuances mêlées brunirent, noircirent, furent de la nuit aussi. Même dans un coin de la volière, devant la vitre occidentale, où s'était attardé un reste de rose lueur comme une écharpe qui traîne à terre, s'éteignit enfin le petit éclair d'or d'une aile de chardonneret.

Tzoryl rouvrit l'œil; il avait entendu un cri. Un cri d'oiseau? Non. La voix avait parlé. Il prêta l'oreille; plus rien.

— Je rêve déjà, dit-il.

Mais Gris-d'Argent ne se rendormit pas. Roucoulant avec colère, battant des ailes, il se promenait sur son maître, et tout à coup, comme prenant son parti, il s'envola vers la porte refermée de la volière, la

frappa violemment du bec et des griffes, avec des froissements de plumes.

Tzoryl dit sans hésitation :

— Oui, Gris-d'Argent.

Ils sortirent tous les deux, suivant les allées blanches, sous le bleu lamé de la nuit, qui s'argentait d'étoiles.

VI

Le repas était silencieux dans la salle de Mikalina, où les flambeaux repoussaient les ténèbres dans la profondeur des angles.

Devant la nappe lumineuse qui reluisait de vaisselle d'argent, les trois convives mangeaient et buvaient avec des gestes lents, ayant derrière eux trois graves serviteurs qui remplissaient les verres, enlevaient les plats vides, sans bruit.

Élisabeth n'avait eu qu'une parole : ce fut quand le seigneur prit place.

— Comte Boleski, ce siège moins haut que les nôtres, n'est pas celui où s'asseyaient autrefois les castellans de Mikalina ; pourtant il a été mis là pour faire honneur à votre retour ; car c'est la chaise où s'est reposé un instant, après sa dernière défaite, le grand Pulawski, dans la maison de mon père. Les traces rouges, sur la paille, c'est du sang.

Rien de plus, et même, quand ils eurent bu et mangé, Élisabeth ne leva pas son verre en disant, selon la vieille coutume : « Aimons-nous ! » Seulement elle récita les *grâces* avec des remuements silencieux des lèvres. Sonya Ivanowna et André Boleski ne l'imitèrent pas ; mais ils se signèrent furtivement, de droite à gauche, selon le rite grec.

Élisabeth comprit que la princesse était hérétique et que le comte l'était devenu.

Après qu'on eut donné à laver, elle dit en prenant un flambeau :

— Sonya Ivanowna, c'est à moi qu'il appartient de vous conduire à votre appartement ; j'espère que le sommeil vous sera doux sous mon toit.

La princesse se leva, souriant encore ; ses lèvres étaient très rouges, parce qu'elle les avait mordues avec ses petites dents de louve.

Les deux femmes s'éloignèrent ; Élisabeth marchait devant, haute et pâle, élevant le flambeau.

Elles allaient sortir, quand Tzoryl entra brusquement, tout échevelé.

— Excellence ! on emporte votre fils.

— Étienne ! cria la mère,

Et le lourd flambeau lui tomba des mains.

— On l'emporte, vous dis-je. Je suivais Gris-d'Argent, qui s'en allait je ne savais où. Voilà qu'il s'envole tout à fait. Je lui cours après, je le rappelle, il vole toujours. Je le vois poser à cent pas du château, sur la voiture de cette dame qui est venue. J'arrive, je veux le reprendre. Alors il me mord, oui, excellence, il me mord, lui si doux ! Mais je ne lui garde pas rancune ; il ne voulait pas se séparer du jeune

maître qui était là, tout en pleurs, dans le carosse prêt à partir.

Élisabeth Boleska marcha droit au comte.

— Vous me rendrez mon enfant ! cria-t-elle.

Le comte répondit :

— Tzoryl est fou.

Cependant Rhodzko était survenu ; il avait glissé le long des tapisseries, inaperçu ; et tirant André Boleski par la manche du frac, il lui parlait à voix basse.

André Boleski prêtait l'oreille, frémissait, résistait, faisait signe qu'il ne voulait pas.

— Mon enfant ! répéta Élisabeth Boleska impérieusement.

Enfin le comte répondit d'une voix qui voulait être ferme :

— Votre fils est mon fils. Je l'emmène, selon mon droit. Si je reste époux, je reste père. Étienne sera élevé près de moi, en Russie.

Dans le fond le plus obscur de la salle, Sonya Ivanowna considérait Rhodzko avec un sourire qui complimente.

Pendant ce temps Élisabeth Boleska, debout au milieu de la maison seigneuriale, avait croisé les bras, et, le front levé, elle semblait interroger les Aigles blanches du plafond !

Puis elle inclina le cou, décroisa ses bras qui s'abandonnèrent ; deux larmes parallèles coulaient le long de sa face blême, qui parut comme amaigrie.

— Vierge-Mère ! j'ai résisté, dit-elle avec un gémissement d'agonie.

Elle regarda ces hommes auprès d'elle, cette femme

qui se rapprochait, victorieuse, et elle parla brièvement.

— Je cède. L'acte ?

— Le voici, dit le comte.

— La plume?

— La voici, dit Rhodzko.

Elle signa, remit la paperasse à Tzoryl.

— Qu'un homme monte à cheval.

— Bien, Excellence.

— Qu'il parte pour Troki, et ne s'arrête pas un instant en chemin.

— Bien, Excellence.

— Ce papier doit être remis...

Elle s'interrompit pour demander au comte :

— Au notaire terrestre, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

Elle dit à Tzoryl :

— Au notaire terrestre, sans retard.

Puis elle ajouta brisée :

— Maintenant, je voudrais bien que l'on me rendît mon enfant.

VII

Elle le tenait entre ses genoux, l'embrassait, lui caressait les cheveux, lui disait : « Mon Étienne ! » et, en ce moment, elle ne voyait qu'une chose : c'était

qu'on lui avait pris son fils et qu'elle l'avait reconquis.

Eux, la princesse et le comte, ils remontèrent le long des murs, presque furtifs, et ils allaient ne plus être là.

Mais voici qu'il monta de la cour du château un bruit de pas, de voix, mêlé de heurts sonores de fers de chevaux sur les dalles, et la cloche de la chapelle, à toute volée, sonnait joyeusement.

— Qu'est-ce donc ? demanda le comte.

— Le contre-ordre, dit Rhodzko, n'a pu être transmis. Vos gentilshommes, vos paysans et vos juifs viennent saluer le retour de Votre excellence.

Le comte frissonna.

— Éloigne-les !

— J'essayerai.

Mais soudainement Elisabeth s'était remise debout.

— Monsieur ! s'écria-t-elle, le divorce qui vous délie a délivré ce domaine. Moi seule commande ici désormais, et je veux que mes serviteurs entrent dans ma maison.

Elle-même elle courut vers l'entrée : mais, avant d'ouvrir, elle dit :

— Soyez mon hôte un instant, monsieur le comte, et vous, madame, restez aussi ; il me plaît que vous soyez témoins de ce qui va se passer.

Puis elle poussa d'un geste les deux battants de la large porte.

Toute la nuit, sur la terrasse et sur les escaliers, resplendissant de torches allumées, et par groupes, les gentilshommes aux belles ceintures, traînant des sabres, les paysans vêtus de peaux de bêtes, les juifs obscurs qui cherchent les coins, entrèrent dans la

vieille salle polonaise, et les banderoles du plafond flottèrent avec un air de gloire devant le souffle lumineux des flambeaux.

Alors, Elisabeth :

— Messieurs mes frères, amis et serviteurs ! Venez tous. Rangez-vous derrière moi, aussi loin que possible de cet homme — et que personne ne sorte avant que l'on m'ait entendue !

Ils obéirent en silence, étonnés. Elle se tenait devant eux, tenant son fils par la main. Elle reprit :

— Moi, Hélène-Elisabeth, fille du grand porte-glaive de Mohilew, castellan de Mikalina, qui, le dernier entre les Polonais, reçut dans sa demeure Pulawski à la main longue, je prends Dieu à témoin, et la très sainte Vierge, reine de Pologne, des paroles vraies que je vais prononcer : le comte André Boleski, naguère castellan de Mikalina et qui ne l'est plus, naguère votre seigneur et qui ne l'est plus, naguère mon époux et qui ne l'est plus, le comte André Boleski est le plus vil des hommes qui, sur la terre, offensent le ciel.

— Madame ! cria le comte.

— Qu'il se taise ! dit-elle.

Sur un ordre qu'elle donna, quatre robustes paysans saisirent le comte et le maintinrent, frémissant.

Elle continua :

— Il était mon époux devant Dieu ; il a renié le saint sacrement du mariage. Il était catholique, il s'est fait schismatique. Il était Polonais, il s'est fait Russe.

Elle se tourna vers le groupe des gentilshommes :

— Monsieur le staroste Kilinski, vous êtes un ma-

gnat de Lithuanie ; que font vos égaux à un tel coupable ?

Le vieillard dit :

— S'il porte un sabre, on le lui retire ; s'il a l'Aigle sur la poitrine, on la lui arrache.

— Faites ! dit Elisabeth Boleska.

M. le staroste s'approcha du comte, et il lui arracha l'Aigle blanche, il dit :

— L'honneur t'abandonne.

Il lui retira son sabre, il dit :

— Ton sabre te méprise.

Et il passa devant le gentilhomme avili.

Elisabeth se tourna vers le groupe sombre des juifs.

— Vous, juifs, à un tel coupable, que fait-on chez ceux de votre race ?

Un juif répondit :

— L'un des rabbins souille son doigt dans la cendre et il trace sur le front du traître le mot sinistre : Raca.

— Vous êtes rabbin ?

— Je le suis.

— Voici de la cendre, faites.

Un autre juif s'inclina vers le foyer, sous la figure en armes du vieux duc Jagiel, et ramassa de la cendre dans le creux de sa main ; le rabbin y souilla son doigt, et passa devant le comte en lui traçant sur le front : Raca.

Elisabeth se tourna du côté des paysans.

— A votre tour, laboureurs et bûcherons, dit-elle.

Un paysan dit :

— Dans nos villages, lorsqu'un homme a renié son

Dieu et sa patrie, tous les enfants, conduits par leurs mères, s'approchent du coupable et, en étendant la main, ils lui disent : « Que le malheur soit sur toi ! »

Elisabeth songeait.

— Il n'y a qu'un enfant ici, dit-elle, mais cet enfant suffira.

Etienne leva sa petite tête effrayée.

— Etienne, dis à cet homme : « Que le malheur soit sur toi ! ».

— Oh ! madame ma mère, murmura l'enfant, ce n'est pas cela que vous m'aviez appris, ce matin.

— Va ! dit-elle, et parle haut !

Alors, le comte, silencieux jusqu'à ce moment dans la stupéfaction d'une rage impuissante, alors le comte cria :

— Non ! non ! pas cela ! non. La mort, oui, la mort plutôt, la mort surtout. Ah ? lâches qui outragez un homme sans défense et captif, j'ai tout supporté sans daigner vous montrer ma colère, tout ! la main de mon vassal sur ma poitrine et le doigt de ce juif sur mon front ! mais je ne veux pas que mon fils me maudisse. Non, je ne veux pas ! Etienne, tu ne diras pas cette parole ! Ils te font faire une chose que tu ne peux pas comprendre, qui est terrible ! Ah ! si tu savais !... Je te quitte, oui, mais je t'aime. Te rappelles-tu comme je t'embrassais tout à l'heure ! Va-t'en, va jouer, ne sois pas ici, ne sois pas mêlé à ces infâmes vengeances. Je t'en prie, mon fils, ne dis pas cette parole !

Elisabeth reprit :

— J'ordonne. Mon fils, obéis.

En effet l'enfant s'approcha, puis tout tremblant, avec une petite voix qui hésite et qui pleure :

— Monseigneur mon père, dit-il, que le malheur soit sur vous !

Pendant que ces mots, un à un, sonnaient dans le morne silence, un ruissellement de larme mouillait le visage du comte, tout convulsé d'horreur; et quoiqu'on le retint, il s'efforçait, tendant les bras, comme s'il eût voulu baiser la malédiction sur les lèvres de son fils.

— Tout est accompli en ce qui concerne cet homme, dit Elisabeth. Quant à celle-ci, sa complice, retenez bien son nom, amis et serviteurs! Elle s'appelle Sonya : que celles de vos filles et de vos femmes qui ont reçu ce nom cessent de le porter, mais qu'on le donne désormais, comme un titre d'infamie, aux voleuses et aux prostituées !

Sonya Ivanowna grinçait les dents dans son éternel sourire.

— Et, maintenant, sortez, le traître et l'adultère, j'ai béni votre union et célébré vos noces!

Sonya ne reculait point.

— Qu'attends-tu? dit la castellane.

— Je regarde ton fils pour le reconnaître un jour.

Cependant, la foule, toute rougie sous le remuement des torches, s'était lentement écartée, et les deux maudits s'éloignaient, elle, encore fière, lui, courbé.

Ils rencontrèrent, sur le seuil, le père Dominique, dont la barbe grise coulait sur son froc blanc, et des enfants de chœur, tout de pourpre et de dentelles remuant des encensoirs à l'entour.

Le moine dit :

— La malédiction des hommes serait sans effet si

elle n'était pas confirmée par la malédiction du ciel.

Il étendit les mains :

— Au nom du Seigneur, par la vertu du Saint-Esprit et l'autorité donnée de Dieu à ses apôtres, que cet homme et cette femme soient séparés du sein de notre mère l'Eglise ! Qu'ils soient maudits dans leurs personnes et maudits dans leurs proches ! Qu'ils soient maudits à la maison et fugitifs dans les champs ! Maudits soient les fruits de leur terre ! Qu'aucun prêtre ne célèbre la sainte messe en leur présence, et ne les confesse, et ne leur donne la communion, fût-ce à l'article de la mort ! Mais qu'ils soient ensevelis de la sépulture des relaps, des renégats et des ânes !

Il saisit une torche.

— Et comme nous éteignons aujourd'hui ces flambeaux, que leurs âmes soient à jamais éteintes.

Toutes les torches à la fois baissées s'éteignirent contre les dalles de la salle, puis se relevèrent fumantes, dans les ténèbres soudaines.

— Qu'il en soit ainsi ! dit Elisabeth.

— Qu'il en soit ainsi ! dirent toutes les voix dans la nuit.

Les excommuniés, serrés l'un contre l'autre et tremblants, s'enfuirent sous la voûte éteinte des torches.

VIII

Le ciel bleuissait, étincelé d'étoiles.

Sur l'unique tour de Mikalina, forte et haute, qui

dominait les forêts et les plaines, une ombre se tenait debout, plus opaque que la nuit.

C'était Rhodzko.

Un vol de chauves-souris tournoyait au-dessus de lui, puis s'aplatissait contre un pan de créneau, pareil à un flasque crachat noir.

Il regardait deux lueurs de lanternes qui s'éloignaient sur la route, là-bas, à travers les ténèbres, rougissaient, diminuaient, disparurent.

Il dit :

— Je t'ai chassé! Pars avec ta conquête vaine, maître inutile des champs féconds et des hommes courageux! Pour un autre germeront les grains de ta terre et saigneront les cœurs de tes serviteurs. Lâche que je plains, baise sur de jeunes lèvres l'oubli de la sévère épouse et de l'enfant qui t'a maudit. Sois le déserteur qui ne se souvient pas des devoirs inaccomplis. La tâche que tu secoues par un haussement d'épaules, un autre la ramassera plus fier et plus fort, et la portera jusqu'à la borne où les acclamations des foules saluent le triomphateur!

Il regarda, devant lui, la patrie.

— Je t'aime, ô sombre Pologne! Tu es grande et tu es belle si douloureusement! Quand tes rois étaient des rois; quand tes gentilshommes, qui n'étaient pas des valets, se réunissaient en armes et délibéraient à cheval, tu étais la nation debout comme une digue, et, sur ta muraille vivante, les peuples ruisselants de l'Orient barbare lisaient ces mots écrits par Dieu : Vous n'irez pas plus loin! Mais, maintenant, tu languis, renversée, et, pareille aux captives traînées par les cheveux, ta liberté gémit et appelle! Qui donc lui

répond? Celui qui s'enfuit là-bas, bien d'autres le suivent ou le suivront. Comme Elisabeth Boleska, tu pleures d'être veuve, ô Pologne, de tes époux vivants, et, morte aux beaux yeux fermés, où les larmes survivent, tes sinistres forêts sont les cyprès de ta tombe!

Il songea. Il reprit :

— Or, écoute, nation endormie. Quelqu'un t'évoquera de ton sépulcre! Celui qui te nommera par trois fois et te saluera ressuscitée, ce ne sera pas l'un de ces faibles hommes, enfants abâtardis des forts, qui chassent dans tes bois et boivent dans tes châteaux; ce ne sera pas l'un de ces moines qui sermonnent dans tes chapelles ou s'agenouillent devant les croix, au détour de tes chemins. Pologne seigneuriale et catholique, renonce à tes vieux rêves! Toute une race robuste pullule sur ta terre, une race longtemps courbée sous le sabre de tes gentilshommes, longtemps agenouillée sous la crosse de tes évêques. Appelle à ton secours tes laboureurs, ô plaine! et tes bûcherons, ô forêt! car c'est par tes esclaves que tu redeviendras libre! Mais songe qu'ils ont souffert! Songe que la tyrannie de tes maîtres leur a enseigné la colère et la haine. Ils ont acquis, par huit siècles de cruautés subies, le droit de ne pas être bons. S'ils te bénissent encore, Pologne où ils sont nés, ils maudissent les usurpateurs pour lesquels ils travaillèrent et moururent en vain. Ils ne veulent plus suer pour le gentilhomme, ni saigner pour le prêtre. Eux qui plantent la vigne, ils sont las de tant d'ivrognes; eux qui sèment le blé, ils sont las de tant de goinfres; et ils prétendent ne vendanger que pour leur soif, ne moissonner que pour

leur faim, — comme ils ne combattront désormais que pour leur indépendance.

Après un silence, il acheva :

— Eh bien, tous ceux qui ont souffert, c'est moi! Une race, un jour, s'incarne dans un homme : je suis toute la vieille servitude polonaise, et je fais, en élevant les bras, un bruit d'innombrables chaînes! Rampant, puisqu'on m'a courbé; sanguinaire, puisque je saigne; meurtrier, puisqu'on m'a meurtri, je puis être terrible! Pourtant, je t'aime, ô ma patrie, esclave comme moi! J'offre, pour ta commune délivrance, ma colère antique et ma jeune force. Veux-tu d'un héros d'une espèce nouvelle? Pays des nobles batailleurs et des prêtres guerriers, t'en remets-tu à ma faux ou à mon bâton, Pologne? Mais considère que le serf est las, enfin, des héroïques duperies. Il ne te fera libre et grande que si tu le fais grand et libre, et il te laisserait asservie s'il devait servir encore!

DEUXIÈME PARTIE

LE CARREFOUR DE PRUZANI

LIVRE PREMIER

Jeunes fleurs des vieux arbres.

Hélyonne Kilinska brodait à la fenêtre, sous les branches retombantes des lierres, où se mêlaient des fleurs de vigne folle, tandis qu'un rouge-gorge, qui avait passé l'hiver en Pologne, se suspendait par les pattes à la pointe de la plus longue guirlande, ses roses plumes gonflées, renversé, tournant le cou.

Le noir château de M. le staroste, qui était la plus vieille capitainerie des districts lithuaniens, se dorait de soleil; les fleurs s'éparpillaient partout en vertes escalades sur la façade renfrognée, et de chaque lézarde le rire d'un liseron ou d'une campanule faisait comme une fossette.

Vainement le pont en était baissé, vainement la herse levée; l'assaut toujours renouvelé du printemps franchissait le fossé sur des nappes d'iris mouillés, appliquait aux murailles l'échelle de ses feuillaisons grim-

pantes, et l'aile de neige d'une cigogne battait sur le donjon comme une oriflamme victorieuse.

Blanche d'une blancheur insensiblement bleutée entre les ondes lisses de ses cheveux d'or pâle; voilant à demi, sous des paupières de vermeil transparent, les violettes pensives de ses yeux; le cou un peu long qui se penche avec l'inclinaison presque droite d'un lys, Hélyonne Kilinska brodait à la fenêtre, s'interrompant parfois de sa besogne pour regarder trembler à l'horizon, au-dessus des forêts, les écharpes déchirées du matin, que l'aurore doublait encore d'une soie rose, pâlissante. C'était sur une longue, longue ceinture en mousseline de Stamboul, entretissée d'or rouge d'une part et d'argent fin de l'autre, qu'elle brodait des emblèmes et des roses du bout de ses doigts fins; on eût dit qu'elle effeuillait des fleurs dans une claire nuée ramassée sur ses genoux.

En brodant, elle chantait une chanson de fiancée, un peu triste, parce que c'était une chanson polonaise :

« Quand son seigneur l'envoyait dans la forêt guerrière, quand ces vassaux assemblés lui disait un dernier adieu, je lui ai dérobé son mouchoir et je l'ai trempé dans la source du ravin. Je voulais retenir mon ami quelques instants de plus !

« Ah ! le mouchoir s'est séché, et maintenant je le mouille de mes larmes.

« Il est parti si loin, si loin, que je ne vois plus voler la poussière derrière le galop de son cheval.

« Mais de bons signes accompagnèrent son départ, la cigogne faisait son nid, la corneille ne croassait pas. Bien-

tôt il va revenir, et la pie m'a prédit le chemin de son retour !

« Il délivrera nos terres et nos demeures. C'est ici qu'il a commencé à marcher, ici qu'il a pris des forces, ici que ses aïeux dorment sous la croix sacrée.

« Quand il reviendra, je verrai du haut de la montagne luire sa lance et flotter sa banderolle ! Son seigneur admirera son courage, car il nous rapportera la vie et la patrie ; on viendra de bien loin pour l'embrasser et le bénir, et le joyeux hydromel ruissellera des cruches comme pour le saint jour de Noël.

« Mais, moi, je le conduirai dans un bosquet où j'ai planté des fleurs ; je lui montrerai la clairière ombragée de feuillages. Qu'elle sera belle la couronne que je tresserai pour le jour de nos noces ! »

Elle se tut. Sa pâleur se fit rose. Là-bas, du fond d'une allée où se vaporisaient en brumes les humides fraîcheurs des bois, un cavalier venait vers elle, au galop, l'aigrette au vent, sous le frémissement diaphane des feuilles d'or vert.

Il s'arrêta court au rebord du fossé, ramenant l'encolure de sa cavale blanche, qui, les jambes de devant tendues, rongea son mors, toute fumante.

Chapska de velours noir, bordée de plumes de cygne, zupan de satin cramoisi aux brandebourgs tressés d'or et de perles, bottes de cuir rouge, éperonnées de cuivre, il se dressa sur les étriers dans les claires buées de l'air, svelte, hardi, levant son jeune visage où bleuissait la douceur profonde des yeux, où la bouche très rouge, riait sous de petites moustaches

noires, qui, plus courtes que les lèvres, retroussaient leurs pointes fines.

— Hélyonne Kilinska, dit-il, avez-vous prié Dieu hier soir pour votre ange gardien? car vous ête toute parfaite, et il fait, je vous le dis, plus de péchés que vous.

— Que le nom de Jésus soit glorifié!

— Tant que je t'aimerai.

— Ah! vous répondez mal, Étienne Boleski.

— Dans les siècles des siècles! N'est-ce pas la même chose?

Le fils de la castellane et la fille du staroste avaient grandi pour être fiancés, et les fiançailles, comme dit le proverbe, c'est le bourgeon des noces. Tout petits, lui sept ans, elle quatre, il leur était permis d'être ensemble dans les bois, seuls ou en compagnie de Tzoryl, qui disait: « Ce sont des oiseaux plus grands. » Le château de Mikalina était peu éloigné du château de M. le staroste; ils parurent plus proches encore, à cause des deux enfants qui allaient et venaient avec des jeux et des rires de l'une à l'autre demeure; les deux vieilles maisons sévères faisaient, par ces jeunes messagers, des échanges de sourires. Ils furent instruits ensemble, il comprenait, elle apprenait. Elisabeth Boleska, pleine de souvenirs, et Tzoryl, plein de songeries, furent leurs meilleurs maîtres; elle leur racontait la patrie, mère des hommes libres; il leur enseignait la forêt, qui est la patrie des oiseaux. Un jour, Hélyonne montra du doigt un aigle blanc qui planait. « C'est la Pologne! » dit Etienne. Mais quand il fut un petit homme, on les laissait plus rarement ensemble; on avait remarqué qu'en revenant

du bois, ils rapportaient moins de fleurs, qu'ils avaient dans les yeux une rêverie déjà. La demeure de la castellane et celle du staroste redevinrent plus lointaines. Heureusement Tzoryl prit en pitié les enfants séparés, et Gris-d'Argent, qui ne s'était pas envolé encore vers le paradis de feuilles et de fleurs où vont les âmes des oiseaux, fit plus d'un voyage nocturne, un billet pendu au cou par un ruban, du château de madame Boleska au château de M. Kilinski, pendant que la castellane et le staroste, confiants, dormaient dans leurs vieux lits austères.

Puis Etienne, à quatorze ans, partit pour la France avec son gouverneur français; il regarda, écouta, médita aussi; de sorte que, de retour en Lithuanie, il disait beaucoup de choses nouvelles, racontait d'étranges histoires. Mais ce qui surprit le plus Hélyonne Kilinska, ce fut qu'il avait des moustaches; lui, il s'étonna de la retrouver plus jolie, un peu pâle; et ces deux étonnements firent un bel amour. Une chose était résolue: on les marierait bientôt. Mais le Père Dominique disait, à cause des pressentiments de guerre qui, çà et là, secouaient la République endormie, comme des sautées de rafale, avant l'orage, ébranlant de loin en loin la forêt: « Je veux bénir des sabres de bataille et non des anneaux de noces! » C'est une tristesse des pays opprimés, que les amoureux ne peuvent pas s'y aimer comme ils veulent, et la patrie est très jalouse.

— Non, je n'ai pas prié Dieu pour mon ange gardien, car je suis une grande pécheresse, dit Hélyonne Kilinska; tout à l'heure encore j'ai eu des distractions pendant que mon père disait les oraisons du matin.

— A qui donc songiez-vous, Hélyonne ?

— Je ne songeais pas à quelqu'un. Il faut avouer, monsieur, que depuis un temps vous vous en faites bien accroire ; c'est en France, certainement, que vous avez pris cette vanité d'imaginer que vous inquiétez la pensée des jeunes filles.

— Je me corrigerai, mademoiselle.

— Je pensais à une ceinture que je brode.

— Pour parer quelque sainte de votre chapelle ?

— Ni les saintes ni les femmes ne portent de telles parures.

— Pour décorer l'image d'un bienheureux ou du Christ même ?

— On ne brode pas des gardes de sabre et des aigles aux vêtements des bienheureux.

— Vous donnerez la ceinture à votre père le staroste, quand il montera sur son vieux cheval de guerre ?

— Mon père a d'autres ceintures où le sang des Russes a mis des broderies rouges, et celles-là lui suffisent.

— Puisqu'il en est ainsi, je ne devine pas ce que vous ferez de votre ouvrage.

— C'est que vous êtes bien peu courtois, monsieur Etienne Boleski ! car je suis d'âge à être mariée, je pense, et comme beaucoup de gens ne me trouvent pas laide, vous pourriez bien dire que j'ai un fiancé à qui je veux faire un présent,

— Ah ! vous avez un fiancé, Hélyonne Kilinska ?

— Non, Monsieur, non, car si j'en avais un, il aurait deviné depuis longtemps que la ceinture est pour lui, et il ne serait pas cause que j'ai envie de pleurer ?

— Il a peur de s'en faire accroire, dit Etienne en souriant.

— Oh ! qu'il est rancunier !

Puis, prenant à pleines mains la mousseline tout étincelante de fleurs d'or et d'emblèmes.

— Tiens, regarde, dit-elle, la trouves-tu jolie ? Tu la porteras quand tu iras te battre, et puisse le vent la faire flotter du côté de la fenêtre où je t'attendrai toujours !

Mais, en ce moment, une trompe sonna dans la forêt au loin.

Etienne dit :

— C'est le cor du porte-étendard, qui appelle nos amis ; adieu, Hélyonne, il faut que je me hâte.

— C'est la corne de quelque pâtre peut-être...

— Ecoute.

La trompe sonnait pour la seconde fois.

— Pardonne-moi, dit Hélyonne. « Je trempais ton mouchoir dans l'eau pour te retenir quelques instants de plus. » Va, hâte-toi. Mon père est déjà parti. Je ne serais pas honorée, si l'on savait que mon fiancé s'est attardé sous ma fenêtre pendant que ses amis délibéraient en armes. Tu as eu tort de suivre cette route, qui n'était pas ton chemin.

— Ta fenêtre, dit Etienne, est toujours sur ma route ! Et, grâce au ciel, mon cheval est rapide.

— Qu'il vole, quand tu chargeras les Russes !

— Mais qu'il s'abatte, si je fuyais !

Il piqua des deux. La cavale prit le galop, la crinière secouée ; et, en s'éloignant, il tournait souvent la tête, bien que le devoir fût devant lui.

Hélyonne, qui le suivait d'un long regard, poussa

tout à coup un petit cri ; la ceinture qu'elle brodait, posée au bord de la fenêtre, venait de tomber dans le fossé.

Blancheur déployée et légère, elle se soutenait, sans être mouillée, sur les iris et les palmes vertes qui couvraient toute l'eau.

Hélyonne sortit de sa chambre et descendit l'escalier ; au moyen d'une branche longue, elle ramènerait la mousseline envolée. Elle traversa la cour, dit au serviteur de la poterne : « Baissez la herse ! » et au pontonnier : « Baissez le pont ! ».

Mais, lorsqu'elle fut dehors, elle demeura tout étonnée, parce que la ceinture avait disparu, comme si la claire mousseline tissue d'or, pareille aux buées matinales, s'était fondue avec elles dans la tiédeur du jour.

Elle fut étonnée, puis elle sourit. Elle devina bien qu'Étienne Boleski, en se retournant, avait vu, lui aussi, tomber la ceinture ; et, pendant qu'elle faisait lever la herse et baisser le pont, il avait eu le temps de revenir sur ses pas, de ramasser sur la nappe d'iris la belle mousseline, de disparaître avec son trophée dans les profondes verdures. A cause de cela, Hélyonne fut fâchée un peu — de cette fâcherie qui menace du doigt, — parce qu'elle avait médité de broder une chose encore sur la ceinture, non pas une fleur ni un sabre, mais un nom, le sien, pour qu'Étienne ne l'oubliât jamais quand il serait parti pour la guerre.

II

Un paysan longeait la lisière des bois de Pruzani, verdis de feuilles nouvelles, un peu jaunis de soleil.

Il avait la taille svelte et l'allure délibérée d'un jeune et fier garçon,

Portant le bonnet en peau de mouton noir, l'habit gris, bordé d'une ganse rouge sur la chemise en toile blanche, qui ne rentre pas dans la culotte, et la culotte grise qui rentre dans les bottes, il était à peu près pareil à tous les paysans de la voïévodie. Mais sa chapska lui couvrait à demi les yeux, circonstance assez rare, car le vieux proverbe dit : « Un cheval de Turquie, un sabre hongrois, un bonnet carré, un paysan polonais, c'est ce qu'il y a de meilleur au monde : » et les bonnes choses n'ont pas de raison pour se cacher.

Il enfila une venelle, et marcha plus rapidement. Mais, arrivé dans une petite clairière, d'où s'éloignaient deux routes, il s'arrêta, ne sachant laquelle suivre, avec un geste inquiet, comme craignant de s'en remettre au hasard.

Des pas de cheval sonnèrent derrière lui. Il se retourna, vit un homme monté sur un fort bidet trapu, et l'attendit, sans doute pour lui demander son chemin.

Le cavalier fit halte. Il avait une rude barbe rousse qui broussaillait jusque sous les yeux ; bien que cette journée de mai fût tiède, il portait une pelisse de four-

[illegible]

— [illegible] pas

[illegible]

— [illegible] « Excellence ».

[illegible]

Je [illegible] à cheval, tu es à pied ; tu as un bonnet en [illegible] noire, j'ai une chapzka d'astrakan ; tu devais m'appeler « Excellence », tu ne l'as pas fait.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Que tu pourrais bien ne pas être un paysan.

— Continue.

— Tu demandes ton chemin.

— Je me suis égaré.

— Justement. Tu t'es égaré. Il serait possible d'en conclure que tu n'es pas de ce pays.

— Enfin ?

— Enfin, tu parles polonais, non pas avec l'accent de Lithuanie, mais avec l'accent des habitants de la Couronne.

— Je parle mieux.

— Précisément. Tu parles mieux. Rien ne défend d'en induire que tu as appris le polonais, non dans quelque hutte de la Bruyère-Noire, mais dans une école, comme font les Allemands et les Moskovites.

Le paysan dit avec un sourire :

— Tu es un homme singulier.

L'autre salua.

— Mais, reprit le paysan, vous avez parlé d'imprudence. Où est le danger ?

— Partout.

— Je ne vous comprends plus.

— Je m'explique. Il y a dix jours, j'étais à Nowogrodec. Aux coins des rues, çà et là, il y avait des rassemblements, comme dans l'espérance de quelque grande nouvelle, ou d'un spectacle singulier. Les bourgeois allaient l'un vers l'autre, vivement, devenaient un groupe, puis paraissaient tout étonnés de se trouver ensemble.

— Ces gens-là étaient fous.

— Non. Un docteur italien, homme de beaucoup de sens, qui, du temps de la Confédération de Bar était au service du gouverneur de Cracovie, avait coutume de dire : « Jamais le peuple n'est aussi dangereux que lorsqu'il veut avec force, sans savoir précisément ce qu'il veut. »

— Il y a une garnison kosake à Nowogrodec.

— Enfant, ton étourderie est grave ! Une telle réponse, c'est un aveu. Mais je poursuis. Hier, aujourd'hui, j'ai traversé des villages. Les paysans polonais, qui d'ordinaire parlent à voix haute et claire, s'entretenaient sur le seuil des maisons tout bas, sourdement.

— Ils ont crié, ils chuchotent, ils se tairont !

— Le docteur Julien répétait fréquemment : « Toutes les fois qu'on remarque un haussement de ton dans le parler populaire, c'est que les esprits sont malades de quelque projet. »

— Bah !

— En outre, il est certain que, depuis plusieurs mois, dans le district où nous sommes, des messagers vont mystérieusement de château en château, remettant ou recevant des lettres ; et, dans le bois même de [illegible], a été tenu plus d'une réunion secrète.

— Je sais cela.

— Soyez certain, monsieur, que je ne vous l'aurais pas dit, si je n'avais pas été convaincu que vous le saviez en effet !

— Mais s'il y a des Polonais dans la forêt, il y a des Russes dans la plaine.

— Remarquez que nous sommes dans la forêt. Il est donc de toute évidence qu'un mouvement se prépare en Lithuanie, — rébellion seigneuriale comme la Confédération de Bar, ou soulèvement populaire comme l'émeute de Polock, n'importe, une révolte.

— Eh bien ?

— Eh bien ! dans de telles circonstances, qu'un parti de nobles ou une bande de paysans rencontre dans une clairière un jeune homme qui ne relève pas son bonnet quand il parle ; qui, étant à pied, ne dit pas « Excellence » à un passant à cheval ; qui, vêtu comme un pâtre, demande son chemin dans les bois, et qui, en Lithuanie, s'exprime avec l'accent varsovien ; que cette rencontre ait lieu : il y a gros à parier que l'un des gentilshommes lèvera son sabre ou l'un des paysans sa faux, et que l'imprudent restera sur

l'herbe, sans oreilles et sans langue, selon le traitement que l'on inflige d'ordinaire aux espions de ton espèce !

En entendant ces mots, le paysan rejeta son bonnet de mouton noir, secoua ses boucles blondes, presque rousses, et, la main sur la hanche, avec un geste qui cherche une épée, il apparut hautain et jeune, presque un enfant, l'œil clair et dur, la bouche toute rose, joli et très farouche.

— Assez! dit-il. Je suis le comte Ivan Boleski. Mon père est gouverneur de Troki et castellan de Pruzani; le château m'appartient, les forêts m'appartiennent, et j'y peux châtier du bâton quiconque m'offense de la parole ou du regard!

L'homme à cheval répondit :

— Les coqs de bonne race chantent avant même que la crête ne leur soit poussée! Je suis très obligé à votre emportement, mon jeune seigneur; car, votre nom, c'était précisément ce que je voulais savoir.

Là-dessus il fit mine de tourner bride.

— Donc, dit l'enfant, tu m'as irrité à dessein.

— Peut-être.

— Qui es-tu ?

— Personne.

— Ton nom ?

— Je l'ai oublié.

— Prends garde !

— Lève ton bâton.

— Il retombe !

Mais le bidet trapu s'était cabré, avait happé entre ses dents le bâton du jeune comte, et, d'un sursaut de son encolure, l'avait jeté dans les fougères.

— Petit, dit le cavalier, je ne te conseille pas d'entrer en duel avec mon cheval ; il a la morsure mauvaise et la ruade rude. Ecoute. Tu m'as demandé ton chemin, je ne te l'ai pas enseigné; je ne t'ai pas demandé ton nom, tu me l'as crié; nous avons joué : tu as perdu. Sois beau joueur; prends ton parti d'un air joyeux. D'ailleurs, je veux bien t'expliquer les choses. Depuis cinq jours, sans te connaître, je te suis. Pourquoi ? Parce que tout ce que je ne comprends pas m'inquiète. Tu sortais le matin, en habit de paysan, du château de Pruzani, et tu passais tes journées derrière des arbres, l'œil sur la fenêtre où se tient Hélyonne Kilinska. Tu la guettais, je te guettais. Tu ne me savais pas là, parce que tu es un espion ingénu; quiconque épie doit avoir des yeux sous le front, pour voir, et des yeux derrière la tête, pour s'assurer qu'il n'est pas vu. Tout à l'heure encore, je t'observais devant le château du staroste; au risque de te souiller dans de l'eau croupie, tu as volé une ceinture tombée d'une fenêtre et tu t'es enfui. Or, j'avais intérêt à connaître le rival d'Étienne Boleski : maintenant je sais qui tu es, je suis satisfait. Tu diras à Sonya Ivanowna, ta mère, qui t'a sans doute envoyé dans ce pays : « J'ai rencontré, pas loin du bourg de Pruzani, un homme qui parle étrangement de beaucoup de choses ignorées, et paraît en savoir plus encore qu'il n'en dit. » Il est possible que ta mère se souvienne du nom que je portais il y a dix-sept ans.

Le bidet fit un bond. Cheval et cavalier disparurent dans l'écartement refermé des fougères, pendant que le jeune comte Ivan Boleski, furieux de cette espèce de ...e, impuissant, tapait du pied, tordait ses doigts

entrelacés, retroussait sa lèvre rouge, avec l'air d'un jeune loup qui se fâche.

III

Au cœur même de la forêt, dans la sauvage clairière vierge de pas étrangers, que cerne et que resserre l'épaississement des sombres verdures, le porte-étendard de Lithuanie, immobile sur un cheval noir, l'aigle de neige en sautoir sur son zupan de satin cramoisi, avait sonné du cor trois fois, très longuement.

Il y avait derrière lui une grande croix de bois où se crispaient les membres suppliciés de Jésus, roi de Judée et de Pologne.

Le premier qui se rendit à l'appel ce fut M. le staroste Kilinski. Devenu plus vieux, il se tenait plus droit, comme si les années eussent été pour lui, non des fardeaux, mais des étais. Son kontuz de velours grenat se divisait en deux pans sur la croupe de son alezan.

Puis vint M. Syruc de Molawac, panetier de Slonim, fort, du sang bleu aux joues, avec un gros rire sous de grosses moustaches. Son père fut l'un des plus durs compagnons de Sawa, le tueur de taureaux. Lui n'avait encore éventré aucun Moskovite, bien qu'il eût déjà trente ans; mais on le connaissait pour un chasseur téméraire; les paysans de son domaine chantaient: « A-t-il assez tué d'ours à Naliboki, assez pris de bisons à Lacheva! » Or, par le porc brun! comme il

avait coutume de jurer, qui tue des ours peut bien tuer des Russes : qui prend des bisons peut bien empoigner des Kosaks. Il portait un habit de cuir, sans brandebourgs. et. le sabre sonnant contre une hache nue, il montait un étalon de Turquie.

Derrière lui. à travers les branches remuées, parurent quatre cavaliers : Jean Tryzna. écuyer tranchant en second de Nowogrodec. vieux. gris, branlant le chef, — seigneur sans méchanceté. qui sacrait par « mademoiselle ! » tant il était doux de nature, — en kontuz bien fourré de renard ; Gaëtan Massaliki, syndic du couvent des bernardins de Wilna, joufflu, rose, avec l'œil subtil et le nez finaud, l'air d'un moine qui aime à dire de bons contes — et, de fait, il avait de l'esprit comme un diable — portant par dévotion une espèce de froc brun que relevait la pointe courbe du sabre; Étienne Boleski, castellan de Mikalina, le plus jeune, de grands yeux bleus; Son Excellence Ladislas Potocki, échanson de Lida, fort satisfait d'être bien en point du visage et du corps, levant haut sa tête surmontée d'un panache en plumes d'aiglon blanc, par lequel il jurait volontiers, à moins qu'il ne s'écriât simplement : « Bala ! bala ! en manière de dicton familier. La carabine en bandoulière, il avait une redingote ponceau, à franges de vermeil, que serrait une ceinture de soie soutachée d'or massif, et il reluisait, selon le proverbe, comme un brochet au safran la veille de Noël.

Quand les sept gentilshommes se furent groupés en cercle, si bien que les naseaux des sept chevaux se froissaient dans les vapeurs mêlées, M. le staroste Kilinski, étant le plus vieux, fit le signe de la croix,

puis, les mains jointes devant ses moustaches blanchissantes :

— Seigneur Jésus, fils de Marie ! dit-il, tu as souffert pour l'humanité tout entière, permets-nous de souffrir pour la terre où nous sommes nés !

Les nobles dirent :

— Ainsi soit-il !

Mais, après s'être signé, M. le syndic des bernardins ajouta en faisant claquer sa langue :

— Tout bon catholique loue saint Bobola ! Ce matin, respectables frères, j'ai bu, à l'auberge de Pruzani, un petit vin doré qui m'a mis de fort belle humeur.

— Par le porc brun ! dit M. le panetier Syruc, soufflant dans ses grosses moustaches, quand tu viendras à Slonim, je t'en ferai boire de meilleur !

Mais Son Excellence l'échanson Ladisla Potocki, tout de soie et d'or habillé, secoua son plumet de neige.

— Bala ! bala ! non pas d'aussi bon que celui de ma cave !

— Qu'en sais-tu ? dit Syruc,

— J'en suis sûr ! dit Ladislas.

— Le mien est turc.

— Le mien hongrois.

— Deux cents tymfes la tonne.

— Dix ducats le melot.

— Sans compter le coût de la navigation.

— Sans parler du prix du charroi.

— Rien qu'à le sentir, on devient joyeux !

— On devient brave rien qu'à le voir !

— Tu ferais donc bien de regarder dans ton verre.

— Par mon panache d'aigle ! cria M. l'échanson.

— Jure par ta huppe, perroquet ! riposta M. le panetier.

Ladislas tira son sabre ; Syruc avait dégaîné ; ils prirent du champ, et, les autres s'étant écartés pour faire place au duel, les deux chevaux se heurtèrent en croisant leurs encolures.

La lame de M. l'échanson vola en éclats, tant M. le panetier avait frappé avec force.

— Bala ! bala ! dit Ladislas Potocki, mon sabre est rompu, je reconnais que j'avais tort, embrassons-nous, monsieur mon frère.

— Embrassons-nous, dit Syruc de Molowac ; mais tous les torts étaient de mon côté.

— Je suis plein de confusion.

— Accepte mes excuses.

— On ne boit bien que dans ton château.

— C'est chez toi que l'on boit avec satisfaction,

— Mon vin ne vaut pas le tien.

— Ton vin est cent fois meilleur que le mien.

— Eh ! qu'en sais-tu ?

— J'en suis certain.

— Tu affirmes bien hardiment !

— Et toi bien sottement !

— Bala ! bala !

— Par le porc brun !

Ils dégaînèrent.

Mais le vieux Kilinski les interrompit du geste et de la parole.

— Il n'est pas de vin qui vaille le sang rouge aux veines des gentilshommes ; il n'y en a pas de plus

exquis que l'eau des ruisseaux dans une plaine libre. Délibérons, messieurs mes frères.

Déjà les sept montures avaient rapproché leurs naseaux, lorsque Etienne Boleski dit à ses compagnons :

— Quelqu'un n'est pas arrivé encore.

— Qui donc ? demanda M. le syndic.

— Un gentilhomme que j'attends.

— Son nom ?

— Michel Sawa.

— C'est un beau nom ! s'écria M. le panetier ; mais le tueur de taureaux est mort sans postérité. Connais-tu ce Michel Sawa, syndic ?

— Je ne le connais pas.

— Ni moi, dit M. l'échanson.

— Ni moi, dit M. l'écuyer tranchant.

— Ni moi, mon fils, dit M. le staroste.

Etienne répondit :

— Je le connais, et je l'aime. C'est un pauvre gentilhomme urbain qui ne possède ni terres ni châteaux, mais qui a l'âme fière et douce. Après la défaite des confédérés de Bar, il quitta la Pologne ; il était, quoique jeune, triste et sans espérance. C'est en France que je l'ai vu, vieilli par la misère, affligé par l'exil. Pour subsister, il enseignait le polonais et l'allemand dans le collège où l'on m'instruisait. Nous parlions de la patrie dans notre langue adorée, jusqu'au soir, avec des larmes heureuses dans les yeux ! Il fut pour moi comme un frère beaucoup plus vieux, mais si tendre, avec des gravités paternelles. Un jour, dans Paris, le peuple, brandissant des piques et remplissant l'air de cris de liberté, se rua sur la Bastille ! Mon

cœur battit ! Je suivis ces hommes fiers, et Michel Sawa me suivait. Quand j'entrai le cinquième dans la cour du gouvernement, un Suisse, du haut de la tour, me visa ; je ne fus pas atteint, mais je reçus dans mes bras Michel Sawa, blessé, qui s'était jeté entre la balle et ma poitrine. Je l'emportai, je le soignai, il guérit. J'étais heureux de lui devoir la vie. Je lui disais : « Quand se lèvera le jour de notre guerre à nous, tu seras mon compagnon d'armes, et nul sabre ne t'atteindra avant de m'avoir frappé ! » Il m'embrassait en souriant. Puis une lettre le rappela en Lithuanie, à Troki, auprès d'un parent malade. Je ne l'ai pas revu, mais j'ai tenu parole. Puisque nous devions aujourd'hui délibérer en armes, j'ai envoyé un message à Troki, et j'attends Michel Sawa.

— Fils, dit le staroste, un tel message est grave. Es-tu sûr du messager ?

— C'est Tzoryl, l'oiselier de Mikalina, un étrange rêveur, que l'on croirait fou parfois, mais qui est fidèle et brave.

— Oui, dit M. le staroste en souriant.

Il ajouta :

— Ton frère d'armes sera le bienvenu. Il s'est peut-être égaré, ne connaissant pas ce pays.

— Il connaît ce pays dont il me parlait souvent. Pourtant, je prie M. le porte-étendard de sonner de nouveau dans sa trompe.

La trompe appela une fois, puis une fois encore. Nul ne vint. Etienne Boleski crut entendre un bruit de pas, au loin. Mais non, personne ; il se trompait.

Le porte-étendard prit la parole violemment :

— La Pologne était une libre république, elle est

un royaume esclave. Trois mille neuf cent quarante-cinq milles carrés ont été déchirés de notre empire : l'Autriche en a pris treize cent quatre-vingt-neuf, la Prusse cinq cent cinquante-six, et deux mille la Russie ! Sur la terre qui nous reste, on a bâti des chapelles hérétiques à côté de nos catholiques églises. Qui règne à Varsovie ? Stanislas-Auguste. Le roi Stanislas, élu par la volonté de Catherine, n'est pas un roi polonais, c'est un serf moscovite. A Troki — tout près de nous, à douze heures de marche de cette clairière — qui gouverne ? André Boleski, traître comme son roi ! C'est pourquoi je vous donnerai lecture de la déclaration suivante, que signèrent jadis les magnats de Lithuanie et que vous signerez à votre tour, Dieu le voulant, avec la main qui tient le sabre :

Il déroula un parchemin, il lut :

« Convaincus de la justice de notre cause par le témoignage de notre conscience, attaqués dans notre honneur, blessés dans les droits de notre foi et dans les prérogatives de notre liberté, opprimés dans notre législation, ruinés dans nos fortunes, sans sûreté dans notre pays, dépouillés de nos biens, chassés de nos maisons, privés de tout ce qui sert à réunir un peuple en corps de nation et des liens qui sont la force et le maintien d'un Etat, ayant perdu tout ce qui peut attacher à la vie et sans autre ressource que notre désespoir et une mort glorieuse, nous nous confédérons, déclarons déchu de son gouvernement le traître André Boleski, et déchu de son trône le traître Stanislas-Auguste, et jurons par un serment inviolable, d'employer le sang qui nous anime encore, pour la gloire de la religion et la liberté de la République ! »



— D'accord ! d'accord ! d'accord ! crièrent les gentilshommes.

— L'acte sera légal, dit M. Jean Tryzna, qui, en même temps qu'écuyer tranchant en second, était notaire terrestre à Nowogrodec : le roi ne peut pas faire un noble, mais les nobles peuvent défaire le roi, pourvu qu'il y ait accord entre eux, je veux dire, « mademoiselle ! » pourvu que tout se fasse non seulement *unanimitate*, mais encore selon la règle : *Nemini vox deneganda*.

M. l'échanson approuva du plumet. Il fit seulement observer que les Russes occupaient les villes, tenaient garnison dans plusieurs châteaux, se répandaient par bandes à travers les campagnes : que, pour être efficace, le soulèvement de la Lithuanie devait coïncider avec un soulèvement de la grande Pologne et avec une invasion des Tartares de Crimée dans les pays moskovites ; il demanda si les magnats de la Couronne avaient révélé leurs intentions : si le khan des Tartares avait répondu au message qu'on lui avait envoyé.

Le vieux staroste répliqua :

— Ceux de la grande Pologne ont d'abord écrit à ceux de la Lithuanie : « Commencez. » Mais il n'est pas venu d'autre message. Les Moskovites occupent les chemins, demandent à tous ceux qui passent : « As-tu une lettre ? Montre-la. »

— Moi, dit le panetier, j'aime nos frères de la Couronne, pas autant que nos Lithuaniens ! J'ai aussi dans la Couronne un petit morceau de terre ; mais du diable si j'y voudrais demeurer ! On y trouve plus facilement un pelletier qu'un piqueur. Quand nous tuons ici des ours, là-bas on s'en va par bandes pour tuer des cailles. Dans la grande Pologne, les mar-

mottes sont du gros gibier. Comptons sur nous, mes frères !

— Monsieur le staroste, reprit l'échanson, qu'a répondu le khan de Crimée ?

— Il a répondu : « Il y a dans les bois de Pruzani une croix sur laquelle est cloué le saint prophète Jessa ; c'est devant cette croix que Pulawski, votre général, et un émissaire de Grim-Gueray, notre seigneur, échangèrent autrefois des promesses qui ne furent point vaines. Délibérez le quatrième jour du mois de mesroum, avant l'heure de midi, devant l'image de votre Dieu. » Le mois de mesroum, cette année, c'est le mois de mai. Voilà pourquoi le porte-étendard a sonné du cor aujourd'hui dans la clairière.

— Serment de païen, faux serment ! dit M. le panetier.

Mais il n'ajouta pas une parole, parce qu'il venait de voir un Tartare qui était assis au pied de la croix.

— Respectables frères, dit M. le staroste, il ne faut point proférer des jugements inconsidérés.

Le Tartare, face large et plate sous de courts cheveux drus, hérissés, la peau très jaune, les yeux d'or d'une hyène affamée, la lèvre retroussée sur de belles dents carnassières, portait une robe étroite en cuir de chèvre noire, et il avait un air si farouche, avec une puante odeur de bouquin, qu'on aurait pu prendre son vêtement pour sa peau véritable.

— Parles-tu polonais ? demanda M. le staroste.

— Mal.

— Que Jésus te considère ! tu es notre ami.

— Qu'Allah vous protège ! Je suis votre allié, je ne suis pas votre ami ; le lion n'est pas l'ami du tigre,

l'autour n'est pas l'ami de la buse. Le Tartare n'est pas l'ami du Polonais. Mais, comme le tigre et le lion, comme l'autour et la buse, le Polonais et le Tartare poursuivent la même proie. Autrefois, lorsque les ambassadeurs du khan se rendaient en Moskovie pour réclamer le tribut, le grand-duc héritier de l'empire sortait de la ville et venait à leur rencontre, non pas à cheval, mais à pied, comme un mendiant, sans bonnet ni chaussure ; il présentait au chef des envoyés une grande tasse d'or toute mousseuse de lait de jument — car il n'est pas de boisson meilleure — et si l'ambassadeur, en se désaltérant, laissait tomber quelque goutte sur les crins tressés de son cheval, le grand-duc essuyait la goutte avec sa langue ! Mais, maintenant, le Russe est rebelle : c'est le chien qui a léché et qui mord. Aussi je vous dis : « Qu'Allah vous protège et vous donne la victoire ! »

Il s'approcha. Il était debout entre les sept chevaux des gentilshommes lithuaniens.

M. le staroste l'interrogea :

— Tu viens de la part du khan ?

— Oui.

— Tu apportes une lettre ?

— Non.

— Tu es chargé d'un message verbal ?

— Non.

M. le panetier, retenant un rire, regardait ses amis étonnés.

— Un plaisant émissaire ! dit M. le syndic des bernardins. Sans doute, les routes sont infestées de soldats moskovites qui fouillent et dépouillent les passants suspects ; mais pourtant c'est pousser la prudence

un peu trop loin que d'envoyer un messager sans message, dans la crainte que le message ne soit surpris.

M. le staroste demanda au Tartare :

— Pourquoi donc es-tu venu ?

— Le khan m'a dit : « Pars ; » je suis parti, j'ai marché longtemps, j'arrive.

— Comment ! tu n'as rien à nous remettre ?

— Ceci.

Il tira de la doublure de sa robe une savonnette en bois, un savon, un pinceau de blaireau, un rasoir, et il les offrit à M. le staroste, gravement.

Cette fois, ils n'eurent pas envie de rire. Le khan de Crimée se moquait d'eux, manifestement ; M. le panetier émit l'avis de faire donner cent coups de bâton au Tartare, qui le regardait immobile.

— Non, dit un homme qui en ce moment descendait de cheval dans la clairière.

— Qui est-là ?

— D'où viens-tu ?

— Saisissons-le.

— C'est un espion !

L'homme attachait son bidet par la bride aux basses branches d'un chêne. Il se retourna. On ne voyait guère de son visage qu'une grosse barbe rousse sous un bonnet d'astrakan. Il s'avança vers les gentilshommes.

— Un espion ? dit-il, pas encore. Que pas un ne me touche ! je me défendrais. D'ailleurs, je viens vous rendre service. Vous ne connaissez pas les coutumes des hordes criméennes ; ces barbares sont très subtils. J'ai voyagé. Laissez-moi questionner celui-ci.

Que pouvaient-ils craindre ? Il était seul. M. le syndic lui dit :

— Eh bien, interroge-le.

L'homme [illegible] :

— Hassan.

— Tu me connais ? dit le Tartare.

— Oui. Je suis allé à Baktchi-Saraï l'an passé. Écoute-moi : La veille de ton départ pour la Pologne, où as-tu soupé ?

— Sous la tente du chef.

— Savais-tu alors que tu serais chargé d'une mission ?

— Non.

— Où as-tu dormi ?

— Sur la table.

— Tu étais ivre ?

— Oui.

— Et, avant le jour, le khan t'a réveillé par un ordre de départ ?

— Oui.

— Tu n'es pas un guerrier?

— Malheur à toi ! J'ai vendu à des marchands de Stamboul quatre-vingt-huit Kosaks que j'avais pris de mes propres mains en trois combats !

— Pourquoi donc n'as-tu pas la tête rasée comme les autres guerriers de ta horde ?

— Ma tête était rase quand je partis, mais, pendant le voyage, mes cheveux ont poussé.

Alors le passant à la barbe rousse prit des mains du Tartare la savonnette, le savon, le pinceau de blaireau et le rasoir.

Un ruisseau coulait non loin de là. Il remplit d'eau

la savonnette, fit fondre le savon, barbouilla de mousse le crâne du messager, ouvrit le rasoir qui était très bien effilé.

Quand la peau fut a nu, il se tourna vers les gentilshommes.

— Excellences, dit-il, lisez le message du Khan.

M. le panetier s'écria :

— Par le porc brun ! voilà un habile barbier.

— Lisez vous-même à haute voix, dit M. le staroste.

L'homme lut ceci, qui avait été gravé à l'eau-forte sur le crâne de l'émissaire :

« Aux très glorieux seigneurs de la nation chrétienne, le refuge des grands parmi les Nazaréens, la République de Pologne, nos alliés, dont la fin soit comblée de prospérités :

« Le Khan des Tartares de Kraniew, magnanime seigneur et digne d'être celui qui commande, vous fait savoir qu'il a dans son ombre quatre-vingt mille guerriers ; réunissez les vôtres. Il dévastera l'Ukraine ; soulevez la Lithuanie ; que les Tartares et Polonnais se rejoignent sur les cadavres moskovites. »

— Gloire à Notre-Dame, reine de Pologne ! cria le vieux staroste.

Gloire à elle ! gloire à elle !

— Par le porc brun ! dit M. le panetier, je fournirai vingt gentilshommes, j'armerai trois cents paysans, et j'ai cent mille tymfes d'argent dans un vieux creux de ma muraille.

Jean Tryzna, qui pleurait de joie, dit, la tête branlante ;

— Je ne vaux guère pour le combat, « mademoi-

selle! » mais j'ai noué des amitiés avec des bourgeois de Nowogrodec, j'ose espérer qu'il me sera facile de surprendre et de faire égorger, avec l'aide de Dieu et de saint Bobola, toute la garnison kosake.

— Deux cents paysans, je les donne! dit le porte-étendard. Je possède peu d'argent comptant; j'engagerai mes terres à des juifs.

— J'ai six canons avec quatre cents boulets sous les tonnes de mes caves, s'écria l'échanson au panache de neige. On me les a envoyés d'Autriche dans des charettes pleines en apparence de pruneaux et de raisin. Bala! bala! J'offre huit cents bûcherons qui manient la hache comme un magnat le sabre!

M. le staroste dit:

— Mes trois cents laboureurs, avec leurs faux, et mes cinquante domestiques avec des fusils, cela fait trois cent cinquante combattants. Quatre-vingt mille ducats, la dot de ma fille Hélyonne, payeront de la poudre et des armes, si M. Étienne Boleski y consent.

— Monsieur le staroste, cria Étienne Boleski debout sur les étriers, j'échangerais mon lit de noces contre un fusil de chasse! Madame Élisabeth Boleska, ma mère, a soixante courtisans gagés ou non gagés, et plus de trois mille serfs robustes; ils se réuniront à ma voix; et je marcherai à leur tête pour montrer aux balles russes celui qu'elles devront saluer le premier.

— Eh bien, moi, pensez-vous que je ne donnerai rien? dit M. le syndic, qui était vêtu d'un froc brun, car il faisait pénitence. Est-ce que je n'ai pas mes jolis, mes pieux, mes excellents petits bernardinots?

Parlez-moi de ces braves religieux pour dépêcher un magnificat, pour boire un milot de tokay sans s'essuyer les lèvres, et pour découdre la doublure des chemises moskovites ! Dailleurs, ils ont le don des miracles et ce sont de grands exorcistes. Eh ! eh ! ajouta-t-il avec un clignement d'yeux à l'adresse de M. le panetier Syruc, il y en a plus d'un parmi nous qui aura besoin de leur office, peut-être.

A ce mot de M. le syndic, Syruc de Molowac pouffa de rire dans ses moustaches, dont la pointe s'envola.

— Ah ! ah ! oui, dit-il, c'est vrai, cela, par le porc brun ! c'est vrai, plus d'un a le diable au corps, je pense.

Et il se tenait les côtes sur son cheval, dont son sabre, par soubresauts battait les larges flancs.

Alors le rire les gagna tous, secouant les poitrines, sortant des bouches, comme le vin des tonnes, par gros bouillons sonores. Celui-ci disait : « Le diable, oh ! oh ! certainement ; » celui-là : « Est-il bouffon, ce syndic ! » Un troisième : « Voilà, voilà, moi je veux bien qu'on m'exorcise. » Les autres, se tordant, ne pouvaient pas parler, et les sept chevaux cabrés dans le bruit heurtèrent les éclairs de leurs fers de devant, avec un tonnerre de hennissements joyeux.

Mais M. le staroste rajusta de la main ses moustaches ébouriffées.

— La Pologne souffre, dit-il.

— Elle se réjouira ! répondit Étienne Boleski.

Et tous se tendirent les mains dans un fraternel pêle-mêle.

— Mort aux Russes : mort aux assassins des filles et des femmes !

— Que pas un Russe, vivant, ne demeure en Pologne !

— Ils avaient la terre, que la terre les ait !

— Le sang moskovite fécondera nos champs !

— Sa fumée est l'encens qui plaît à Notre-Dame !

— Tu secoueras tes chaînes, ô patrie !

— Tu seras glorieuse, ô mère douloureuse !

— Tu seras entre les nations comme le cèdre dans la forêt !

— Et nous, tes libres oiseaux, nous chanterons dans tes branches !

Derrière M. le panetier, il y avait un hêtre ; le gentilhomme prit sa hache, et, en quatre coups, renversa l'arbre.

— Frères, les Russes sont moins durs à tailler que ce hêtre.

Une buse traversait l'air au-dessus de la clairière ; l'échanson épaula sa carabine, visa, tira ; l'oiseau s'abattit dans les herbes.

— Amis, les Russes volent moins vite que les oiseaux de proie !

Puis, d'une voix unique, ils jurèrent ce serment, tournés vers la grande croix où leur dieu était cloué :

— Les fils mourront, la mère vivra !

Et la vieille Lithuanie forestière, noire et morose, tressaillit jusqu'en ses profondeurs où gronde l'ours, où l'aigle crie, au bruit tumultueux de leur farouche amour !

Cependant ils s'apaisèrent, car il fallait élire un chef.

La délibération ne fut pas longue. Jadis M. le staroste avait signé l'acte de la Confédération de Bar ; il

avait été le compagnon de Pulawski ; il était prudent quoique robuste encore ; il était brave quoique vieux.

— Nous demandons M. Kilinski, dit le castellan de Mikalina ; qu'il soit notre maréchal !

— D'accord ! dit M. le syndic.

— D'accord ! dit M. l'échanson.

— D'accord ! d'accord ! dirent les autres.

— Il y a accord, dit Jean Tryzna, notaire terrestre ; M. Kilinski commandera l'armée.

Mais l'homme qui avait lu le message du khan tartare leva la tête et dit :

— Non, il n'y a pas accord.

— Pourquoi ?

— Si ! si !

— Tu n'as pas voix !

— Silence !

— Qui es-tu, d'abord ?

Il dit :

— Qui je suis ?

— Oui.

— Un serf.

M. le panetier éclata de rire.

— Et qui-proposes-tu pour chef ?

— Moi-même, répondit-il.

Ils voulurent le chasser ; mais il tenait leurs secrets. D'ailleurs s'étant concertés, ils pensèrent que cet homme inconnu était peut-être quelque fameux seigneur, usant d'un déguisement pour se dérober en chemin aux curiosités des Russes ; il se pouvait qu'il fussent devant un magnat de la grande Pologne, qui annonçait des secours et réclamait le maréchalat.

Sur l'avis de M. le syndic des moines, qui était

prudent, et du notaire terrestre. qui était rusé, M. le staroste dit :

— Nomme-toi. explique-toi.

Alors, le coude sur l'épaule du Tartare, qui se tenait incliné, le serf s'exprima ainsi :

— On raconte dans vos castellanies. qu'une femme blanche erre la nuit, le long des corridors, en gémissant. C'est la vieille Pologne qui est trépassée ! Vous fûtes les fruits morts-nés de son cadavre. Votre existence n'est qu'une illusion : vous êtes, vous-mêmes, des fantômes de guerriers. des spectres glorieux. Quand vous croyez défendre votre patrie, vous ne défendez que votre scrupule ; et votre incertaine chimère s'évanouira dans le jour nouveau comme s'éteignent à l'aurore les cierges de vos chapelles autour des catafalques. Vous serez vaincus gentilshommes, prêtres, tout le passé ! Mais une autre Pologne, issue de la Pologne ancienne, se lève et pousse le cri de guerre, puissante, pourtant meurtrie, car c'est la fille et non la mère qui a subi les affres de l'enfantement. Celle-là, géante aux millions de bras, attaquera le Russe et pourra le vaincre. Or, vous m'avez demandé mon nom ? Je me nomme celui qui vit : je suis la foule anonyme de tous ceux qui ont souffert et qui vivent : je porte dans ma vieille poitrine la vieille angoisse et les espoirs d'une race, et c'est pourquoi le chef nécessaire de la rébellion, c'est moi.

Ils comprirent mal.

— Un fou? demanda M. l'échanson.

L'autre continua :

— Les paroles sont vaines. Que M. le notaire terrestre ouvre l'encrier qui pend à sa ceinture, et

qu'il écrive sous ma dictée non des mots, mais des chiffres ! M. le panetier fournit vingt gentilshommes et trois cents paysans ? Qu'est-ce que cela ? la chaîne d'un double boulet serait assez longue pour faire une ceinture à cette armée, quand même on lui ajouterait les deux cents paysans de M. le porte-étendard, avec les trois cents paysans et les cinquante domestiques de M. le staroste. Les bernardinots de Wilna se borneront à des prières, et ils chasseront, non les Moskovites de la terre lithuanienne, mais les diables du chevet des blessés. L'ombre d'un bonnet kosak fera se cacher dans leurs caves les bourgeois de Nowogrodec. Vos huit cents bucherons, monsieur l'échanson, c'est mieux ! Mais n'est-ce pas en rêve que vous les avez comptés? M. Étienne Boleski marchera droit aux Russes, je le sais ; et même, devant le front de son père, son sabre ne se relèvera que pour frapper de plus haut ! Mais s'il retourne la tête, ce jeune homme, à l'heure de la charge, il ne verra derrière lui que les échines poussiéreuses d'une fuite épouvantée. Car vos serfs, enfin, ô mes maîtres, trouvent trop lourde la corvée de la bataille et mesure la redevance du sang. Moi, ce que je vous offre, c'est moi-même d'abord, bras sûr et ferme esprit, soldat et chef! Vous avez bien obéi à Sawa, le tueur de taureaux, qui était Kosak et ne me valait pas : pourquoi ne pas m'obéir ? Pendant que vous buviez, que vous chassiez ou discouriez dans les diétines, je combattais dans la Nouvelle-Angleterre pour la liberté d'un peuple, avec les Français et quelques-uns des vôtres que vous n'avez pas suivis. J'ai vu Pulawski à Savannah et Kosciusko sous York-Town ! Mais j'offre bien plus à la patrie :

trois millions de ses enfants! Ce que je lui apporte, pour son salut, c'est toute la misère polonaise, c'est la soif, la faim, la nudité, les coups de bâtons subis, la rancune d'un peuple martyr, c'est l'innombrable, l'invincible! « Laboureur veux-tu moissonner pour ta propre grange! prends ta faux et chasse les Russes. Bûcheron! veux-tu que ta part de la forêt t'appartienne? prends ta hache et sus à l'envahisseur! Car c'en est fait, vos seigneurs sont vos frères, et ne sont plus vos maîtres! le jour qui verra fuir leurs oppresseurs, verra disparaître les vôtres; et vous pouvez délivrer la terre, puisque vous la posséderez! » Si je parle ainsi, j'aurai une armée si nombreuse que la tzarine sentira trembler son trône à cause de l'ébranlement du steppe sous les pas! Comprenez donc, et répondez: serons-nous vos égaux? Dois-je convoquer aux armes les esclaves devenus citoyens, et, s'ils succombent, donnerez-vous la liberté aux fils en échange des cadavres paternels?

— Les serfs, s'écria M. le panetier, sont nés esclaves et doivent mourir tels.

— Pour vous!

— Ils ensemencent le sol...

— Pour vous!

— Ils doivent le défendre...

— Pour vous!

— Puisque nous les possédons, le sol et eux!

— Voleurs!

M. l'échanson leva son tronçon de sabre, mais déjà M. le panetier avait souffleté le serf du revers de sa main dure.

Alors, l'homme ayant bondi sous l'outrage, ce fut

une mêlée; quelques-uns mirent pied à terre, l'enveloppèrent, le saisirent, et, avec des brides de chevaux et des courroies arrachées à la sangle des selles, ils le lièrent, frémissant, mais silencieux, au tronc du hêtre que la hache de M. le panetier avait bûcheronné tout à l'heure.

M. le syndic des bernardinots opina qu'il serait bon de mettre à mort sans retard cet homme qui avait surpris une partie de leurs secrets.

Un meurtre répugnait à M. le staroste, vieillard méditatif; la seule idée en révolta Étienne Boleski, plein de jeunes pitiés.

— Que la très sage Trinité le juge! dit le vieux seigneur.

— Qu'elle éclaire toutes les consciences! dit le jeune castellan, songeur devant le rebelle.

Les autres consentirent à ce pardon, parce que l'homme était solidement attaché au hêtre, et parce que les ours lithuaniens dont, surgissent tout à coup, entre les branches, le museau poilu et les yeux de feu rouge, savent flairer de très loin les proies.

IV

Les ombres lentes, s'élevant de toute la plaine, gravissaient peu à peu la haute façade de Mikalina, dont la tour unique, à sa cime, demeurait lumineuse encore.

Élisabeth Boleska, debout, jouait du théorbe à sa fenêtre de veuve, et, de loin, immobile, vêtue de blanc, on l'aurait prise pour la statue de quelque sainte protectrice, dans un creux de noire muraille.

On ne fait pas attendre les fiancées, et la croisée où elles brodent est toujours sur le chemin des jeunes hommes épris ; mais les mères attendent pendant beaucoup d'heures, quelquefois, le retour de leur fils.

Étienne tardait. La délibération des gentilshommes dans la clairière avait donc été très longue? Élisabeth Boleska, les mains pensives sur les cordes de l'instrument, se disait : Ont-ils résolu la guerre ? Le jour est-il venu des révoltes et des justices ? Mon fils combattra-t-il pour délivrer sa patrie et restaurer sa maison ?

Les années avaient changé son visage, non son âme. Blême comme les vierges mères d'ivoire, déjà vieille, avec des fils d'argent dans ses longs bandeaux bruns, elle était toujours la fière Polonaise qui avait défendu jusqu'aux limites des forces humaines l'honneur de la patrie et l'honneur du foyer. Souffrait-elle ? Horriblement, en silence ; mais elle espérait l'effacement des anciens affronts. Son fils, nourri dans la haine des étrangers et des traîtres, vengerait la Pologne et elle-même, Élisabeth, ses deux mères répudiées. Elle attendait.

Une seule chose la troubla, un jour, dans la paix de ses augustes rancunes. Un serf — c'était Rhodzko — osa lui dire : « Vous êtes seule, vous avez été méprisée, les enfants ne deviennent hommes que très lentement. Moi, je suis fort, et j'ai l'âme pleine d'ambitions et de rêves ! La Pologne et toi, castellane, voulez-vous un vengeur? Voulez-vous

conclure, pour l'indépendance commune, l'alliance de la noblesse asservie par les Russes, avec la servitude que la noblesse écrase? » Elle le chassa, d'un regard fier, sans réponse. Il disparut, ne fut plus qu'une injure oubliée. Que lui importait cet homme ? Elle rêvait, priait, visitant les malades et les misérables, regardant Étienne, moins petit, chantant des mazurkas de jadis, pleines de bruits de bataille, en s'accompagnant du théorbe. Comme ces marcheurs résolus qui savent leur chemin, sa pensée n'avait pas dévié.

Ce soir-là, elle disait à sa fenêtre une chanson de Pologne, presque une prière, parce que c'était une chanson maternelle :

Gloire à Dieu ! mon fils est beau. Il est frais comme une brise du printemps ; sa taille est haute et flexible comme celle d'un jeune peuplier.

Je l'ai élevé avec beaucoup d'amour ! Que de peines et de soins pour le mener, grandissant, jusqu'à l'adolescence ! Maintenant, quand il passe, les jeunes filles accourent sur le pas de leurs portes, et elles disent : « Quel est ce cavalier avec des yeux si doux et de si fines moustaches? Bienheureuse celle d'entre nous qu'il choisira pour sa fiancée ! »

Gloire à Dieu ! mon fils est brave. Il est fort comme un vent d'été ; sa taille est mâle et droite sous l'armure, comme celle d'un chêne tout cuirassé d'écorce.

Je l'ai élevé avec beaucoup d'amour ! Que de peines et de soins pour le mener, grandissant, jusqu'à l'adolescence ! Maintenant, quand il charge à la tête des siens, les vieux hommes de guerre s'interrompent de combattre

pour le regarder, et ils disent : « Quel est ce héros avec des yeux pleins d'éclairs et de si fières moustaches ? Bienheureuse la république qui a un tel défenseur ! »

Elle se tut, un sourire fier aux lèvres ; là-bas, sur la route, entre les marécages sombres, un cavalier venait vers elle au galop, l'aigrette au vent, dans les brumes dispersées.

Il passa le pont, entra dans la cour, et debout sur les étriers :

— Que Marie, reine de Pologne, soit glorifiée ! cria-t-il.

— Pendant l'éternité ! dit-elle. Qu'ont résolu les gentilshommes ?

— La guerre !

— Qu'espèrent-ils ?

— La victoire !

— Quand partiront-ils ?

— Le trentième jour après le jour présent.

— Qui commandera l'armée ?

— M. le staroste.

— Qui conduira les nôtres ?

— Ton fils !

Elle étendit les bras vers la grande plaine obscure.

— Pologne ! je te donne mon enfant ; il m'est plus cher que la vie, moins cher que toi ! que la Vierge mère me le rende vainquenr, mais qu'il meure, s'il le faut, pourvu que tu sois libre !

Puis, saisissant le théorbe, elle acheva la chanson des mères polonaises :

Gloire à Dieu ! mon fils est mort. Son armure ren-

versée étincelle comme la gelée d'automne, sa taille est fière et magnifique comme celle d'un arbre abattu par la foudre.

Je l'ai élevé avec beaucoup d'amour ! que de peines et de soins pour le mener, grandissant, jusqu'à l'adolescence ! Maintenant, pendant qu'il est couché sur le champ de bataille, les archanges de la patrie font autour de lui un grand bruit d'ailes victorieuses, et ils disent : « Quel est ce trépassé avec un front si fier et de si rouges blessures ? Bienheureuse la mère qui pleurera sur ce cadavre ! »

V

Sous les lueurs un peu vacillantes d'une lampe d'étain à trois becs, qui descendait des poutres hautes, Hélyonne Kilinska, à demi dévêtue, ses longs cheveux ramassés en torsades lui faisant une coiffe de nuit tout en or, mettait un genou déjà, longue et blanche, sur le bord du lit entr'ouvert.

Deux coups un peu timides furent frappés à la porte de la chambre.

— Dormez-vous, Excellence ?

— Que veux-tu, Casimira ?

— M. le staroste envoie un messager à Votre Excellence.

— Mon père !

— Le messager insiste pour être reçu sans retard.

— Qu'il m'attende ; je descends.

Le cœur lui battait. Un message! A quoi bon? M. le staroste avait averti qu'il rentrerait peut-être fort avant dans la nuit; annonçait-il un prolongement d'absence? ou quelque malheur est-il arrivé? Elle s'enveloppa d'une robe longue, en boucla la ceinture, descendit à la hâte et entra dans la grande salle, retenant des deux mains tous ses cheveux défaits.

Un paysan, trapu, la tête grosse, se tenait là, baissant l'œil, se dandinant sur les talons avec un balancement d'ours.

— Mon père vous envoie ?

— Bénie soit la patronne de votre Excellence !

— Dans les siècles des siècles! Vous êtes envoyé par mon père?

— Oui, Excellence, et aussi par Son Excellence M. Etienne Boleski.

— Sainte Marie! parlez vite.

— M. le staroste et M. le castellan — que le bienheureux Bobola les garde! — prient Votre Excellence de bien vouloir venir auprès d'eux.

— Ce soir ?

— Il paraît que la guerre va commencer demain matin. M. le staroste a dit: « Je veux embrasser ma fille, » et M. le castellan: « Je veux saluer ma fiancée. »

— Dieu les fasse vainqueurs ! Où sont-ils?

— Dans l'auberge de Pruzani, avec leurs compagnons. Je suis Serge, le neveu de Thaddéus le Manchot, qui m'a cédé son hôtellerie; ils m'ont envoyé, n'ayant pas de serviteurs auprès d'eux.

— Bien! dit Hélyonne.

Elle frappa sur un timbre.

— Casimira, fais atteler la briska ; les routes sont bonnes d'ici à Pruzani. Tu viendras avec moi. Deux domestiques armés nous suivront à cheval, Soplica et Michel.

Serge dit, sans lever l'œil, se balançant toujours :

— Votre Excellence ne peut se faire accompagner ni par sa demoiselle, ni par les domestiques de son château.

— Pourquoi donc ?

— M. le staroste, M. le castellan et les autres seigneurs ne veulent pas que l'on connaisse l'endroit où ils sont réunis.

— Vous l'avez nommé tout à l'heure à voix haute

— Vous étiez seule, Excellence.

Elle hésitait.

— Il est étrange, reprit-elle, que mon père ne vous ait pas donné une lettre.

— M. le staroste voulait écrire, mais nous sommes, mon oncle et moi, de pauvres ignorants, sachant dire le *Pater*, ne sachant pas l'écrire ; il n'y a ni plumes ni encre dans l'auberge.

Elle se tourna vers Casimira :

— Est-ce que tu connais ce paysan ?

— Oui, votre Excellence. C'est le neveu de Thaddéus le Manchot, Serge, de Pruzani.

Pourtant elle n'osait se résoudre. Serge reprit tout à coup :

— J'oubliais une chose. M. Etienne Boleski m'a dit : « Pour que mademoiselle Hélyonne Kilinska sache bien que je t'envoie, tu lui montreras cette ceinture que j'ai ramassée ce matin sous sa fenêtre. » Voici la ceinture, Excellence.

— Ah ! s'écria Helyonne toute joyeuse, et tapant des mains parmi ses cheveux échappés, je savais bien qu'il me l'avait volée !

Puis elle dit à sa demoiselle :

— Ma pelisse fourrée, ma chapska noire, sans aigrette ni galons, et fais atteler tout de suite ; c'est Serge qui conduira.

Peu d'instants après, la voiture, emportée par deux chevaux de Hongrie, grêles et rapides, roulait sur la route caillouteuse qui passe devant Mikalina et va rejoindre Pruzani.

Tout le ciel très bleu fourmillait de petites étoiles, mais la plaine était noire, à cause des forêts qui prolongeaient leurs ombres.

— Serge, dit Helyonne, n'entendez-vous pas !

— Quoi donc, Excellence ?

— Un bruit de galop, derrière nous.

— Non, Excellence, je n'entends rien, dit-il.

— Pourquoi les chevaux vont-ils moins vite ?

— La route monte, Excellence.

Elle reprit brusquement :

— Je vous dis que des gens courent derrière nous.

— En effet, je crois entendre maintenant...

— Que faites-vous donc ?

— Ne vous inquiétez pas, Excellence.

— Vous arrêtez la voiture ?

— Oui, Excellence.

— Pourquoi descendez-vous du siège ?

Serge dit tranquillement :

— Parce que j'ai l'ordre d'attendre ici celui qui m'a envoyé.

VI

Cependant Élisabeth Boleska avait dit à son fils :

— Viens.

Elle marchait devant lui, levant un chandelier d'argent à six branches, où brûlaient des chandelles de cire jaune.

Ils traversèrent la cour intérieure du château baignée d'une blancheur de lune, qu'interrompaient ces ombres dures, et entrèrent dans la chapelle. Chaque vitrail, l'un après l'autre éclaboussé d'un passage de lumière, scintilla çà et là, se colora, s'éteignit avec une palpitation d'étincelles éparses, qui ne furent plus.

— Madame ma mère, où allons-nous ? dit Étienne.

— Suis-moi, dit-elle seulement.

Quand elle se fut inclinée et signée devant l'ostensoir, qui flamboya, elle monta vers un passage mi-circulaire, peu large, ménagé derrière l'autel.

Au centre de ce passage, le flambeau éclaira une porte basse, en bronze vert, dans le mur.

— Ouvre, dit-elle, voici la clé.

Étienne obéit. Le lourd battant s'écarta, sonna contre la pierre.

Un escalier de dalles étroites était devenu visible, descendant, s'évanouissant dans l'obscurité tournante de la profondeur.

Elle passa la première sans que le flambeau tremblât dans sa main levée.

Quand ils eurent descendu, lui douze marches, elle quatorze, ils virent une autre porte en pierre, où était creusée à jour la figure d'une croix.

Élisabeth Boleska se retourna vers son fils.

— Étienne, dit-elle, écoute avant d'entrer. L'heure est proche. Tu vas combattre.

— Oui, ma mère.

— Sens-tu ton âme résolue ?

— Inébranlable.

— Sur quelle ville marcherez-vous d'abord ?

— Après avoir rejoint à Kowno les paysans de M. le porte-étendard, les bernardins de Wilna et les bourgeois de Nowogrodec, nous marcherons sur Troki.

— A Troki, tu sais qui commande ?

— Un traître.

— Tu sais que ce traître est ton père ?

— Je le sais.

— Tu n'éprouves pas de pitié pour celui qui t'engendra ?

— Je n'éprouve que de la haine pour celui qui a trahi ma patrie et répudié ma mère.

— Cet homme a un autre enfant, qui est ton frère.

— Il n'est pas mon frère, puisqu'il n'est pas ton fils !

— Tu le rencontreras sur ton premier champ de bataille.

— Je ne demande pas leur nom aux ennemis de la Pologne, et je les frappe sans les connaître.

Elle dit :

— Tu es tel que je t'ai voulu. Maintenant, prends le flambeau, et entre seul. C'est la coutume des cheva-

liers polonais de faire leur veillée des armes auprès des os des ancêtres. Va, tu seras le bienvenu parmi les cendres des races, et les statues des tombeaux, souriant de te voir, te donneront de bons conseils.

Elle le baisa sur le front longuement, remonta les marches dans l'ombre tournante et disparut.

Il était seul, il poussa la porte de pierre; il pénétrait sans crainte dans l'horreur du sépulcre.

Une lourde palpitation d'ailes faillit éteindre les chandelles du chandelier, s'enfuit, s'acharna désespérément, là-bas, contre les pierres noires, s'abattit dans l'ombre, et le jeune castellan vit luire au pied de la paroi deux yeux jaunes, fixes.

Une orfraie hantait le caveau, y pénétrant sans doute par quelque fente de muraille.

Etienne éleva la clarté obscurcie d'un fourmillement blanchâtre de phalènes.

Plein de vénération, mais sans terreur à cause de son innocence, il considéra l'obscure salle funéraire, longue étroite, aux vieilles parois noires, lépreuses de nitre. Rangés d'un seul côté de l'énorme crypte, il compta beaucoup de sépulcres blancs, surmontés de figures; c'étaient comme de grands lits adossés à un mur, où rêveraient d'immuables dormeurs.

Au milieu de la salle une croix de bois se dressait, plantée dans un piédestal de terre solidifié de chaux; le bois, dans l'humidité de l'ombre, ayant gauchi, faibli, les deux bras du gibet sacré s'inclinant vers les tombes comme pour les bénir.

Etienne Boleski, recueilli au milieu des ruines fières des castellans, se signa devant la croix et salua les sépultures.

Il marcha vers le premier tombeau.

Là, sur le matelas dur, était couché, les bras en croix, un grand vieillard de pierre, Jagiel, le premier des Jagellons, qui fut grand-duc de Lithuanie, roi de Pologne et castellan de Mikalina. Il aurait pu être enseveli dans la basilique de sa capitale ; mais il préféra dormir dans le souterrain du château où il avait longtemps habité. Tous ceux qui, dans l'avenir, possédèrent, par hérédité, par don ou par alliance, sa castellanie favorite, tinrent à honneur d'y reposer à côté du Jagellon ; et l'on disait : « Les castellans de Mikalina choisissent leurs fiancées dans tous les palatinats, épousent la gloire sur tous les champs de bataille ; mais c'est chez eux qu'ils couchent avec la mort. »

Etienne Boleski courba le genou devant l'ancêtre roi.

— Sire, dit-il, un jour, vieux de quatre-vingts années, tu offris de remettre ta couronne à Witolde, ton ennemi, que tu en jugeais plus digne. Père, si quelque jour, je revenais d'un combat sans que mon sabre fût rouge, je le jetterais à l'un de mes compagnons, et désormais je filerais au rouet.

La seconde statue était celle d'un évêque en prière ; il allait au combat entre les Turcs et les Kosaks, en robe violette, sur une mule blanche que le saint-père avait bénite ; il ne frappait que de la crosse les ennemis de sa patrie et de son Dieu ; mais leur chair saignait sous les coups, parce qu'un sabre invisible était emmanché dans le bâton pastoral.

— Prêtre, dit Etienne, tu fus l'archange qui chassa l'étranger de l'Eden de Pologne. Donne-moi d'être terrible et pur comme tu l'as été !

Sur le tombeau voisin dormait un guerrier tout en armes ; à cause de la lèvre difforme, Etienne reconnut Michel Rewienski, surnommé Bouche-de-Travers, qui combattit les chevàliers teutoniques sous Wladislas sixième ; une fois, il avait vu un traître recevoir de l'argent, et le pli du dégoût s'était éternisé sur son visage.

— N'est-ce pas, seigneur, dit Etienne Boleski, que Jésus n'a pas pardonné à Judas ?

En relevant la tête, Etienne Boleski remarqua avec étonnement, au-dessus de l'image de pierre, une image peinte, qui était suspendue au mur. Mais il se souvint d'une coutume établie à Mikalina depuis beaucoup de siècles : le jour même où un nouveau castellan prenait prossession du domaine, on commençait d'ériger, dans le caveau, le sépulcre qui devait le recevoir un jour ; puis, au-dessus du granit creusé, vide encore, on accrochait le portrait du seigneur, en très riche costume, avec ceinture de parade aux franges d'or. Ainsi, pendant que le castellan, riche, vainqueur, prospère, bataillait ou festoyait, sa tombe l'attendait grande ouverte, et, constamment, de l'aube au soir, du soir à l'aube, il contemplait, par les yeux de son image glorieuse, la place où dormirait son néant.

Etienne Boleski salua, l'un après l'autre, les monuments où reposaient, les yeux ouverts, dans l'immobile songerie de la pierre, Alexandre Vanda, gentilhomme terrestre, qui ne fit jamais cultiver ses champs, de crainte que les Moskovites envahisseurs ne mangeassent sur son domaine du froment polonais ; Sigismond et Sigismonde, l'époux et l'épouse, qui combattaient ensemble, sous deux armures pa-

pulés, comme deux frères d'armes : Hermann Korybut, appelé Korybut aux jambes faibles, — bien qu'il eût les jambes aussi robustes que ses bras, — parce qu'il s'agenouillait souvent dans les églises, et resta toujours assis en présence de Henri de Valois, qui ne fut pas un bon prince polonais ; Thaddéus Rewienski, non pas guerrier, mais bon légiste, et si obstiné défenseur des lois de la République, qu'une fois il soutint quarante heures durant, *non vanis rationibus*, devant le roi Étienne Bathori, que la couronne de Pologne ne devait pas être héréditaire, de sorte que le roi, goûtant peu cet avis et médiocrement patient de sa nature, trépassa dans un accès de colère ; beaucoup de nobles hommes encore, woïewodes, hetmans ou palatins, depuis Boleslas, qui batailla sous les murs de Vienne avec Jean Sobieski, jusqu'à Soplica, digne d'estime par ses vertus et sa modération dans les diètes, bien qu'il fût grand buveur et dégaînât facilement après boire ; étant très subtil, lui seul remarqua, le jour où, dans l'église de Saint-Jean, les gentilshommes abusés pleuraient des larmes de joie et sanglotaient de satisfaction en voyant Stanislas-Auguste prêter serment à la Convention polonaise entre les mains du primat, lui seul remarqua que le traître Poniatowski profitait de cette généreuse émotion pour ne pas énumérer les peines auxquelles tout roi nouveau, en jurant les lois, doit se vouer lui-même pour le cas de parjure.

Puis, le visiteur des morts illustres s'agenouilla devant le monument où reposait Michel Rewienski, son aïeul vénérable, celui qui reçut un soir, dans sa maison de chasse, le vaincu de Czentochowa, Pulawski à la poitrine de lion.

Enfin, il s'accouda sur le bord du dernier sépulcre. Celui-ci était vide, et le couvercle de pierre n'en était pas retombé. Étienne dit dans son âme :

— On me couchera dans ce tombeau après les funèbres prières, puisque le castellan mon père, pour qui on l'éleva, s'est rendu indigne d'y dormir. Puissé-je, à l'heure marquée par Dieu, y reposer en paix, la poitrine longtemps rose de quelque blessure acceptée un beau soir de victoire, — quand plus un Russe, quand plus un traître ne souillera la sainte terre polonaise, après ma patrie reconquise et ma mère vengée !

Il dressait son jeune front, levait le chandelier dans l'ombre.

Alors il vit le portrait de son père, tout vivant du reflet des chandelles, — de son père, visage oublié, et il recula en jetant dans un cri ce nom :

— Michel Sawa !

Ses mains frissonnantes avaient lâché le flambeau ; sur le sol mouillé, les chandelles, en roulant, s'éteignirent ; le portrait s'évanouit.

A tâtons, de tombe en tombe, Étienne gagna la porte en pierre que sanctifiait la figure d'une croix.

Il monta l'escalier, tira le battant de bronze, se retrouva dans la chapelle.

La lumière des étoiles, tamisée par les vitraux, éclairait doucement la pâle forme inclinée d'Élisabeth Boleska, en prière devant l'autel.

— Ma mère, cria-t-il, ce portrait, au-dessus du sépulcre vide, ce portrait, ce n'est pas celui de mon père n'est-ce pas ?

— C'est le portrait d'André Boleski, dit-elle.

Alors, il tomba à genoux, défaillit, la poitrine en avant, et il gémissait avec des paroles confuses, se frappant le front contre les dalles.

VII

Elle entendit ce nom : « Michel Sawa ; » elle se souvint d'une histoire qu'Étienne lui avait racontée ; elle devina, elle comprit, elle dit, droite et grande :

— Par les sept douleurs de la très sainte Vierge ! mon fils s'attendrit sur le sort d'un traître.

— Hélas ! il m'aime.

— Je l'aimais !

— Il fut blessé pour moi.

— Tout mon cœur saigne encore !

— Il m'a sauvé la vie.

— Je ne t'ai donc pas enfanté !

— Il parlait de la Pologne en pleurant.

— Ce Russe !

Elle ajouta :

— Donc, tu hésites !

Il ne répondit pas d'abord. Il pensait, il priait. Il se redressa péniblement, la face rouge et luisante de sueur, comme un homme qui soulève un très lourd fardeau.

— Madame ma mère, dit-il, un gentilhomme po-

lonais ne prend garde ni à sa vie, ni à ses biens, ni à ses amitiés ; il tire son sabre et il dit à son devoir : « Ordonne ! » Ma patrie est opprimée, ma maison a été souillée ; pour l'une et l'autre, je vaincrai ou je mourrai. Mais que Dieu, le jour du combat, pousse ou détourne mon sabre !

Elle étendait les mains pour le bénir ; un cri faible, venu du dehors à travers les vitraux, appela :

— Étienne !

— Mon nom ! dit le jeune castellan avec un sursaut.

— Étienne ! répétait la plainte, plus lointaine, mêlée à des bruits de roues.

Il reconnut la voix d'Hélyonne, oui, d'Hélyonne, certainement.

Il bondit hors de la chapelle. Deux domestiques traversaient la cour.

— Le pont! baissez le pont!

La voix, plus éteinte, suppliait encore:

— Étienne ! à l'aide! Étienne !

Il cria :

— Mon cheval !

Il n'attendit pas qu'on eût sanglé ni harnaché la bête, lui sauta sur les reins, piqua des deux, les poings dans la crinière, franchit l'extrémité descendante du pont, se trouva sur le chemin, d'un seul regard parcourut toute la plaine et s'élança furieusement dans la direction de Pruzani, parce qu'il avait vu, là-bas, sous le jour des étoiles, dans une rapide voiture, une forme levée vers le château de Mikalina avec des bras tendus, qui appellent !

Penché sur le cou du cheval, il lui arrachait les

crins, et les pleurs de rage brûlaient le bord de ses paupières.

On enlevait sa fiancée, son ange très adorable! Par les blessures du Christ, était-ce possible, cela! C'était vrai. Mais pourquoi? et qui donc? Il distingua, sur le siège de la brizka, deux hommes; un autre homme, dans la voiture, maintenait Hélyonne. Trois lâches! Il suffirait, lui seul, contre les trois.

Oh! il les atteindrait! les hommes sur le siège, s'étant aperçus qu'ils étaient poursuivis, avaient beau fouetter leurs chevaux: une bonne cavale, entre deux genoux robustes, rejoint et dépasse le plus ardent attelage. Dans le vent qui lui rebroussait les cheveux, dans un dispersement de cailloux et de poussière, il se précipitait, l'œil écarquillé et l'oreille tendue.

Déjà il voyait mieux Hélyonne debout, se débattant; il entendait le bruit des roues plus proches; il gagnait du terrain.

A ce moment, un bruit sec secoua l'air et sauta d'échos en échos: une balle avait traversé la chapska du jeune castellan.

Mais Hélyonne gémissait:

— Étienne!

Il s'élança plus éperdument en criant: « Me voici! »

VIII

Les arbres aux grands branchages, qui ont l'air de faire des gestes dans la nuit, cernaient l'étroite ga-

zonnière pâlie de rayons d'étoiles. Des sons assourdis, grossissants, diminués, grognements de fauves, peut-être lointains, gazouillis de nids, tout proches, et des glissements aussi, sourdaient de toutes parts comme pour s'évanouir dans cet espace ouvert, et l'épaississement des intenses feuillages où grondait, murmurait, sifflait, battait de l'aile, l'immense vie diffuse de la forêt, semblait vouloir resserrer la clairière entre de continuelles approches de ténèbres s'accumulant sous la poussée des profondeurs.

Non loin de son cheval qui paissait l'herbe, et parfois hennissait d'épouvante, le serf, lié au hêtre depuis douze heures, rechigné, hargneux, grondait de ne pouvoir mordre, comme un dogue bourru à l'attache.

Une tête sortit d'entre les branches.

— Es-tu là, toujours ?

L'autre dit :

— Qui es-tu ?

— Hassan.

— Détache-moi !

— Je suis venu pour te délivrer, dit le Tartare. Les seigneurs ont longtemps parlé, puis ils sont allés boire dans le château de M. l'échanson. Je me suis échappé. Ecoute, je n'ai pas compris tout ce que tu leur as dit ; mais j'ai entendu que tu parlais des hommes égaux. Tu avais raison. Quiconque sait monter un cheval nu, à la crinière rase, fendre un Kosak d'un seul coup de sabre du crâne à l'entre-cuisse, et boire un seau de lait fermenté sans reprendre haleine, est un homme qui n'a pas de maître. Le steppe est assez grand pour que tous les vents y soufflent, et le vent du sud n'est pas le seigneur du vent septentrional.

C'est pourquoi je suis revenu. Tu es libre. Voici ton cheval. Fuis.

Le serf, dégagé des liens, étendit ses bras longuement.

Il cria :

— Tu te détireras ainsi, antique servitude, après les tyrans égorgés !

Puis il sauta sur son robuste bidet, en disant :

— Merci, Hassan ! adieu.

— Où vas-tu ? demanda le Tartare.

— A Varsovie !

— Chez le roi Stanislas ?

— Chez le roi.

— Pourquoi ? Que lui diras-tu ?

— Je lui dirai : « Voulez-vous être le chef de quatre millions d'hommes libres, au lieu d'être le valet de quelques grands seigneurs ! Délivrez les esclaves, ils vous livreront les maîtres. »

— Tu veux que la Pologne se soumette ?

— Pour que ses meilleurs fils se redressent.

— Le roi Stanislas, c'est Catherine, c'est la Russie !

— Qu'importe de quel côté souffle le vent de la liberté !

— Comme Stanislas, tu seras un traître !

— Jésus-Christ, peut-être, avait humilié Judas !

Il frappa des deux talons le ventre de son cheval, s'enfonça dans un sentier, disparut parmi la nuit.

Il atteignit la route sur la lisière du bois ; sa lourde monture galopait ventre à terre.

Il vit venir de son côté, très rapidement, une voiture de voyage, où un homme retenait entre ses bras une femme éperdue.

Instinctivement, il allait s'arrêter, crier : « Qui va là ? » demander à cet homme ce que c'était que cette femme.

Mais il reconnut Ivan Boleski.

— Va, passe, dit-il. Une Polonaise noble violée par un Russe ! J'accepte ce bon augure de vengeance prochaine.

Il suivit son chemin. La cavale blanche d'Étienne Boleski arrivait, plus blanche d'écume ; elle n'eût pas tardé à joindre la fuite des ravisseurs.

Mais le serf reconnut le castellan.

— Halte ! dit-il en barrant la route.

— Retirez-vous !

— Non.

— Je veux ramener cette femme qu'on emporte !

— Oui, ta fiancée, Hélyonne Kilinska, enlevée par Ivan Boleski, ton frère.

— Maudit soit-il ! Fais-moi place !

— Tu ne passeras pas !

Étienne Boleski tira son sabre ; l'autre ne dégaîna pas ; mais, prenant un pistolet sous sa pelisse, il fit feu à bout portant.

La cavale, qui s'était cabrée, reçut la balle dans le poitrail et s'abattit sur son cavalier renversé.

Alors, le serf lança son bidet en avant, le long de la route qui, après avoir passé devant Mikalina, afflue dans la route de Varsovie, — de Varsovie, où, depuis vingt-six ans, régnait Stanislas-Auguste, roi élu par fraude, traître à son peuple, traître à son Dieu, et auquel, pour le jour de son couronnement, on avait pu envoyer de Russie une couronne qui lui alla fort bien, parce qu'il avait laissé la mesure de sa tête sur l'oreiller de Catherine.

LIVRE DEUXIÈME

Le bal de Sonya Ivanowna.

I

Le soir du 26 mai 1790, Sonya Ivanowna donnait un bal dans le palais du gouvernement à Troki.

Qu'était-ce que Troki ?

Yégor Ivanowitch disait quelquefois en baîllant :

— Ma sœur, Grodno serait admissible ; je me contenterais de Smolensk ; Troki est absurde.

Sonya Ivanowna répondait, avec un petit haussement d'épaules :

— Absurde. Mais je monte quelquefois avec mon fils sur la tour de Saint-Casimir, dont le duc Gédimin posa la première pierre, et, je te le dis, Yégor, du haut de la plate-forme, on pourrait voir le château de Mikalina, s'il brûlait par une belle nuit !

Vieille cité murée et crénelée, lourdement assise au bord de son lac, Troki était le poste avancé de la domination moskovite.

Au pied de la forteresse. roulait la Brezzala, torrent plutôt que rivière. tout à coup rebroussée par des blocs de granit. puis écroulée en cataractes du haut des bancs de craie ; elle ne portait pas de ponts, ainsi qu'une bête trop fougueuse ne souffre pas la selle.

Mais la libre rivière baignait une terre esclave.

Depuis la dispersion des confédérés de Bar, qu'avait suivie le démembrement de la Pologne — la Curée après la Mort — la voïévodie de Troki, dans le palatinat de Wilna, appartenait à la Russie, comme les palatinats de Minsk, de Polotsk, de Vitebsk, de Mstizlaw, et comme celui de Nowogrodec, qu'on appelait la Russie noire.

A vrai dire, Catherine II usait de discrétion, ne revendiquait hautement ni Troki ni Wilna, feignait d'en laisser la suzeraineté à Stanislas-Auguste ; l'impératrice était la voleuse, le roi était le recéleur.

De là la nécessité de gouverneurs, polonais par la naissance, russes par la trahison ; le gouvernement de Troki fut le présent de noce que reçut de Stanislas, sur un ordre de Catherine, le mari de Sonya Ivanowna.

Il eût désiré un autre poste moins voisin du district de Mikalina ; la faveur de l'impératrice, dirigée peut-être par quelque autre volonté, le maintint à Troki obstinément.

Quatre fois l'an, pendant dix-sept années — les matins des quatre jours qui précèdent Pâques, la Trinité, Tous-les-Saints, la Naissance — un homme à cheval, sans uniforme, que suivait un état-major éclatant de dorures, se rendait au champ de manœuvres, où il passait en revue deux escadrons de kosaks coiffés

d'astrakan pointu, quatre trains d'artillerie avec leur tumulte de ferraille, un régiment de hussards noirs, quatorze compagnies d'Ukraniens à pied, vêtus de rouge.

C'était André Boleski, vieilli, pensif, l'œil qui se détourne, salué trop bas par les uns, et que d'autres ne saluaient pas.

Cependant Sonya Ivanowna dans cette morne résidence, déployait une furie de gaieté, une extravagance de luxe qui stupéfia les humbles habitants de la ville, qui éblouit la noblesse des castellanies voisines. Sa calèche, qu'emportaient quatre chevaux blancs conduits par deux postillons noirs et roux, secouait des remuements de panaches, des claquements de fouets et des sonneries de grelots dans les rues vertes d'herbes, d'où fuyaient les enfants, sous les fenêtres des graves gentilhommières, jusque dans le steppe, où la solitude s'étonnait.

Avec Ivan, avec Yégor, Sonya ordonna l'élégance, décréta la bonne humeur. Elle inventait des fêtes. Elle imagina d'embarquer des mascarades vénitiennes sur le lac de Troki, qui fut une morne Adriatique; M. le notaire terrestre dut s'habiller en gondolier; madame la starostine s'embarrassa dans sa queue de dogaresse. En tout temps, les officiers de la garnison formaient comme une cour frivole, pleine de bruits de sabres et de rires. Bouleversé, extasié, ruiné, Troki connut la tyrannie impitoyable du plaisir.

André Boleski, d'abord, se mêla peu à ces joies, à ces fêtes, puis il s'en écarta tout à fait. Il se tenait volontiers seul, dans une vieille salle aux poutres noires, où blêmissaient des armures; il marchait, la tête

basse, s'arrêtait, marchait encore, comme un homme inquiet.

Son poste n'était pas sans péril, ni sans possibilité d'alertes ; si bien des nobles de la voïévodie, contents de vivre l'échine courbée et la lame au fourreau, n'ouvraient la bouche que pour dire : « D'accord, » au crime de l'impératrice et à la complicité du roi, beaucoup d'autres soufflaient de colère dans leurs moustaches et se plaignaient d'avoir des cauchemars après boire, où des Russes s'asseyaient sur leurs estomacs.

Plus d'une fois, André Boleski, le front sur la vitre, immobile, regarda s'épaissir, là-bas, du côté de Mikalina, les noires forêts lithuaniennes, où combattirent jadis les héros de Pologne, d'où pouvait surgir à chaque instant une rébellion nouvelle, comme un jeune loup débusque du bois.

Un matin, le colonel Wladimir Petrowitch, qui commandait la milice ukranienne, entra brusquement et dit :

— Des nouvelles, Excellence !

Le comte tressaillit. Il avait de ces frissons lorsque quelqu'un qu'il ne savait pas là lui adressait brusquement la parole.

— Quoi donc, monsieur ?

— Un détachement de mes Ukraniens s'est emparé, sur la route de Slonim, de deux chariots pleins de poudre et de balles.

— Ah ! dit le comte ; et qui les conduisait ?

— Des paysans qui se sont enfuis.

— De sorte qu'il n'a pas été possible de savoir à qui ces munitions étaient expédiées ?

— Pardonnez-moi, Excellence. Un de mes hommes,

qui a l'habitude de pousser assez loin ses maraudes, a reconnu les paysans ; ils appartiennent à M. Syruc de Molawac, panetier de Slonim.

— Ceci me rassure, colonel. M. Syruc est un grand chasseur d'ours et de bisons. Munitions de chasse, et non munitions de guerre.

Il congédia l'officier. Il reprit sa promenade morose, le front bas, d'un mur à l'autre.

Une autre fois, un moine bernardin, qui arrivait de Wilna, demanda à voir le gouverneur.

— Excellence, le ciel connaît mes intentions! Il sait que je ne me suis pas décidé, sans de longues controverses avec moi-même, à vous dévoiler les complots des frères de mon ordre et de leur digne syndic M. Gaëtan Massaliki. Vous leur pardonnerez, monseigneur, car ils ne sont qu'égarés !

— Un complot? dit le comte.

— Serai-je abbé? dit le moine.

André Boleski appela ses gens et fit reconduire ce délateur aux portes de la ville. Mais il parut, depuis ce jour, plus mélancolique encore.

Enfin, quelques jours plus tard, le major Dréwics lui parla en ces termes :

— Monseigneur, il est évident qu'un mouvement se prépare en Lithuanie. De toutes parts, des renseignements nous viennent, qui s'accordent entre eux. Les gentilshommes polonais s'envoient les uns aux autres des messages, s'assemblent en diétines mystérieuses, font acheter à l'étranger des fusils et même des canons. Il est temps d'aviser, Excellence.

Le comte devint très pâle.

— Les rumeurs exagèrent, dit-il. Cependant, faites

mettre la ville en état de défense ; les portes seront fermées désormais à huit heures du soir, et ne s'ouvriront qu'après le plein jour. Pour le moment, ces mesures suffisent. Il sera bon, en outre, de tenir secrètes les alarmes que l'on vous a données, de ne pas inquiéter la population.

— Votre Excellence sera obéie. Ne pense-t-elle pas qu'il serait bon d'occuper militairement les routes qui aboutissent à Troki, de faire faire des reconnaissances dans les forêts de Pruzani et de Mikalina?

— Monsieur le major, dit le comte, vous vous bornerez, je vous prie, à exécuter mes ordres.

Resté seul, André Boleski songea longuement, la tête entre ses mains.

Puis il fit venir l'un de ses courriers kosaks, en qui il avait beaucoup de confiance.

Le courrier entra ; le comte écrivait.

— Je suis là, Excellence!

— Attends.

La lettre signée, puis cachetée :

— Tarass, demanda le comte, combien te faudra-t-il de temps, avec un bon cheval, pour aller à Pétersbourg?

— Seize jours, dit Tarass, parce qu'il est nécessaire que le cheval dorme. J'ai déjà fait ce voyage. Mais j'arriverai le soir du quatorzième jour si je peux crever le cheval.

— Tu le peux.

— Quatorze jours, donc.

— Autant pour revenir?

— Moins, Excellence : l'aller monte, le retour descend.

— Tu pars aujourd'hui 26 mai; tu seras de retour le 24 juin?

— Le 24 juin, peut-être dans la matinée, avant la nuit certainement, à moins qu'on ne m'ait retenu à Pétersbourg.

— Tu ne seras pas retenu.

— Quelle est ma mission?

— Porter cette lettre à la tsarine.

— On m'introduira sans retard?

— Tu es le courrier du gouverneur de Troki.

— Si Sa Majesté est absente?

— Si Sa Majesté est absente, tu te feras annoncer chez le feld-maréchal.

— Alexandrowicth Potemkin?

— Oui.

— Je lui remettrai la lettre?

— Oui.

— Sa Majesté ou Son Altesse donnera une réponse?

— Oui.

— A l'instant même?

— A l'instant même.

— Monseigneur, le 24 juin je vous rapporterai la réponse de l'impératrice ou du feld-maréchal.

— Le 24 juin, dit le comte, dont la voix tremblait, je serai là, depuis le jour, à cette fenêtre, t'attendant; et ton cheval, qui aura emporté un serf, ramènera un homme libre.

II

Donc, ce soir-là, Sonya Ivanowna donnait un bal, et, bien que ce ne fût pas le temps du carnaval, un bal travesti, par ordre.

Satins capitonnés des parois, bouffettes de rubans dans les encoignures, dentelles doublées de soie, plissées autour de la toilette bleue et blanche, abandon de chiffons précieux sur les grêles bras d'or des chaises, allégories du vague plafond, tous les vermillons clairs et tous les azurs tendres des pastels mariaient leurs délicates harmonies dans la chambre imbue d'odeurs, où Sonya Ivanowna, entre les chandelles roses de deux hauts candélabres, à moitié dévêtue d'un costume de Diane d'après Boucher, glissait la finesse de son buste dans un corsage d'arlequine, d'après Watteau.

— Toc ! toc !

Ceci ne fut pas frappé, mais parlé, selon la façon de ceux des gentilshommes russes qui se targuaient d'élégance française.

— Ivan peut-être ! dit Sonya Ivanowna en repoussant vivement les deux caméristes qui tenaient levé l'habit de comédie ou de bal.

En corset, les bras nus, la gorge gonflée hors d'un double nid de baleine et de gaze, elle tourna vers la porte son joli visage clair et rose, duveté d'un soupçon

de poudre, d'où les sévères années n'avaient pas réussi à exorciser la beauté du diable.

— Entre donc, dit-elle.

Mais ce fut Yégor Ivanowitch qui entra, et avec lui un bruit voisin de musiques, de chuchotements, de rires et d'étoffes froissées dans le tournoiement des danses.

Frac de gros de Naples bleu lamé, à la Lauzun, jabot de malines, culotte de la couleur du frac, bas de soie teintés de rose, poudré, fardé, musqué, le tricorne sous les bras, Yégor Ivanowitch était de tout point parfait.

C'était maintenant un personnage considérable, un peu parce qu'il était l'aide de camp d'André Boleski, gouverneur militaire de Troki, beaucoup parce qu'il n'avait pas son pareil pour débiter quelque aimable badinage en croquant des pralines à la reine, qu'on lui envoyait de Paris, et pour jeter son chapeau sous son aisselle gauche, d'un geste duquel il n'y avait rien à objecter.

Il exerçait vraiment la fonction de maître suprème des élégances, étant assez Français pour paraître surnaturel aux gentilshommes polonais, déjà russes, et aux administrateurs russes, encore Kosaks, qui dominaient la ville et la province de Troki. Ce qui mit le comble à sa belle renommée, c'est qu'il fit bâtir un palais dont la toiture affectait la forme d'un tricorne. Le moyen de ne pas admirer une telle imagination ! Il fut bien établi, dès lors, que la chapska polonaise était bonne pour les paysans, et, quand à ce qui était des chapeaux ronds, il n'y avait plus moyen de s'en accommoder.

... Diane.

... manqua

... et de ma

... pendant ce

... mes mou-

ches. Mais parlez français, à cause de ces gens.

— Ah ! ma sœur, vous m'avez joué un bien mé-chant tour. Si vous aviez décidé votre mari à me prêter cent mille roubles, je n'aurai pas manqué de rester garçon. Mais, quoi ! j'avais vendu mon dernier serf, il ne me restait pas un copeck pour faire galonner le tricorne de mon hôtel : j'ai perdu de réputation ; j'ai préféré n'être que ridicule : j'ai épousé Nadine Pétrowka, c'est-à-dire le diable.

— Voilà de vos exagérations ; Nadine est fort jolie.

— Peuh ! passable.

— Blonde.

— J'ai un penchant pour les brunes.

— Jeune.

— Est-on femme avant trente ans ?

— Un joli embonpoint.

— Oui, une petite tonne.

— Point sotte.

— Parbleu ! le diable.

— Un peu parleuse, c'est vrai.

— Elle ne dort pas, de peur de se taire ! au total, insupportable.

— Votre femme, voilà tout.

— En outre, elle me trompe.

— Eh ! que peut vous faire cela ? Vous avez commis la folie de vous marier ; vous n'avez pas, j'imagine, la sottise d'être jaloux ?

— Suis-je un rustre, ma sœur ? Mais Nadine passe les bornes.

— Bon ! Est-ce qu'il y a des bornes ?

— Ah ! oui, vous ne les voyez plus, parce qu'il y a si longtemps que vous courez de l'autre côté.

— Yégor !

— Entre nous. D'ailleurs, nous parlons français.

— Vous êtes un impertinent. Revenez à Nadine.

— Savez-vous qui elle préfère ?

— A vous ?

— Oui, à moi.

— Oh ! mon frère, et à d'autres ! dit Sonya avec un petit rire.

— Enfin, savez-vous qui elle préfère ?

— Grégor Grégorowitch, le directeur de la prison militaire.

— Oui ! un geôlier ! un donneur de bastonnades. Il y a un instant, je les ai surpris devant le buffet, buvant du champagne...

— Où est le mal ?

— Dans le même verre !

— En même temps ?

— Ma sœur !

— Ne vous fâchez pas. Je vois ce qui vous chagrine. Vous ne vous souciez guère de votre femme, et il y a beau temps que vous auriez provoqué un divorce si vous n'étiez pas ruiné ; même vous lui passeriez volontiers quelques galanteries, pourvu qu'elle ne s'engageât qu'avec des gentilshommes de jolie tournure et d'élégantes manières, — le colonel Wladimir, par exemple. Mais cela vous remue la bile, qu'elle montre du penchant précisément pour ce Grégor qui nous est arrivé de Tobolsk, sans aucune idée des façons de la belle société, barbu et chevelu, grosse bouche, des yeux de bœuf, des gestes qui ont l'air de battre, une voix qui dit : « Vous êtes charmante ! »

du ton dont on crierait : « Vingt coups de knout à cette femme ! »

— Elle me déshonore.

— Oh ! je vous plains.

— Vous riez ? On dirait, en vérité, que vous trouvez naturelle...

— La conduite de Nadine ? impertinente, je ne dis pas non, mais passablement naturelle.

— Vertubleu ! s'écria Yégor Ivanowitch.

— Ah ! que vous êtes sot !

Elle le regarda, une mouche au coin de l'œil, une mouche au bord des lèvres, repoudrée, toute rose de fard, exquise, pas plus de vingt-six ans.

— Tourne-toi, dit-elle, pendant que j'enfilerai mes chausses.

Il tourna son fauteuil, elle reprit :

— Connaissez-vous votre femme un peu ?

— Sans doute.

— Bien peu, n'est-ce pas ?

— Beaucoup trop.

— Pas assez. Croyez-moi, une étrange créature, Nadine, et assez obscure, tout enfantine et bavarde qu'elle se montre. Moi, je l'aurais défendue à Ivan, qui est trop petit. Ronde, boulotte, mais une peau qui la serre comme un corset naturel ; et, si elle tombait, elle rebondirait. Des yeux d'un feu jaune, qui doivent lui brûler les paupières. Avez-vous remarqué comme ses pommettes un peu hautes — des pommettes de vraie Moskovite — deviennent tout à coup d'un blanc mat, quand elle valse avec tout autre que vous ? Beaucoup de femmes rougissent ; elle pâlit, c'est plus grave. Voyez-vous, mon frère, un frac de

gros de Naples ou de velours d'Anvers, c'est très joli, et je n'ai rien à dire contre votre tailleur ; en outre, vous avez, autrefois, pendant notre séjour en France, pris un air de gentilshommes, qui, certainement, vous eût fait reconnaître à Versailles — du temps où la reine n'y recevait pas les dames de la Halle — pour un habitué du Biribi des Vertus, mais qui est tout à fait suffisant dans ce pays moitié russe moitié polonais et tout à fait barbare. Prenez garde, cependant ; l'autre jour, je ne sais qui demandait sa voiture, et vous vous êtes écrié : « Voilà, voilà ! Excellence ! » comme jadis, à Nijni-Nowgorod ! N'importe. Vous êtes délicieux pour Troki. Mais, que voulez-vous, — je vous dis cela en bonne sœur, — être délicieux, cela ne suffit pas. Le jabot ne dispense point de la poitrine. Nadine raconte, en pouffant de rire, que vos bonbons à la Richelieu ne viennent pas de chez le bon faiseur, et M. le directeur de la prison est un ours tout à fait remarquable ! Maintenant, tu peux te retourner, je suis habillée. Varvara, donne-moi mon demi-masque et ma batte.

Elle se fit voir fine et longue dans son étroit fourreau de satin losangé de noir, de rose, de blanc, de vert. D'ailleurs plutôt arlequin qu'arlequine, car elle avait dédaigné la jupe, qui eût ôté au déguisement un peu de sa sveltesse garçonnière. Le petit feutre mou s'inclinait vers l'oreille gauche avec un air de ne pas tenir, et, sous la noirceur du masque, la brusquerie de la bouche plus rouge faisait l'effet d'une double fraise crevée.

Elle s'attendait à quelque madrigal ; mais Yégor Ivanowitch, le regard indifférent, ne desserra par les

lèvres. Évidemment, Sonya l'avait blessé au vif ; elle haussa l'épaule et fit claquer sa batte.

— Vous n'avez plus rien à me dire ?

— Non, comtesse.

— C'est pour le plaisir d'une simple causerie que vous avez gêné ma toilette ? Vous êtes un grand importun. Allons, donnez-moi votre bras, et rentrons dans le bal.

Il s'écria :

— Eh ! bien, oui, j'ai quelque chose à vous dire !

— A la bonne heure !

— Tout ce que vous voulez, vous l'obtenez de votre mari ?

— Ah ! Yégor, je vieillis, et le comte est bien morose. Voyons, qu'exigez-vous ?

— Il me faut un ordre du gouverneur pour faire enfermer ma femme dans le couvent des carmélites de Smolensk !

— Êtes-vous fou ?

— Plein de raison.

— Ce serait un abus de pouvoir !

— Je le sais bien.

— Nadine jetterait mille cris !

— On ne l'entendrait pas.

— Elle n'est pas catholique !

— Elle se convertira.

Sonya Ivanowna pouffa de rire.

— Est-ce convenu ? demanda-t-il ?

— Mon Dieu ! dit-elle. Est-ce que je peux vous refuser jamais rien !

— Ah ! Sonya, vous êtes la plus jolie du monde

dans ce piquant costume, et je rêverai cette nuit que je ne suis pas votre frère.

— Fort bien, monsieur, dit-elle en lui prenant le bras, je vois qu'il faut vous obliger pour que vous soyez galant.

Ils allaient sortir du boudoir. La porte s'ouvrit brusquement poussée.

— Où est maman ?

C'était Ivan Boleski, en pelisse de voyage, poussiéreux, les cheveux défaits.

— Oh ! enfin ! cria-t-elle.

Il s'arrêta, la regardant.

— Mais voyez donc ce méchant fils qui ne reconnaît pas sa mère.

Elle lui sauta au cou, toute ravie, le baisant dans les cheveux, sur le front, sur les yeux.

— Toi ? dit-il. Oh ! c'est très joli, cet habit !

Mais il fronça le sourcil.

— Il faut que je te parle tout de suite, à toi seule. Va-t'en, Yégor. Pas un mot de mon retour, à personne. Eh bien ! entends-tu ? Laisse-nous.

Yégor Ivanowitch sortit, après une chiquenaude donnée à la dentelle de son jabot, et, sur un signe de Sonya, les deux caméristes le suivirent.

Elle tenait son fils par le cou, le regardait, anxieuse.

Il dit :

— Retire ce costume, prends une pelisse. Une voiture nous attend. Fais vite. J'ai laissé Hélyonne Kilinska dans la maison de poste, à deux verstes de la ville.

— Elle t'a suivi ! dit Sonya, avec un cri de joie folle.

— Elle est blessée. Vois, j'ai du sang à mes manchettes. Viens, tu la sauveras. Je me tuerais, si elle mourait.

III

Quand il était très petit, Sonya Ivanowna, mal réveillée, un reste de songe pendu au bout des cils, s'étirait longuement dans la tiédeur moite du lit, avec un joli soupir qui bâille, tendait une main, sonnait pour qu'on lui apportât son fils; elle se secouait bien vite, dès qu'il était là, au-dessus d'elle, soulevé par la nourrice, tout blanc, tout gras, le cher mignon, qui faisait aller ses jambes dans l'air, hors de la chemise courte, et, en crispant les doigts de ses petits pieds montrait le dessous un peu rose des plantes. « Viens, toi, je t'adore! » Il lui semblait qu'il se faisait en elle un évanouissement d'ombres, un épanouissement de jour, quand elle ouvrait les bras à cette aurore. C'étaient mille folies. Elle lui mettait dans chaque main un de ses doigts qu'il serrait bien fort, et il fallait, si faible qu'il fût, qu'il lui marchât sur tout le corps, elle d'abord assise, puis renversée, pour qu'il lui vînt jusqu'au cou. Quelquefois il glissait, entre la poitrine et le bras, et il tombait, sa grosse petite tête en avant, dans les cheveux longs et fins de sa mère, qui l'en envelop-

pait, l'en vêtissait, lui en faisait des colliers, des ceintures, pressant, roulant, avec des baisers et des rires, son bel amour prisonnier dans le grand filet d'or.

— Ah! ce sera bien ennuyeux, dit-elle une fois, quand il aura vingt ans.

Lorsqu'il en eut trois ou quatre, elle l'asseyait sur le rebord de sa toilette, pendant que ses femmes la coiffaient. Elle disait: « Regarde dans le miroir. » Hors de sa collerette de dentelles, il penchait la tête un peu, appuyé sur le plat de la main entre deux pots de fard, et, comme les visages d'un double pastel, leurs reflets roses se souriaient, les lèvres proches. Coiffée, elle lui demandait: « Suis-je bien? » car il s'y connaissait, vraiment. Il était extraordinaire pour son âge, distinguant les couleurs des robes, suivant les gestes des habilleuses, sachant beaucoup de paroles déjà. Une fois, comme elle partait pour un bal, — car on le couchait fort tard, — il leva le doigt vers le front de sa mère, et il dit: « Poudre! » En effet, une mèche oubliée par la houppe était restée toute dorée dans la neige de la chevelure.

Il grandissait, s'effilait. Plus de robes, un petit frac en velours rose avec des fleurs de perles. Elle lui enseigna comment on retrousse le coin de la lèvre, en mettant la main sur la garde de l'épée, pour se donner une apparence qui provoque; Yégor Ivanowitch, — car le prince prenait part à l'éducation de son neveu, lui révéla le mystère du geste qui jette le tricorne sous l'aisselle. Bientôt, un nuage de poudre sur ses cheveux blonds qui devenaient roux, un peu de rouge aux pommettes, une mouche au coin de l'œil, — que sa mère lui mettait elle-même, en s'agenouil-

lant, — il eut tout l'air et les façons de ces marquis enfants que l'on peignait sur les éventails, offrant la main, vers un bosquet de roses où un Amour tire de l'arc, à une petite bergère pompadour dont le cou se renverse pour faire s'enfler le sein, et qui, d'un mouvement prompt, fait bouffer par derrière sa jupe de satin pâle à fleurs.

Comme elle s'était chargée d'instruire son fils, Sonya Ivanowna voulut lui apprendre à danser le menuet et la gavotte. « Regarde! » Elle faisait, recommençait vingt fois des pas chaussés de satin bleu, en relevant la jupe jusqu'au blanc rosé des chevilles. « Eh bien! à quoi penses-tu? » Il devint tout rouge, essaya de danser, n'avait pas du tout appris la gavotte.

Entre temps, une camériste française, jeune, sinon jolie, le faisait épeler dans un roman de La Popelinière, qui trainait dans la chambre de Sonya, le jour sur quelque meuble, le matin, au pied du lit, à côté des mules à talons d'or. Plus tard, quand il sut lire, — il avait dix ans alors, — la soubrette, pendant les absences de la mère, s'étendait sur un sopha, la tête vers l'épaule, et se faisait faire la lecture par Ivan, qui, une fois, avec un saut de jeune chat, lui mit les ongles au cou et la mordit au corsage. « Comment! déjà? » dit la mère prise d'un fou rire, quand elle apprit cette histoire. Elle le gronda tout haut, lui dit tout bas: « Fi, un laideron! » Mais elle se montra très prudente, défendit à Ivan de s'introduire dans la chambre des femmes avant l'heure de la toilette achevée. Il obéit. Désormais, il regarda toujours par le trou de la serrure, pour voir s'il pouvait entrer.

André Boleski réclama son enfant. « Sonya, dit-il, laissez-moi faire un homme de notre fils. » Elle répondit : « Vous me le gâteriez. » Il obtint pourtant qu'on lui donnât un gouverneur. Il assista aux leçons, attentif, guettant l'éveil de la pensée dans les yeux de son enfant. Il lui parlait longuement, tendrement, essayait d'intéresser, d'attirer, de conquérir cette jeune âme ; attristé depuis bien des années, déchu de beaucoup d'espérances, il eût mêlé sa vie à celle de son fils, et l'eût continuée en lui, rajeunie et heureuse. Ivan écoutait son père, comme il regardait les livres, ennuyé, un peu farouche. Il avait parfois de brusques colères, qui trépignaient. Une fois qu'on l'avait grondé à propos d'une leçon mal recitée, il sortit et, sur l'escalier, il souffleta un valet. Le petit Kosak surgissait du petit marquis. Mais, près de Sonya, il s'apaisait, se frottait contre elle, ronronnant comme un jeune chat-tigre privé, disant cent tendresses coquettes ; et c'était sa folie de galoper, la tête vers sa mère, à la portière du carrosse, ou de danser avec elle, au bal : lui, pimpant de rubans et de malines ; elle, toute en satin, les bras nus, et qui sentait si bon.

André Boleski, plus morne, partit pour un voyage ; il demeura absent toute une année.

Quand ils furent seuls, ils s'adorèrent plus follement. Comme il allait avoir quinze ans, et qu'il lui disait tout et qu'elle ne lui cachait rien, leur tendresse se compliquait d'un peu de complicité. « Tu sais, il te fait la cour ! » Et elle : « C'est extraordinaire que tu sois amoureux de la grosse starostine ! » C'étaient les matins qu'ils se querellaient de la sorte, après le déjeuner au champagne.

Il faillit avoir un duel — à seize ans — avec le colonel Wladimir, qui était de très bonne maison, pour la grosse starostine, précisément. A Troki, on se rencontrait toujours, parce qu'il n'y avait qu'un lieu de promenade, et huit ou dix jeunes femmes à peine. Sonya pensa perdre la raison. Elle eut des crises de nerfs, où elle criait : « Mon Ivan ! des épées ! » On le lui rapporterait peut-être blessé, mourant, un petit trou rose dans sa peau si fine. Elle se dit : « Non ! » Elle alla voir le colonel. Une mère peut faire de ces démarches. C'était le soir, n'importe ; il n'y avait pas de temps à perdre. De crainte que l'on ne soupçonnât où elle allait, elle s'était fait habiller d'une robe claire décolletée, comme pour une fête. « Tu sais, dit-elle en revenant, le colonel te fera des excuses. »

D'ailleurs, elle continuait l'éducation d'Ivan. Une fois, ils s'assirent dans le boudoir, chacun d'un côté d'une table de boule, devant une carte de Pologne, déployée.

Elle dit :

— Ecoute-moi bien, j'ai une idée.

— Comme tu es sérieuse !

— Regarde, là, c'est Mikalina.

— Oui, maman.

— Donne-moi les mouches.

— Pourquoi ?

Elle marqua avec des mouches, sur la carte, les points qu'elle désignait.

— Mikalina. Tu vois ?

— Oui.

— Dans ce château, il y a dix-sept ans, il s'est passé quelque chose de bien effrayant.

— Oui, oui, je sais, dit-il.

Il se leva, alla s'agenouiller devant elle, lui baisa l'un après l'autre les doigts.

— Je te vengerai, maman !

— Tu le peux.

— Je le veux !

— Je t'adore. Remets-toi en place. Plus près de Troki, là, c'est le château de Pruzani, qui appartient à ton père ; qui t'appartient, — une forteresse !

— Maman, en mettant des canons sur les tours de Pruzani, est-ce qu'on ne pourrait pas renverser Mikalina ?

— Oui, je pense. Mais il faudrait un prétexte, tu comprends, à cause du roi et de l'impératrice. Ah ! les représailles seront terribles, va ! J'ai promis à Élisabeth Boleska que je reconnaîtrais son fils ! Mais ce sont des lâches, ces Polonais. Si lourd que soit le joug, ils le supportent. Depuis dix-sept ans, je les épie : rien, pas un complot, et je vieillis ; c'est affreux ! Avant d'être vengée, je serai laide.

— Non ! dit-il en serrant les poings.

— Non, grâce à toi ! Regarde encore. De l'autre côté, il y a un autre château ; il n'est pas sur la carte.

— Ici ?

— Où je mets du rouge.

Du bout d'un ongle, elle avait pris un peu de vermillon sur sa joue, et elle fit sur la carte un petit signe rose.

— C'est la demeure du staroste Kilinski, qui arracha l'Aigle blanche de la poitrine de ton père. Il a une fille, Hélyonne Kilinska.

— Hélyonne Kilinska?
— Oui, elle est fiancée...
— A mon frère! s'écria-t-il.
— A Étienne Boleski. Tu n'as pas de frère, Ivan!
— Sa fiancée? répéta-t-il en fronçant le sourcil.
— Oui.

Il y eut un silence. Il reprit:

— Jeune, sans doute?
— Dix-huit ans je crois.
— Jolie?
— On le raconte.
— Eh bien, maman, dit-il en éclatant de rire, je pars pour Pruzani!

Elle tendit les bras, le prit par le cou, l'attira vers elle par-dessus la table et le baisa passionnément en disant:

— Ah! le cher mignon! il a compris! Tu es si beau! elle t'aimera.

Sept jours plus tard, il revenait du Pruzani avec un peu de sang aux dentelles de ses manches.

IV

La voiture les emportait. Sonya le tenait serré contre elle, dans sa propre pelisse, étroitement, comme pour le garder du froid ou d'un danger.

Elle dit :

— Blessé ? par qui ? Ivan, ne me rends pas folle. Parle-moi, mon mignon. Tout ce qui s'est passé, raconte-le-moi.

— Oh ! maman tu ne la laisseras pas mourir ? La blessure est près du cou, là où je mets mes lèvres, tiens. On ne la voit presque pas. C'est comme une petite bouche très fine, avec un peu de sang, quelquefois.

— Mais qui l'a donc frappée ?

— Je l'aime tant ! dit-il.

Sonya frémit.

— Laisse-moi t'expliquer. Les matins en habit de paysan, je quittais Pruzani ; je gagnais, à travers le bois, le château du staroste ; elle était à sa fenêtre toujours, une fenêtre où il y a des oiseaux et des fleurs qui remuent. Mon Dieu ! qu'elle est jolie ! Autant que toi. Mais autrement.

— Ah ! autrement ? dit la mère.

— Ses longs cheveux qui coulent sont de l'or pâle, très lisse : elle a le visage un peu long, d'une pâleur azurée, comme si le bleu du regard lui glissait sur la peau. Je n'avais pas pensé, en partant, qu'elle pût être si fière avec tant de douceur ! Elle brodait à sa fenêtre. Me montrer, lui parler ? Je n'osais pas ; je me tenais derrière des arbres, caché en face d'elle. Je restais là, jusqu'au soir, la regardant, très content d'être si près, bien triste d'être si loin.

— Et lui, l'as-tu vú ? demanda Sonya les dents serrées.

— Ne parle pas de lui ! ne parle pas de lui ! dit-il.

— As-tu vu le fils d'Élisabeth Boleska ? Réponds.

— Eh bien, je l'ai vu!

Elle s'écria :

— Est-ce qu'il est beau?

— Je crois que oui.

— Oh! moins que toi, j'en suis sûr! dit-elle en le serrant ardemment.

— Elle l'aime, ma mère! C'est pour lui, la ceinture où elle brodait des fleurs, — des fleurs si jolies qu'on eût dit des sourires qu'elle aurait laissés tomber! Oh! je le haïssais à cause de toi, déjà; je le hais bien plus, à cause d'elle! S'il n'eut pas existé, peut-être aurais-je contemplé Hélyonne de loin, toujours; mais puisqu'elle était à lui, je l'ai volée!

— Tu l'as enlevée? dit Sonya.

— Oui. Elle a suivi, sans défiance, un homme à moi, Serge, un paysan, grâce à la ceinture dont je m'étais emparé. J'avais lu des histoires comme celle-là, dans des romans, derrière ton épaule.

— Ah! tu es charmant! dit-elle.

— Les chevaux entraînaient la brizka, ventre à terre. Je tenais Hélyonne entre mes bras, pleurante, appelant : « Étienne » toujours! Bientôt, je vis que quelqu'un nous suivait à cheval.

— Lui!

— Lui.

— Tu étais armé?

— Elle criait : « Étienne » encore! Il se rapprochait. J'ai fait feu.

— Il est tombé?

— Non, il nous suivait toujours. Mais, enfin, je n'ai plus entendu le galop de sa monture.

— Tu l'as atteint, te dis-je.

— Je ne sais pas. Hélyonne n'appelait plus. Elle demeurait immobile, les yeux ouverts, sans larmes. Comme elle avait cessé de résister, je me tenais un peu plus loin d'elle, honteux.

— Enfant, dit Sonya, elle n'attendait qu'une parole pour être moins sévère, pour te sourire, peut-être ! Est-ce qu'une femme peut voir mon Ivan et ne pas l'adorer !

— Oh ! ce furent de longues heures, mornes. Je ne la regardais pas. Quelquefois, j'avais envie de lui dire : « Allez-vous-en ! je vous délivre ! » Je considérais les grands arbres dans la nuit, tout noirs et sinistres des deux côtés de la route. J'avais peur quelquefois, à cause de l'ombre, comme lorsque j'étais petit et qu'il n'y avait pas de lumière, le soir, dans la chambre, pendant que tu étais au bal. Et je me sentais brisé. Je fermai les yeux. Lorsque le commencement du jour fit se lever mes paupières, Hélyonne n'était plus dans la voiture.

— Elle s'était enfuie ?

— Pendant mon sommeil, Serge et son compagnon, assoupis sur le siège, ne l'avaient pas vue ni entendue descendre, se précipiter sans doute sur le chemin, au risque de se tuer. Je les aurais battus ! Depuis combien de temps n'était-elle plus là ? Pourrais-je la rejoindre maintenant ? Il fallait la chercher à travers tous ces bois, où elle s'en était allée. Déjà, dans la plaine, il faisait clair : mais la forêt était pleine de nuit. Serge m'accompagna. Nous battions les fourrés. 'appeler ? elle aurait fui ; nous devions essayer de la prendre. Puis, je ne sais comment, je me trouvai t seul ; Serge, parmi tant de broussailles, avait cru

me suivre, avait perdu mes traces. Tout seul, maman, dans l'obscurité, avec de grands troncs de cèdres, qui remuaient un peu, en craquant ! Les feuilles faisaient du bruit comme s'il y avait eu, derrière, des personnes cachées ; dans les mousses, des formes longues, qui étaient vertes aussi et jaunes comme la mousse, glissaient en zigzag, disparaissaient, laissant après elles un tremblement de brins d'herbes ; et tout à coup un grand oiseau, qui avait l'air d'être en or et en flamme, s'enleva d'un buisson, m'éclaboussa d'un violent battement d'ailes effarouchées. Mais je marchais toujours. Je voulais retrouver Hélyonne, je la retrouverais ! Comme j'avais oublié mes pistolets dans la voiture, je tenais mon couteau de chasse à la main, pour le cas, tu comprends, où j'aurais rencontré un ours ou un bison.

— Oh ! qu'il est brave ! dit la mère.

— Ce fut elle qui m'appela, maman ! Moi, non ; quelqu'un, n'importe qui, à son secours. Une bête, en passant, l'avait effrayée sans doute, et la peur lui arracha un cri. Je me jetai en avant, je la vis, tremblante, se baissant dans des fougères, les bras serrés sur sa poitrine, plus épouvantée de moi que de l'animal qui avait passé. Je tombai à ses pieds, tout en larmes.

— A la bonne heure ! dit Sonya.

— Elle me parla enfin. « Vous êtes bien infâme ! Qui êtes-vous ? Que me voulez-vous ? Pourquoi m'avez-vous emmenée ? » Je ne sais pas ce que j'ai répondu, mais j'ai dit mon nom, je m'en souviens. Oh ! j'ai eu tort, vois-tu, car elle est devenue terrible ; elle proférait, très vite, des paroles cruelles. « Que j'étais

le fils du maudit ; que cela n'était pas étonnant que je fusse un monstre, puisque j'avais Sonya Ivanowna pour mère ! Je la saisis. Tu comprends, elle t'insultait ! et puis elle, si jolie, elle était si belle dans sa colère, qui lui faisait la peau plus blanche et les lèvres plus rouges ! elle voulait m'échapper ; mais, moi, je suis fort, quoique petit ! Je la tenais bien. Je la sentais contre moi, si près, toute souple et remuante, et, comme je la serrais éperdument, chacun de ses efforts me la rendait plus proche. Dans cette lutte, où je m'entendais râler de rage et d'amour, je déchirai, je ne sais pourquoi, sa manche avec mes ongles ou avec mes dents. Sa peau, comme le fraîcheur d'un fruit de neige, me passa sous les lèvres. Elle cria ! Je devins fou. J'arrachai l'étoffe, je me frottai le front, les joues, les lèvres, sur cette claire épaule, qui était comme un pâle croissant de chair. Elle disait : « Lâche ! » Je baisais, je mordais ses injures. Je l'aimais comme le loup a faim. Elle me souffleta ! Je la renversai, défaillante, et mes lèvres suivaient son cou, son cou si long et si pâle, qui saigna, parce qu'en le baisant j'y avais enfoncé la pointe de mon couteau.

— Oh ! Ivan ! Ivan ! que vous êtes brutal ! dit Sonya Ivanowna.

— Je l'avais frappée, moi, moi, qui l'adore ! Elle était évanouie dans les herbes avec l'air d'être morte. Vois-tu, j'ai failli me tuer avec l'horrible couteau. J'allais, je venais, appelant, me tordant les bras, pleurant de rage. Oh ! je n'osais plus la toucher à présent ! Non, même pour m'assurer si son cœur battait encore, je n'ai pas touché Hélyonne ! Je me suis assis auprès d'elle, stupide, attendant qu'elle rouvrît les

yeux, regardant sortir de la blancheur de son cou de petites perles de sang, comme de la sève rouge que pleurerait un lys. Mais Serge m'avait entendu. Portant tous deux Hélyonne, qui était vivante, me disait Serge, nous regagnâmes la voiture. Il fallut que les chevaux marchassent bien lentement, bien lentement; chaque cahot faisait qu'Hélyonne soupirait ou poussait un petit cri. Je tenais ses mains, où revenait la chaleur de la vie. Mais elle leva les paupières, frémit en me voyant, et le mouchoir que j'avais mis sur sa blessure devint tout à coup plus rouge. Alors, je me détournai, je ne lui touchai plus la main.

— Pauvre Ivan! dit Sonya.

— Le soir venait, quand nous aperçûmes les remparts de Troki. Je ne savais où conduire la pauvre chère blessée. Nous nous sommes arrêtés, avant la porte de la ville, à la maison de poste. Maintenant, Hélyonne est couchée, toute pâle, sur un pauvre lit de paysanne. Oh! nous la sauverons, dis, maman?

— Oui, mignon, et bientôt elle t'aimera. Tu lui parleras pendant les attendrissements de la convalescence. Vois-tu, je crois que tu t'épouvantes pour peu de chose, et tu ne lui as pas fait grand mal avec ton méchant couteau.

— Oh! ma mère, je tremble. Quand nous sommes arrivés à la maison de poste, il y avait devant la porte un voyageur à qui l'on venait de louer un cheval; un homme singulier, qui a l'air d'un enfant et aussi l'air d'un homme qui serait vieux. Il est habillé d'un habit extravagant, joli, où les couleurs se mêlent, brodé partout d'ailes vertes; et il a sur l'épau-

oiseau familier, comme un page de chasse. En voyant Hélyonne toute blême, les yeux clos, il est descendu de cheval très vivement. Il a raconté qu'il connaissait de grands secrets pour guérir les blessures. Il nous a suivis, il est entré dans la chambre avec moi, et, après avoir regardé la petite plaie rouge, il a dit que c'était grave, très grave, hélas !

La briska s'arrêta ; pourtant elle n'avait pas encore dépassé les murs de la ville ; Sonya vit rôder autour de la voiture de sombes formes d'hommes, qui s'étaient détachées d'un grand mur, en élevant des falots dans la brune.

— Eh bien ! qu'est-ce ? demanda-t-elle en baissant la vitre de la portière.

Un officier s'avança ; il reconnut Sonya Ivanowna ; il dit très vivement :

— Pardonnez-nous, madame, d'avoir arrêté votre voiture. Les ordres sont formels. Les portes de Troki ferment à huit heures du soir.

— Faites-les ouvrir.

— Dois-je obéir, Excellence ?

— Puisque j'ordonne, monsieur.

— Cette nuit, madame, j'ai déjà manqué à ma consigne pour laisser rentrer le comte Ivan dans la ville. Votre Excellence voudra bien me disculper auprès du major Dréwics ?

— Je prends la faute sur moi. Hâtez-vous, je vous prie.

L'officier s'inclina, fit un signe à deux Kosaks qui se tenaient derrière lui, roides et noirs.

On entendit un bruit de gonds énormes qui grincent.
ya dit tout à coup :

— Depuis quand ces ordres, monsieur, et à quoi bon?

Votre Excellence l'ignore-t-elle ? On craint un soulèvement en Lithuanie.

— En Lithuanie ! s'écria Sonya.

— Oui, madame, non loin de Troki, dans les districts de Pruzani et de Mikalina.

— A Mikalina, ditez-vous? Vous dites que la noblesse de Mikalina songe à se révolter?

— Le bruit en court, madame. Grâce à Dieu, la ville est en état de résister à un coup de main.

— Monsieur, dit Sonya, vous êtes lieutenant, je crois ?

— Lieutenant, Excellence.

— Eh bien ! ajouta-t-elle toute joyeuse et battant des mains, pour merci de votre bonne nouvelle, je vous engage la parole de mon mari que vous êtes capitaine!

On avait levé la herse et baissé le pont. La briska roula vivement dans un grand bruit de poutres qui geignent et de ferrailles secouées.

— Enfin ! enfin ! ils se révoltent ! disait Sonya.

— Oui, dit Ivan, j'avais oublié de te le dire. Il paraît qu'on va se battre. Hélas ! c'est le sang d'Hélyonne qui a coulé le premier.

Elle n'osait pas se montrer trop contente à cause de la tristesse de son fils. Mais tout son cœur s'enflait d'aise, ses lèvres remuaient vivement comme pour dire mille paroles, et, contre la vitre de la portière, du bout de ses doigts fins, où scintillaient des rubis sanglants, elle battait sous un rythme de marche guerrière, l'air d'une danse française qu'elle avait dansée ce soir.

La voiture s'arrêta de nouveau ; ce fut cette fois de-

vant la maison de poste, une basse bâtisse de planches, branlante, obscure, où luisait une seule fenêtre.

Ivan sauta de la voiture, et Sonya le suivit. La porte n'était pas fermée, ils pénétrèrent dans la maison.

— Prends ma main, dit-il.

Il guida sa mère. Ils montaient dans les ténèbres un escalier de bois, qui tournait étroitement et se plaignait sous les pas.

Une lueur glissait sous une porte.

— Je n'ose pas entrer, dit-il.

Elle poussa le battant et entra la première. Elle vit, dans la demi-clarté mélancolique de la chambre, sur le grand lit sans rideaux, une longue forme blanche, étendue, les bras en croix.

Un homme bizarrement vêtu était à genoux devant le lit, à côté d'une table où brûlaient trois hautes chandelles, enguirlandées de roses blanches.

— Oh! dit Ivan, de loin, n'osant faire un pas, pourquoi donc avez-vous allumé ces cierges entourés de fleurs ?

Tzoryl répondit sans tourner la tête :

— Parce que c'est la coutume de mon pays de faire brûler des cierges et de faire fleurir des roses au chevet des jeunes filles mortes.

V

le avait ramené son fils pleurant et gémissant avec rages folles. Elle l'avait déshabillé, couché elle-

même dans son propre lit, lui disant : « Ne me fais pas de chagrin. C'est un grand malheur qui est arrivé ; mais il y a d'autres jeunes filles au monde, des jeunes filles aussi belles ! Tiens-toi plus tranquille. Tu es brisé, tâche de dormir, dors, mignon, je t'en prie. Je resterai auprès de toi, je te veillerai comme autrefois, quand tu étais petit. » Il ne voulait rien entendre, il mordait avec des sanglots étouffés les dentelles de l'oreiller. Quelquefois la musique des danses, émanée de la salle voisine, où le bal durait encore, traversait les parois, les tentures, se glissait sous la porte, poussait le rire d'une ritournelle jusqu'au pied du lit, montait, s'évanouissait dans les plis des rideaux.

Ivan ferma les yeux sous les caresses berceuses de sa mère, et lentement il s'endormit.

Sonya dit ;

— Rêve d'Hélyonne, doux chéri !

Elle, une autre pensée la possédait.

Elle baisa au front son bel enfant gâté, et, comme elle avait gardé sous la pelisse son habit fou d'arlequine, elle rentra dans la fête, le masque à la main, après avoir devant la psyché, passé une houppe de neige sur ses joues un peu déblanchies, car les émotions vives et aussi l'air trop froid de la nuit ne valent rien pour le teint.

Dans la salle d'apparat, toute chaude de lumières, de sueurs vaporisées et de brumes d'haleine, entre les hautes tapisseries où des Agnès Sorel, demi-nues parmi des groupes d'Amours gras, s'étonnent de leur beauté réflétée par un miroir encadré de colombes, sous le plafond camaïeu où languissent de tendres mythologies, se secouait en grand tumulte, grosse, lourde,

mais poudrée, fardée, trop musquée, avec des envolements de falbalas et de fanfreluches, toute la noblesse allemande ou russe du district, stupéfaite d'elle-même : des castellans, grands chasseurs d'ours, habillés en Tircis du Linon, des chambellannes empêtrées dans leurs dominos de satin soufre, des maréchaux à tête rase, louchant à cause de leur faux nez, des starostines, puissantes matrones, en jupes pimpantes de senoritas, des écuyers en Chinois, des veneurs en pierrots, des porte-glaive qui étaient des porte-houlette, des notaires terrestres qui étaient des crispins, tout un tournoiement multicolore d'ours et d'ourses dansants dans quelque extravagante frairie, sous les lanières sonores de l'orchestre.

Sonya cherchait le comte Boleski. Il avait paru un instant, lui dit-on, et s'était retiré. Elle ne fit que traverser la salle, faufilant à travers les groupes sa fluette élégance, souriant à toutes ces joies, ses sujettes, avec un air de jeune reine subtile qui approuve en dédaignant un peu.

Dans un boudoir voisin, elle rencontra Yégor Ivanowitch qui essayait, bien vainement, de quereller sa femme.

En Iris, mais presque sans écharpe, trop grasse, trop blanche, trop rose, trop nue, avec une bouche qui avait l'air d'un double piment rouge, Nadine Pétrowka bavardait éperdument.

— Eh bien, quoi ? Qu'y a-t-il ? Nous voilà seuls ! Que se passe-t-il ? Que voulez-vous ? Qu'avez-vous à me dire ? De qui êtes-vous jaloux ? De Wladimir, qui est joli, ou de Grégor Grégorowitch, qui est énorme ? Parlez, parlez donc. J'accorde audience à votre mau-

vaise humeur. Je donne la parole à votre jalousie. Mais dépêchez, j'ai promis la mazurka.

Sonya haussa l'épaule et passa chez le comte.

Quant à Yégor, il avait ouvert la bouche pour répondre. Vaine tentative.

— Ah ! vous ne trouverez pas, je suppose, que je manque de complaisance ! continua Nadine sans reprendre haleine. Je suis au bal, ma coiffure est un prodige ; ma robe est un miracle. Oui, monsieur, ma robe ; on ne le croirait pas, mais j'en ai une ! Les femmes disent pis que pendre de mes bras, qui sont bien et de mes épaules qui sont mieux ; les hommes — vous excepté, cela s'entend, — les hommes... bref, un triomphe. Alors, vous survenez, vous me faites un signe furieux, pourquoi ? Apparemment parce que je ne suis point laide à faire peur, Je pourrais n'en tenir aucun compte. Point, j'obéis. Je vous suis dans ce boudoir écarté. Je brave le ridicule d'être surprise en tête à tête avec mon mari, et, tranquillement, j'écoute toutes les niaiseries qui vous passent par la tête.

Elle s'enflait, devenait rose, allait étouffer, la gorge palpitante comme deux grosses ailes d'oiseau couleur d'ibis trop lourdes pour voler. Alors il crut qu'il parlerait ! Mais elle reprit éperdument :

— Oh ! querellez, bavardez, tapagez, égosillez-vous ! Je m'attends à tout. Dites-moi que je suis frivole, laide, bête, bavarde même — bavarde ! quelle méchanceté noire ! — menacez-moi du couvent, soyez hargneux tout à votre aise, battez-moi, mordez-moi ! Vous voyez, je suis résignée.

Il ne se résignait pas, lui. Donnant un coup de poing dans son tricorne, il s'avança.

— Mais croyez que je ne supporterai pas tous les jours de pareilles scènes, monsieur! Suis-je condamnée aux mines? Habitons-nous la Sibérie? Nous sommes à Troki, dans un pays à peu près civilisé, bien que les femmes s'y fagotent encore comme du temps de Pierre le Grand ! Je prétends être libre d'aller, de venir, de m'habiller à ma guise...

— Et de vous...

— Déshabiller de même! de danser, de souper, de boire...

— Dans le verre...

— Du major! d'écouter qui me parle, — je vous écoute bien ! — et de sourire à qui me sourit. Voulez-vous divorcer? divorçons. Je ne vous plais guère, vous ne me plaisez pas. Toujours des cris, et mille paroles vaines! C'est entendu: le divorce. Maintenant, je vais danser la mazurka. Vous voyez, j'ai aux talons de petites ailes qui font un bruit de castagnettes d'or. — Car je pense qu'enfin vous n'avez plus rien à me dire !

Un domestique passait, portant, sur un plateau, des verres de champagne et des sorbets à la neige.

— Donnez une glace au prince, il est tout essoufflé.

En ce moment, Sonya reparut, sortant de l'appartement du comte.

— Ah ! Sonya Ivanowna, votre bal serait parfait si vous n'aviez pas invité mon mari.

Là-dessus, écarlate, toute décoiffée, elle s'échappa dans le nuage vague de son lambeau d'écharpe, avec de petits rires qui traînaient derrière comme un égrènement de guirlande.

Yégor dit :

— Je t'étranglerai !

Mais il regarda sa sœur et se tut, parce qu'elle était très pâle autour des pommettes fardées.

— Qu'y a-t-il, Sonya ?

— Il y a, dit-elle les dents serrées, qu'André Boleski me vole ma vengeance ! Il y a que je ne reviendrai jamais, triomphante au bras de mon fils, dans ce château de Mikalina, où j'ai éte reçue un soir !

— Diantre ! moi-même, j'espérais bien me venger d'un certain plat de gruau noir que j'ai gardé sur l'estomac. Mais qui vous a dit ?...

— Le comte lui-même. Il a envoyé à l'impératrice sa démission de gouverneur militaire. Tarass est parti pour Pétersbourg.

— Mais, alors, je ne suis plus aide de camp ?

Elle s'était assise. Elle regardait les fleurs du tapis d'un œil fixe. Elle mêlait, tordait ses frêles petits doigts dont les phalanges, en craquant, se rosèrent.

Elle reprit tout à coup, sans regarder son frère :

— Yégor, vous voulez toujours que Nadine Pétrowka soit enfermée aux carmélites de Smolensk ?

— Ah ! si je le veux ! soupira-t-il.

— On sort d'un couvent.

— C'est vrai, hélas !

— Délivrez-vous de votre femme, tout à fait, par un divorce.

— Bon ! et mes dettes ?

— Je les payerai.

— Toutes ?

— Vous pourrez même en supposer quelques-unes.

— O sœur incomparable !

— En outre, je vous donne la ferme que j'ai dans le district de Grodno.

— Elle rapporte?

— Six milles tymphes par an. Vous vous taisez. Vous n'acceptez pas?

Yégor Ivanowitch se grattait la pointe du nez avec la pointe du plus long de ses ongles.

— Divorce, dettes payées, la ferme de Grodno, c'est trop beau, vous m'effrayez, dit-il. Que diable, ma sœur, pouvez-vous bien avoir à me demander?

Elle se leva. Elle n'était plus pâle. Elle rajusta d'une main son petit feutre d'arlequine qui ne s'inclinait pas assez, fit claquer sa batte et dit, le cou tendu vers le bal :

— Une mazurka, n'est-ce pas? Invitez-moi, Yégor; en dansant nous causerons.

VI

Une pâleur circulaire, étroite encore, bordait, à l'orient, le bleu obscur du lac de Troki; des ombres, qui étaient des envolements déjà de la nuit inquiète, frémirent, se dilatèrent sur la nappe lisse de l'eau, où un souffle vif, issu de l'aube prochaine, fit en glissant un long sillage de petites rides lumineuses. La clarté de l'horizon s'élargit, monta derrière des ouates de :heurs qui, bientôt toutes pénétrées d'une ap- e de jour, transparurent et s'évanouirent en un

brouillard de flammes blêmes. Alors, pendant qu'une voile, qui sembla d'argent, traversait le sillage de lueurs sur l'eau, une seule vitre de la ville s'illumina d'un brusque éclair, comme pour un signal d'éveil, et dans le double azur, en même temps éclairci, du grand lac et du ciel, lentement, avec des expansions de neiges rougissantes, dont les bords fondaient en ruisseaux de braises, s'épanouit la belle aurore qui teignit d'un voile rose les vieux murs noirs de la ville, fit luire des émeraudes mouillés aux cimes des bois lointains, et là-bas, au bord de la route, à côté d'une croix de bois qui penche, alluma comme un feu de joie le toit de paille d'une maison paysanne, où dressant la crête et battant de l'aile, un coq rouge cria son cri.

Tzoryl sortit de la maison. Il avait toujours, en dépit des ans, la face un peu grasse et rose, ingénue, entre de longs cheveux en boucles ; quelques rides, près de sa bouche, étaient comme des habitudes de sourire.

Sur le satin écarlate de sa manche, un pigeon gris et blanc renflait son jabot, la tête encore sous l'aile.

L'oiselier regarda, dans le clair crépuscule, du côté de Troki, dont les remparts et les maisons s'entassent comme d'énormes escaliers jusqu'au pont de la forteresse.

La ville était silencieuse, toutes les fenêtres restaient closes, aucun passant sur la route.

Pourtant il dit, se fiant mieux à des yeux d'oiseau :

— Ne vois-tu rien, toi, Gris-d'Argent ?

Ce n'était pas ce Gris-d'Argent qui jadis fut le plus aimé parmi tous les hôtes de la volière, à Mikalina.

Les pigeons meurent aussi, les ailes ne volent pas toujours. Mais celui-ci qui n'était plus que des petits os et des plumes sous la terre, au pied d'un rosier, et qu'une petite âme chantante dans quelque éden inconnu, avait eu un fils qui mérita de porter le nom paternel.

Gris-d'Argent secoua ses ailes, étira l'une après l'autre ses pattes, où les griffes s'écarquillèrent, tourna le bec vers la ville, puis se lissa les plumes du cou sur l'oreille de son maître, avec un long roucoulement.

Il avait sans doute répondu, car Tzoryl dit :

— C'est bien.

Il se tourna vers la maison, ouvrit toute grande la porte, qui n'avait qu'un seul battant très large.

— Venez, dit-il.

Un paysan parut, la tête en avant, les deux mains aux deux portants d'une civière faite de quelques branches d'arbres.

Derrière lui, sur cette espèce de lit, il y avait la jeune morte, Hélyonne, étendue, les deux bras le long du corps, plus blanche que pâle, et qui avait l'air vivante, à cause d'un sourire d'aurore qui lui joua sur les joues. Un autre paysan soutenait les deux autres portants.

Tzoryl dit :

— Marchons. La jeune demoiselle, dont l'âme est au paradis, assise sur les genoux de Notre-Dame la Vierge, m'a demandé de la ramener, morte, dans le [illegible] où elle est née. J'irai donc jusqu'à Mikalina ;

mais, pour vous, la fatigue serait trop grande; vous vous arrêterez à Pruzani, où je trouverai d'autres porteurs.

Entre la plaine pâle, rosée par endroits de flasques clartés, et le lac qui bleuissait, tout frais et frémissant sous des écharpes de buées, la route se prolongeait indéfiniment dans la fraîcheur de l'air, vers l'occident brouillé encore de vapeurs.

Mais ils ne suivirent pas longtemps le bord du lac. Un chemin plus étroit s'allongeait dans la forêt, parmi les verdures claires, un peu remuées, sous une voûte souvent disjointe de feuilles frissonnantes, traversées d'azur, çà et là piquées d'or, tout à coup secouées par des querelles d'oiseaux, qui s'achevaient en une dispersion d'ailes. Des houx luisants et de verts épiniers montraient leurs boules roses et leurs petites fleurs frêles, où rôdaient des bourdonnements d'abeilles sauvages, où pétillaient des cris d'insectes. C'était, de toutes parts, avec des chants, des frissons, des parfums, le réveil mystérieux et doux des bois.

Tzoryl cueillit des fleurs, liserons, églantines, clochettes, qui pleurent des gouttes de rosée, violettes des mousses, petites étoiles des fraisiers. Ses mains, ses bras étaient des corbeilles débordantes; Gris-d'argent eut dans le bec un long brin d'herbe, d'où un papillon blanc ne s'était pas envolé. Puis l'oiselier s'approcha de la couche funèbre, et laissa tomber toutes les fleurs sur la morte; les liserons grimpèrent aux cheveux, des violettes mirent aux paupières closes deux petits yeux qui songent, une églantine fut sur les lèvres comme le baiser d'une autre bouche, aussi

jolie ; et, sous la lumière d'or qui tremblait, la jeune fille trépassée eut un linceul de neige rose et pâle. On eût dit que le printemps voulait la suivre pour être enseveli avec elle.

L'un des payans s'écria :

— Entendez-vous ?

— Quoi donc ? demanda l'oiselier.

— Des pas de chevaux qui galopent.

— Derrière nous ?

— Non, devant.

— Alors, que m'importe ! dit Tzoryl.

Mais le paysan reprit, l'air effaré :

— Il nous importe, à nous. Nous voici loin de Troki, déjà. Ces hommes qui viennent, ce sont des Polonais, certainement. On dit que la noblesse se révolte dans ce district. Or, Excellence, mon frère et moi, nous sommes pour les Russes, parce que nous tenons la maison de poste. C'est bien naturel, n'est-ce pas ? Les rebelles peuvent nous reconnaître, nous arrêter, et qui sait ce qui arriverait !

— Rien de bon, dit l'autre paysan.

— Les voici ! des panaches, des sabres, des Polonais, sûrement ! Que les saints vous gardent, Excellence !

— Et que la Panagia vous acompagne !

Là-dessus, les deux paysans, après avoir déposé sur la route la civière fleurie, se jetèrent à travers bois, parmi un grand bruit de branches cassées.

Tzoryl dit à Gris-d'Argent :

— Des lâches !

Cependant quatre cavaliers accouraient en effet de la vitesse de leurs montures.

— Place ! dit l'un.

Mais il arrêta court son cheval, avec ce cri :

— Hélyonne !

C'était Étienne Boleski. Malgré sa mère, malgré le vieux staroste lui-même, qui disait ; « Songeons d'abord à la patrie ! » Il avait quitté Mikalina, éperdu d'Hélyonne enlevée, emporté par la vaine espérance de la retrouver, de l'arracher, de la ravoir !

Il sauta de cheval, puis, affreusement pâle, il s'élança avec une clameur d'horreur, tomba sur les genoux.

Il voyait Hélyonne morte.

Il était tout près d'elle, la poitrine secouée de sanglots, la tête parmi les fleurs sur le sein de la trépassée.

Mais il sentit une tièdeur s'abaisser et monter sous sa joue ; une caresse lente le prenait par le cou, voulait qu'il tournât la tête... et il vit alors, extasié, Hélyonne, à demi levée dans un écartement d'églantines et de clochettes, lui sourire en rouvrant ses yeux d'ange où les violettes tombées firent place au vrai regard.

Tzoryl dit à son oiseau, qui se démenait, les plumes frémissantes :

— Tu avais raison, Gris-d'Argent ! Ce stratagème me répugnait ; mais toi, qui sais faire le mort, tu as insisté pour que la demoiselle feignit d'avoir cessé de vivre. Je te complimente. Nous n'avons pas découvert Michel Sawa, mais nous ramenons Hélyonne. J'irai te cueillir des mûres un peu vertes — tu les préfères ainsi, gourmand ! — et ta colombe préférée aura de la mousse d'ormeau, qui est la plus douce aux plumes, pour parfumer votre nid de noces !

Sur le chemin tout fleuri, entre les agitations inclinées des verdures, elle assise, lui à genoux, et les mains ardemment serrées, Hélyonne et Étienne se regardaient, sans paroles, délicieusement ! Il n'y avait sur toute la route de soleil qu'autour d'eux.

LIVRE TROISIÈME

Les Traîtres.

I

Trois lourdes lampes de bronze à trois becs, descendant à distances égales des poutres du plafond, éclairaient mal une longue salle aux parois de chêne noir ; des armures de place en place étaient comme des spectres d'acier.

Assis dans une chaise ancienne, devant une fenêtre ouverte, André Boleski regardait au dehors, en plissant son front, où le crépuscule blêmissait les reflets des lampes.

Il avait vieilli très vite, s'était courbé, abandonné. La lueur de ses yeux s'éteignait dans une bile triste ; deux rides profondes et molles lui descendaient des paupières aux lèvres, comme si les larmes en eussent creusé le sillon ; et toute son attitude était celle d'un irrémédiable accablement sous de très anciens fardeaux.

Hors de la ville, au bord du lac, des falots rouges couraient çà et là, et des feux de bivouac illuminaient brusquement des groupes sombres où étincelaient des armes : la petite armée moskovite, Ukraniens, hussards et Kosaks, campait sous les remparts, prête à entrer en campagne.

Chaque matin, depuis plusieurs jours, le gouverneur militaire de Troki fixait au lendemain le départ des troupes ; chaque soir, il disait :

— Après-demain.

Il ne donnait pas de raisons, paraissait ne pas entendre les murmures, devenait d'heure en heure plus morose, avec des gestes inquiets.

On pensait généralement qu'il attendait des renforts. Ce qu'il attendait, c'était la réponse de Catherine II ; mais Tarass ne revenait pas. Qu'était-il donc arrivé ? Aujourd'hui, 27 juin, il y avait plus de soixante-douze heures qu'il aurait dû être de retour.

Après un dernier regard, non pas au campement qui se mêlait au crépuscule plus obscur, mais à la route là-bas, grise encore, où n'apparaissait aucune forme vivante, André Boleski, sans se lever, tourna son siège vers une table qui était là. Il prit une plume en disant à voix basse :

— Tarass arrivera cette nuit ou demain. Il faut donner contre-ordre encore, gagner un jour.

Il écrivit, lentement, frappa sur un timbre et demeura pensif, le front entre les mains.

Quelqu'un entra, s'approcha. Le comte, sans tourner la tête, tendit la lettre et dit :

— Pour le colonel Wladimir. Allez.

Puis, comme par un instinct de fuir toute présence,

même la présence nulle d'un valet, il se leva, marcha, les bras pendants, loin de la fenêtre, vers le fond de la salle.

Pendant ce temps, l'homme qui avait reçu la lettre l'ouvrit lentement et lut.

Ce n'était pas un valet; il portait une pelisse de fourrure sombre que relevait la pointe courbe du sabre.

Le comte s'était retourné.

— Qui êtes-vous? cria-t-il, et que faites-vous, monsieur?

L'homme répondit:

— Qui je suis? n'importe. Ce que je fais?...

Il déchira la lettre et ajouta:

— Votre devoir.

André Boleski, secoué de colère, s'avança violemment. L'autre aussi fit quelques pas; puis, saluant jusqu'à terre, il tendit au gouverneur un parchemin roulé d'où pendait un cachet de cire et dit:

— De la part de Sa Majesté le roi Stanislas-Auguste, qui me délègue auprès de Votre Excellence.

Les yeux du comte brillèrent, comme traversés d'un espoir.

— Donnez, dit-il, oubliant toute autre chose, donnez vite, monsieur!

Il déroula le parchemin; il était debout, au milieu de la salle; l'autre reprit:

— Si Votre Excellence lisait avec peine à la clarté de cette lampe, je pourrais lui dire le contenu de la dépêche.

— Vous l'avez lue

— Je l'ai écrite.

Et pendant qu'André Boleski, dont les yeux s'éteignirent vite, parcourait la lettre royale, l'homme continua :

— Sa Majesté s'étonne de votre inaction étrangement prolongée ; elle avait songé d'abord à vous destituer, simplement ; mais elle juge convenable d'opposer à des Polonais un Polonais, la désertion et l'apostasie pouvant être d'un bon exemple. Elle vous engage donc à entrer en campagne sans autre retard, et me commet au soin de vous y contraindre, le besoin échéant. C'est tout, n'est-ce pas, Excellence ?

Le comte, presque défaillant, avait laissé tomber la lettre ; d'un regard vague, il considéra le messager, qui parlait encore.

Tout à coup il le regarda plus fixement, de plus près, et il cria :

— Rhodzko !

— J'avais renoncé, dit Rhodzko en s'inclinant, à l'honneur d'être reconnu.

— Toi ! au service du roi de Pologne ? et puissant ?

— Très puissant.

— Comment cela peut-il être ? toi, un serf ?

— Oui, un serf.

Le comte reprit vivement :

— Enfin, n'importe ! c'est un heureux hasard, celui qui t'amène. Écoute-moi. J'ai été un bon maître, tu ne dois pas me haïr ?

Rhodzko sourit.

— Je suis très dévoué à Votre Excellence.

— Eh bien ! retarde d'un jour encore le départ de l'armée. Tu le peux, au nom du roi tu le peux. Un

délai de vingt-quatre heures, je ne demande rien de plus.

— Ainsi, c'est vrai, dit Rhodzko avec un regard qui démêle les pensées, vous avez pitié de votre patrie ?

André Boleski cria dans un brusque sanglot :

— Rhodzko, j'aime mon fils !

— Lequel, Excellence ?

Le comte n'entendit pas. Il s'était laissé choir dans la chaise, devant la table. Il pleurait entre ses mains. Il dit :

— Ah ! si tu savais mes tortures ! Tu les sauras, tu m'entendras. Un vieux serviteur, c'est un ami.

— Vous croyez ? dit l'autre.

— Il faut qu'enfin je parle à quelqu'un qui puisse me comprendre et me plaindre. Depuis tant d'années, j'étouffe ! Tu connais Sonya Ivanowna ? L'as-tu revue ? Jeune encore, toujours séduisante. Misérable celui qui choisit son épouse à cause de la beauté ! Il souffrira par les yeux charmants, il pleurera par les sourires. Son cœur ? je ne sais pas même s'il bat. Un regard sincère qui console, une parole douce et vraie, c'est ce que je n'ai jamais obtenu d'elle. Ardente aux plaisirs menteurs, froide aux bonheurs réels, frivole en un mot jusqu'à la barbarie, et qui sait ? je l'ai cru souvent, peut-être traîtresse et infâme, voilà ce qu'elle a été pendant dix-sept ans pour moi, qui l'ai tant adorée, qui rougis de l'aimer encore !

Rhodzko dit :

— Vous avez répudié Élisabeth Boleska, monseigneur.

— Ce n'est pas tout. J'ai un fils de cette femme.

— Je l'ai rencontré dans une forêt, un jour.

— En le voyant grandir, j'ai espéré. J'ai voulu reporter sur lui toutes mes tendresses avivées de toutes mes angoisses. Cette âme nouvelle serait bonne et m'aimerait ! Non, pareil à Sonya, pareil ! Comme si le ciel, pour redoubler mes amertumes sans en changer les causes, avait voulu me la redonner en lui.

Rhodzko dit :

— Vous avez abandonné Étienne Boleski, monseigneur.

— Hélas ! le souvenir de cet enfant, que j'avais vu à peine, et dans quel jour fatal ! me hantait comme une vision du Paradis. Tu n'étais pas là, toi, à Mikalina, — non, tu n'étais pas là, — lorsqu'il vint à tout petits pas me tirer mon habit et me dire avec sa voix d'oiseau : « Est-ce vous, monseigneur, qui êtes mon père ! » Je me l'imaginais grandi, charmant de toutes les innocences, beau de toutes les vertus que son frère, hélas ! n'avait pas. J'ai voulu le connaître ! Sa mère l'avait envoyé en France, pour qu'il y achevât ses études. Je suis allé en France, il y a deux ans ; je l'ai vu, je lui ai parlé. Ah ! Rhodzko, il est meilleur encore que je ne l'avais rêvé.

— Vous lui avez parlé ?

— Dans les commencements, non. Mais bientôt il ne m'a plus suffi de le voir sortir, le dimanche matin, du collège, avec ses camarades ; de l'y voir rentrer, le soir. J'ai pris un nom, le premier trouvé, Michel Sawa. J'ai eu l'air pauvre et humble ; j'ai été admis comme professeur dans le collège où il était. Je l'ai vu jouer, travailler rire, penser déjà. Ah ! son jeune cœur d'ange et de héros ! Nous causions ensemble. Je

l'appelais : « Mon élève ; » quelquefois : « Mon fils, » en me trompant. Il m'aimait, Rhodzko, il m'aimait ! Tu ne sais pas, un jour que je lui ai sauvé la vie ! Comprends-tu cette joie ? Mon sang a coulé pour lui : j'ai failli mourir pour mon fils. Comme j'ai été malade assez longtemps, il est venu me voir très souvent. Il me soignait, il me disait : « Avez-vous bien dormi, Michel ? Vous n'avez pas eu de fièvre ? » et il s'asseyait à mon chevet, sa main dans mes mains. Il s'écriait quelquefois : « Vous serez mon frère d'armes ! » Comme il parlait avec une voix tendre et fière de sa mère absente, de sa patrie abaissée... Un jour, Rodzko, il m'a raconté mon histoire sans comprendre pourquoi je pleurais !

— Vous ne lui avez jamais révélé votre nom véritable ?

— Ah ! Rhodzko, il me méprise !

Rhodzko dit :

— Vous êtes puni, en effet,

— Par son mépris ? non. Tout ce qui vient de lui m'est doux, même le désespoir. Je ne me plains pas de sa haine, à cause de son amour. Quoi qu'il pense, je l'accepte avec bonheur. Ces rêves, l'indépendance reconquise, la Pologne restaurée, je ne veux plus en sourire, puisqu'il y croit. Les Polonais eux-mêmes, — ah ! tu sais de quelle effroyable honte ils m'ont abreuvé, tu conçois la rage qui s'était amassée en moi, tu devines les serments de vengeance durant tant de nuits sans sommeil où, grinçant des dents, je revoyais cette foule sombre autour de moi, et cette main sur ma poitrine, et ce doigt sur mon front, et ces torches éteintes qui me poussaient dans la nuit ! — Eh bien ! les

téméraires qui m'ont humilié à ce point, je ne sais plus si je les hais, depuis que je sais qu'il les aime. Sa douceur ne veut pas que j'ai de la colère. La malédiction que j'ai subie m'est un souvenir moins odieux, parce qu'ils l'en ont rendu complice, et l'écho de ces paroles terribles : « Que le malheur soit sur vous ! » me fait sourire parfois comme un souhait de bonheur, parce qu'il me les a dites !

Rhodzko le regardait fixement.

— Donc, vous n'attaquerez par les rebelles ?

— Songe que nous pourrions nous rencontrer face à face, Etienne et moi, tous deux armés ! Oh ! je ne me défendrais pas ! mais l'exposer, lui si pur, à un parricide ! Songe que, s'il périssait, ce serait par mon ordre. Etienne, tué par moi ! Oh ! cette idée est un loup dans mes entrailles.

— Eh bien ! dit Rhodzko brusquement, puisque tu l'aimes, ose t'en faire aimer ! Il t'a reconquis, mérite-le.

— Que veux-tu dire ?

Rhodzko parlait la face illuminée.

— Ecoute ! écoute ! Il y a dix jours, à pareille heure, j'ai vendu ma patrie à Stanislas-Auguste. J'ai offert à l'ennemi cette alliée invincible : la misère polonaise ; elle servira qui la soulagera. Pour être puissant, moi, et pour que mes pareils n'aient plus le talon des gentilshommes sur la nuque, j'ai promis de livrer les gloires des magnats, leurs richesses insolentes, le nom même de leur pays ; et l'ambassadeur de Catherine II a juré sur les saintes images — il tonnait ce soir-là ! — que le jour où il n'y aurait plus de noblesse polonaise, tous les serfs de Pologne seraient des Russes

libres! J'ai déjà réuni des rebelles ; avant six mois, les esclaves seront en armes, et j'aurai réalisé mon double rêve de vengeance et d'affranchissement! Ah! pourtant, écoute bien. Malgré moi, ma volonté défaille par instants. Je sens, je sens que ma vieille âme polonaise n'est pas morte. Comme il serait plus beau d'être libre et Polonais en même temps! Comprends-tu, toi, mieux que les autres ne l'ont fait? Je leur ai dit : « Délivrez les serfs de vous mêmes, seigneurs, ils vous délivreront des Moskovites! Oubliez votre orgueil, nous oublierons nos rancunes. » Ils m'ont frappé au visage! Eh bien! cette alliance nécessaire du serf et du gentilhomme, de la faux et du sabre, veux-tu que nous en donnions l'exemple, nous deux? Il est temps encore. Viens. L'insurrection n'est encore que peu puissante: quelques milliers de braves! J'en ferai surgir cinq cent mille. Pas de chefs jusqu'à présent! Il y en aura deux, toi et moi. Redeviens le premier des nobles, et fais-moi ton égal, moi le premier des affranchis. Cela est posssible. Ton retour, malgré ta déloyauté ancienne, ne sera pas repoussé; ton nom vit dans le souvenir de tes ancêtres; et si tu m'imposes, les tiens m'accepteront, parce que tu leur seras rendu. Viens, partageons le triomphe que j'espère, le martyre que je ne crains pas. Tu rentreras la main sur l'épaule de ton fils, dans ton domaine délivré, ou tu tomberas avec lui sur quelque beau champ de bataille!

— Quel homme es-tu, Rhodzko? Trahir la Russie!

— Tu as bien trahi la Pologne!

— C'est trop de souillure. Je ne puis sauver ce qui me reste d'honneur qu'en demeurant fidèle à ma déloyauté.

— Lave la honte ancienne !

— Avec de la boue ? D'ailleurs la guerre pour Étienne, ce serait la guerre contre Ivan : des deux parts, même angoisse.

— Quoi ! tu tremblerais pour ce fils qui, certes, n'hésiterait pas à frapper son frère ?

— Crois-tu donc qu'Adam n'aimait pas Caïn ?

— Ainsi, tu ne veux pas de la gloire que je t'offre !

— Ah ! plus un mot. J'ai servi dix-sept ans mon pays d'élection et je le servirai jusqu'à la mort ! à moins qu'il ne me délie lui-même de mon devoir. D'ailleurs remarquez, monsieur, que le comte Boleski ne saurait faire alliance avec son serviteur.

Rhodzko bondit et cria d'une voix terrible :

— Malheur à vous, malheur, imbéciles et orgueilleux ! Ils m'auront tous repoussé ! et ce lâche lui-même ! Ta femme aussi, — oui, l'autre, la vraie, la seule, — elle m'a chassé. Je l'avais délivrée de toi par un crime ; crime inutile ! Mon génie, oh ! dont je suis sûr, elle l'a méprisé. « Tu es un serf. Le jour du combat, suis tes maîtres ! » Suivre ! lorsqu'on se connaît digne de précéder les plus grands ! O éternelle rage ! Eh bien ! ce qu'ils n'ont pas voulu que je fusse pour eux, je le serai contre eux. Ils n'ont pas accepté le serf allié des nobles, ils subiront le serf allié des Russes ! Ils n'ont pas voulu du héros, qu'ils se défient du traître ! Je me vengerai sur eux de mon ignominie, parce qu'ils m'ont forcé à y descendre, sur toi aussi, parce tu refuses de m'en relever ! Un délai ? tu n'en auras pas ! Risquer ma tête pour la rendre illustre, c'était possible ; mais pour te satisfaire, toi qui me repousses ? tu rêves. Ah ! tu veux être Russe ! soit ! tu le se-

ras, entièrement, jusqu'au bout. Tu monteras à cheval au point du jour, tu marcheras contre les Polonais, et avant la fin de la nuit prochaine tu verras apparaître ton fils à la tête de son armée, et tu crieras : Feu ! je te le jure.

André Boleski n'entendait plus. Cramponné au bord de la croisée, il regardait un homme descendre de cheval, dans la cour du palais, parmi un brouhaha de domestiques accourus, se hâter, monter les marches du perron, entrer.

Le comte se retourna.

— Rhodzko, dit-il d'une voix forte, je ne te crains plus maintenant !

— Quel secours t'arrive ?

— La volonté de l'impératrice est plus puissante que la tienne, et rompt celle du roi !

— L'impératrice ?

— Je ne suis plus gouverneur militaire de Troki.

Rhodzko hurla :

Une démission ?

— Acceptée ! dit André Boleski,

Et il s'élança vers la porte.

Elle s'ouvrit avant qu'il eût touché la clef ; mais ce fut Sonya Ivanowna qui entra.

Coiffée d'un léger casque de cuivre, tout rond, qui luisait, elle portait un habit étrange de demoiselle guerrière, un peu Bellone, un peu Armide, avec des mouches, cependant ; les manches serpentines d'une cotte de mailles sortaient d'un corsage de cuir fin, couleur soufre, et la jupe courte, toute blanche, où pendait la cotte, mêlait des bruits de satin au froufrou de l'acier.

— Où courez-vous si vite ? dit-elle. Vous ne savez pas ? C'est une idée que j'ai eue : avant d'entrer en campagne, nous soupons ; un médianoche jusqu'à l'heure du boute-selle. Vous serez des nôtres, n'est-ce pas ?

Il s'écria :

— Tarass est arrivé !

— Tarass ? Je ne sais pas, dit-elle.

— Arrivé. Il vient de descendre dans la cour.

— Ah ! je comprends. Mais vous vous êtes mépris. Ce n'était pas Tarass, c'était mon frère.

— Yégor Ivanowitch ?

— Oui, votre aide de camp. Je l'avais envoyé à Pétersbourg.

— A Pétersbourg, madame ?

— A cause de certaines affaires que j'ai là-bas, des affaires très graves. Mon cousin Zoricz — qui est rentré en faveur, vous l'ai-je dit ? — vendait ses équipages ; et justement je voulais changer les miens. A ce propos, une bonne nouvelle : Yégor a vu l'impératrice; Sa Majesté veut bien ne tenir aucun compte de la démission que vous lui avez envoyée dans un instant de mélancolie ou de dépit. Vous commandez toujours à des armées, monsieur le comte ! Pour moi, je suis d'humeur tout à fait belliqueuse et mon costume de guerre est joli, n'est-ce pas ?

II

Dans le boudoir de Sonya Ivanowna, le gris un peu bleu et rose du matin traversait les dentelles des vi-

tres, mettait çà et là, sur la soie des meubles, des rondeurs pâles qui remuaient, pendant que, sous une splendeur de bougies encore victorieuse du jour, les officiers de la garnison, en uniformes verts aux épaulettes d'or, buvaient joyeusement autour de la table claire, avec des paroles de combat et des bruits violents de sabres qui se heurtent.

André Boleski, marchant d'un mur à l'autre, dans la salle voisine, entendait ce tumulte.

Les lampes s'étaient éteintes sans qu'il y prît garde. Par la fenêtre restée ouverte, la mélancolie livide du matin pâlissait la vaste salle.

Rhodsko était debout devant la table; il considérait une carte développée sous ses yeux.

Il dit :

— J'attends le bon plaisir de Votre Excellence pour lui communiquer les instructions relatives à notre plan de campagne.

Le comte se rapprocha et s'assit comme on tombe.

— Parlez, monsieur.

— Voici, dit Rhodzko. D'après les rapports d'espions, les divers groupes rebelles de votre gouvernement doivent faire leur jonction à Kowno, sur le Niémen, et de là, marcher sur Troki. Isolés, ils sont peu redoutables; réunis, ils seraient dangereux; il faut les vaincre l'un après l'autre. Or, continua Rhodzko, les révoltés du district de Mikalina sont les plus nombreux et les mieux armés ; nous marcherons sur Mikalina.

— Je te comprends, dit André Boleski.

— Dans la nuit du 26 au 27, c'est-à-dire dans la nuit de demain, les insurgés de Mikalina partiront

pour Kowno. Ils passeront par Pruzani. certainement. Vous n'avez pas besoin, je pense, de consulter la carte? Le pays vous est familier. A Pruzani, deux chemins s'offriront à eux: l'un, vous le savez. traverse la plaine découverte, où leur marche serait aisément signalée; ils ne le choisiront pas; l'autre, moins direct, s'enfonce dans la forêt, très épaisse, très obscure; ils le préféreront. Vous connaissez cette forêt, qu'on appelle la Bruyère-Noire: on y trouve des vallons, des gorges, disposés à souhait pour les embuscades; et c'est là que s'élève le château de Pruzani, une forteresse qui vous appartient. Dans les ravins, cinq cents hommes à moi, qui sont la promesse d'une multitude, se tiendront cachés, en silence; vos soldats, par détachements, auront occupé le château: les rebelles seront enveloppés, écrasés, sans même avoir pu combattre.

— O monstrueux guet-apens! dit le comte, en se heurtant le front sur la table avec un bruit de maillet. Et c'est moi, c'est moi, qui tends à mon fils cette épouvantable embûche!

A ce moment, la porte s'ouvrit derrière lui, laissant entrer des clartés, des rires, des chocs de verres.

Sonya Ivanowna, pareille à quelque folle Penthésilée, amazone bacchante, qui garde un air de cour et de petite maison, levait une coupe claire où moussait du champagne.

Ivan était là. Consolé? peut-être; un peu ivre? certainement.

Avec sa sveltesse de jeune femme garçonnière, il portait d'un air hardi son uniforme de sous-lieutenant, où luisaient trop d'aiguillettes.

Il entra, la casquette un peu penchée, un verre à la main, disant à André Boleski :

— Au succès de votre expédition, mon père !

En même temps, dans les fraîcheurs du matin, un clairon vif sonna le boute-selle.

III

C'était sur la route de Pruzani à Mikalina, par une nuit de lune.

Tzoryl, qui s'en revenait du village, approchait du château ; il portait de la main gauche un grand panier d'osier, fermé de toutes parts.

Là-dedans, Gris-d'Argent était en cage. Punition grave. Certainement le pigeon avait commis quelque faute considérable.

Tzoryl disait :

— Ce n'est pas votre père qui se serait conduit de la sorte ! Jamais il n'aurait choisi son épouse loin de la volière natale. N'avez-vous pas à Mikalina assez de femelles énamourées ? Pensez-vous qu'elles aient des plumes plus lisses et qu'elles roucoulent plus voluptueusement, les colombes de Thaddéus le Manchot ? Une chose vous excuse, c'est que Thaddéus est un bon Polonais, N'importe ! Je n'entends pas que vous vous esquiviez pour aller étendre vos ailes et gonfler votre

ou, dans les pigeonniers étrangers. Et quelle heure avez-vous choisie pour une telle escapade? Celle où le jeune maître va partir pour les dangers, où les gentilshommes et les paysans du district, avant de marcher à l'ennemi, viennent, dans la chapelle de Mikalina, offrir leurs armes à la bénédiction du Seigneur! C'est pourquoi vous êtes emprisonné. Ah! ah! monsieur mon frère, le temps n'est plus pour vous de battre librement des ailes sur mes épaules, ni de voler en rond autour des plumes de faisan qui décorent ma chapska! Vous êtes en cage, comme un oiseau sans éducation, comme ces pinsons aveugles que l'on voit à l'entrée des villages, dans l'échoppe des ravaudeurs de bottes.

A ces reproches amers, Gris-d'Argent ne répondait rien; mais il se tenait dans un coin du panier, recroquevillé en boule, ouvrant et fermant le bec avec un bâillement boudeur.

Tzoryl traversa la cour du château, entra dans la chapelle, et suspendit la cage d'osier au doigt levé d'un évêque de pierre; à côté d'une haute et étroite fenêtre toute losangée de vitres vertes et rouges.

— Cependant, dit Tzoryl d'une voix moins sévère, je te permets d'assister à la cérémonie. La Pologne est ta patrie, à toi aussi, petit oiseau de notre forêt!

De grandes bandes de lune, un peu bleues, traversaient en s'élargissant le pavage de l'église, et toute la pénombre, solitaire et silencieuse, était pleine de ce pressentiment solennel d'harmonie qui sort de l'orgue muet.

Hélyonne apparut en longue robe de laine blanche,

où coulaient ses cheveux, une corbeille de fleurs entre ses mains levées.

Avec une lenteur qui glisse, elle marcha vers un autel latéral, se signa, s'agenouilla dans la douceur de la lune, sous une grande Vierge peinte en glorieux habits et la couronne au front; car, ainsi que tout le monde le sait, la divine Marie, mère du précieux Sauveur, fut élue reine de Pologne par la diète républicaine, en l'année de libération 1656 Jean Casimir étant roi.

— Chère dame! souveraine adorable! que la paix de votre église est douce! qu'elle est sublime aussi! Elle apaise les cœurs troublés par les choses de la terre, et la lumière du ciel s'y prosterne sur les dalles de votre sanctuaire.

Elle jetait, une à une, les fleurs de sa corbeille, qui mirent sur les marches de l'autel des pâleurs épanouies, comme si des rayons de lune s'étaient condensés en flocons çà et là.

— Je vous donne ces roses blanches, les dernières peut-être de ce printemps! Car voici des jours de bataille, et les fleurs innocentes vont se rougir de sang dans le jardin de votre Pologne.

Puis elle récita les longues litanies; et, blanche, comme elle était, immobile, avec ses cheveux pareils à des ailes d'or repliées, elle avait l'air d'une de ces figures d'ange, sculptées et peintes, que l'on mettait quelquefois sur les escaliers des temples, pour donner l'exemple du recueillement.

Au-dessous d'elle, le genou sur la première marche, quelqu'un lui dit:

— Priez Marie, Hélyonne, pendant que je prierai Hélyonne, agenouillé aussi!

C'était Étienne. Il continna :

— L'heure est solennelle, ô ma fiancée : Je vais combattre, je vais tuer. La Pologne, comme Jésus, est couchée dans la tombe ; elle ressuscitera, dussent les pierres soulevées écraser les gardiens du sépulcre! Mais je suis indigne d'aider à l'œuvre sacrée. O vous, pure comme les martyres chrétiennes et qui ressuscitez comme elles, chère sainte, sollicitez pour moi ! Vous êtes l'intermédiaire à qui Dieu ne refuse rien. Vous allez à lui les mains pleines de nos fautes et de nos offenses, et vous revenez les mains pleines de ses pardons. Je me cache derrière vous, afin que le seigneur me voie plus pur au travers de votre pureté. Chère Hélyonne, pleine de grâce, intercédez pour moi !

Elle s'était levée, elle dit d'une voix qui voulait faire un reproche :

— Étienne, on adore ainsi que Notre-Dame.

Puis elle ajouta, rougissante, en fermant à demi les yeux :

— Aimez-moi seulement...

Ils ne parlèrent plus, à cause d'un bruit de pas. Ils virent venir à eux le vieux staroste Kilinski, visage doux et grave, glorieusement balafré par un sabre moskovite, et la grande castellane, Élisabeth Boleska.

Le père d'Hélyonne et la mère d'Étienne considérèrent leurs enfants, et ils s'enorgueillissaient dans leur âme de les voir si purs et si beaux.

Élisabeth leur dit :

— Agenouille-toi, ma fille. Restez à genoux, mon

re auguste, elle regarda bien en face, avec une

fierté pieuse, l'image peinte de la Mère divine ; puis, une main sur le front d'Étienne et l'autre sur le front d'Hélyonne :

— Reine de Pologne, entendez-moi ! Celui-ci m'est resté par l'abandon d'un traître qui vit en vous blasphémant ; celle-là m'est confiée par son père, qui va combattre. Ils furent élevés tous deux, l'un pour l'autre, dans l'amour de votre miséricorde et dans l'amour de votre pays d'élection. Le jeune homme partira pour la bataille ; la jeune fille restera pour la prière. Défendez-le ! exaucez-la ! et qu'à l'heure inquiète de la séparation la paix se fasse dans leurs cœurs par votre grâce, ô Vierge Mère !

Le vieux staroste dit en étendant la main :

— Échangez vos anneaux, enfants, vous êtes fiancés.

Alors, pendant qu'Hélyonne et Étienne, inclinés sous le consentement du père et de la mère, échangeaient, souriants et graves, les bagues d'or de leurs doigts, l'orgue commença de chanter, et sa grande voix, répandue dans la silencieuse église toute traversée de ciel, fut comme une bénédiction qui planerait, approbatrice des fiançailles.

Mais l'orgue cessa de chanter. Maintenant il proclamait furieusement les magnificences triomphales de la guerre sacrée, et déjà le père Dominique, devant l'autel allumé, était debout, prêt à bénir les armes.

Un à un, ou par groupes, les gentilshommes, au nombre de deux cents, entrèrent, avec des frôlements de panaches et des fracas d'acier ; des paysans vinrent aussi, — ils furent plus de cinq cents, — foule grisâtre, que surmontaient des lueurs vives de faux ; et,

chaque fois que s'ouvrait la porte, il venait du dehors des bruits de chevaux cabrés, des cris d'écuyers, et les retentissements des madriers du pont sous les pas des nouveaux arrivants.

Ardemment, Élisabeth Boleska, allant de l'un de l'autre, s'écria :

— Nos amis ! Tous fidèles ! l'âme résolue et le bras armé.

M. le panetier de Slonim, en soufflant dans ses moustaches, dit :

— J'ai promis vingt nobles hommes, trois cents paysans et cent mille tymfes d'argent ! Quelqu'un a-t-il le loisir de compter ?

— Tu nombres mal tes gentilshommes, dit Élisabeth Boleska, car à toi seul tu en vaux vingt, monsieur mon frère !

M. l'échanson de Lida annonça tristement que beaucoup de ses paysans avaient refusé de le suivre. Cependant, il commandait à deux cents bûcherons.

— Bûcherons de la forêt russe ! dit Élisabeth.

D'ailleurs il avait engagé dix années de ses revenus pour acheter des fusils et des munitions de guerre.

— De quoi se plaindrait l'ennemi ? dit-elle. Vous lui enverrez vos richesses.

Un paysan parla d'un air humble :

— Nous n'avons que des faux, Excellence.

— Vous ferez la moisson du Seigneur !

Un autre paysan dit :

Nous n'avons que des fléaux.

— Vous battrez le blé sanglant ! dit-elle.

Dans un écartement de la foule, des hommes, armés de fusils et marchant quatre par quatre, firent leur

entrée, vêtus de redingotes noires, la tête couverte.

C'étaient quarante juifs, précédés de leur rabbin.

— Des juifs dans notre église ! dit Élisabeth, détournée.

Le rabbin répondit :

— Des juifs aiment la terre où ils sont nés.

— Des juifs ! répétait-elle, devant cette croix !

Et la foule cria :

— Hors d'ici !

Mais Étienne Boleski, avec un geste doux :

— Madame ma mère, la Pologne aussi est sur la croix. Ils veulent arracher les clous ; qu'ils soient les bienvenus !

Et, se tournant vers les juifs ;

— Nous avons la même patrie, si nous n'avons pas le même Dieu ; implorez le vôtre pour elle.

Élisabeth Boleska, inquiète peut-être de ces paroles, ne s'opposa point à la volonté de son fils, et la tête inclinée, elle dit au père Dominique :

— Bénissez les soldats du Seigneur, mon père.

Alors, tous — à l'exception des juifs — s'agenouillèrent, non pas seulement ceux qui avaient trouvé place dans la chapelle, mais ceux aussi qui étaient restés dehors et qui regardaient, les têtes pressées, par la large ouverture de la porte, le père Dominique, là-bas, érigeant son froc blanc dans la splendeur des cierges cent fois répercutée par les ors de l'autel, sous la grande croix où était suppliciée la résurrection future.

IV

Les hommes étaient partis, suivant le père Dominique. Elles étaient seules maintenant, dans la chapelle, Élisabeth, Hélyonne ; elles n'entendaient plus les innombrables pas sur la route qui s'éloigne, ni les cris, ni les chants guerriers et pieux ; mais elles auraient toujours dans l'âme ces paroles douloureuses et chères : « Adieu, mère ! Adieu, fiancée ! » Elles priaient toutes deux, la mère avec plus d'orgueil, la fiancée avec plus de tristesse.

— Élisabeth !

Elle jeta un cri d'horreur.

L'homme qui était là, près d'elle, détournant la tête, une main sur les yeux, c'était le comte André Boleski.

Elle recula, farouche, entraînant Hélyonne.

— Que viens-tu faire ici ? Qui t'appela ? Que veux-tu ?

— Je vous en prie, écoutez-moi ! dit-il.

Elle serrait entre ses bras la fiancée de son fils.

— Hélyonne ! tu as vu le mauvais génie de notre maison, tu as entendu parler le maudit de la patrie et du ciel. Il est là ; le désespoir va entrer. C'est la première fois que je tremble pour Étienne.

— Je viens le sauver ! dit-il.

— Tu mens! l'angoisse, les désastres, voilà ce qui peut venir de toi ; le salut, non. Est-ce que Judas peut sauver?

— Je jure le saint nom de Jésus!...

— Tu l'as renié.

— J'atteste les tombeaux où dorment les ancêtres!...

— Leurs os frémissent d'horreur sous tes pas. Sors! va-t'en! ne sois plus ici, si tu ne veux pas en être chassé par les spectres.

— Oh! vous m'écouterez! dussé-je vous fermer la bouche avec la main.

— Non!

Mais Hélyonne:

— Il s'agit d'Étienne, ma mère! Parlez, monsieur.

— Qui êtes-vous, mademoiselle? Je devine, vous êtes Hélyonne Kilinska, vous aimez Étienne. Je vous remercie. Écoutez-moi. Il doit se rendre cette nuit au carrefour de Pruzani?

— Qui te l'a dit, espion? cria Élisabeth.

— Il doit se rendre au carrefour de Pruzani, et de là s'engager dans la Bruyère-Noire pour rejoindre ses amis à Kowno, sur le Niémen? Eh bien! dans la Bruyère-Noire, trois mille Russes l'attendent, cachés dans la forteresse, ou embusqués dans les gorges, derrière les roches. Qu'il ne parte pas, ou qu'il passe par la plaine, sinon il mourra, sans même avoir pu se défendre.

— Il est parti! dit Hélyonne dans un sanglot.

— Parti!

Elle se tourna vers Élisabeth.

— Ma mère, on peut le rejoindre encore!

Mais celle-ci :

— C'est le mensonge qui a parlé ! Un traître n'aime pas son fils.

— Hélas ! dit André Boleski, toutes ces minutes perdues ! mais vous, mademoiselle, croyez-moi, je dis la vérité ! Pourquoi serais-je venu si ce n'était pour sauver Étienne ? J'ai quitté le campement, dans l'ombre, sans que personne me vît. A cheval, j'ai pris par des chemins de traverse que je n'ai pas oubliés. Voilà comment je suis venu, au risque d'être arrêté par les vôtres, d'être tué peut-être... N'importe ! il fallait qu'Étienne fût prévenu. Ah ! croyez-moi. Élisabeth se défie de moi, elle a raison ; j'ai été coupable, je j'avoue ; je l'ai offensée, c'est vrai. Mais j'aime Étienne ! je l'adore ! Dieu m'a envoyé ce châtiment, d'être père et de n'avoir pas de fils ! Je suis à vos pieds, sauvez-le ! Vous seules le pouvez ! Je ne puis rien, que vous supplier de me croire. Envoyer un de mes serviteurs ? Je n'en ai pas de fidèles pour un tel message ! Moi ? Vos Polonais me fusilleraient avant de m'avoir entendu ! Allez vers lui, vous dis-je. Ah ! par pitié, hâtez-vous, on va l'assassiner ! Songez que le temps passe ! Le carrefour de Pruzani, c'est tout près d'ici. L'assassiner, mademoiselle, lui mon fils ! votre fiancé, n'est-ce pas ?... Ah ! pour me faire croire, faut-il que je me brise la tête contre ces dalles ?

— Il pleure, ma mère ! dit Hélyonne.

Alors Élisabeth, le regardant en face :

— Michel Sawa, je te crois, dit-elle. Mais que le ciel, la nuit de ton agonie, te refuse les larmes du repentir, si tu me trompes avec ces pleurs !

Elles sortirent de l'église. Il entendit bientôt le bruit d'une voiture qui s'éloigne et il tomba devant l'autel, à genoux.

— Seigneur-Christ, dit-il, vous qui avez souffert et qui avez pitié des souffrances, je vous remercie ! Il y a une heure encore, je n'aurais pas osé m'agenouiller devant vous, mais il me semble que je suis pardonné, puisque vous avez daigné m'employer au salut de mon enfant.

Une voix répondit dans la pénombre de l'église où s'éteignaient les cierges :

— La justice éternelle n'est pas satisfaite à si bon marché.

André Boleski frissonna, et sans oser retourner la tête, craignant l'apparition religieuse d'un aïeul :

— Ah ! qui me parle ? dit-il.

La même voix continuait :

— Qu'as-tu donc fait pour émouvoir la miséricorde ? l'ours, le loup, le chien, aiment leurs petits ; crois-tu que les dévouements de l'instinct suffisent à effacer les crimes de l'intelligence ?

Le coupable dit :

— Quel spectre me juge ?

— Un spectre, monseigneur ? l'orgueil de votre remords vous égare ; votre châtiment ne vaut pas un miracle.

Et celui qui parlait mit la main sur l'épaule du comte.

— Rhodzko !

— Rhodzko.

Le serf ajouta :

— Vous avez quitté le campement en secret ; j'ai pensé que je ferais bien de vous suivre.

— Pourquoi ?

— Par curiosité.

— J'entends. Ce que j'ai tenté cette nuit, tu le révéleras au roi, ou à l'impératrice, et tu me perdras, n'est-ce pas ?

— Oui, plus tard, peut-être. En attendant, je suis heureux de vous apprendre que vous n'avez rien fait qui compromette le succès de notre expédition.

André Boleski le regardait, inquiet ; Rhodzko ajouta avec un ton de négligence :

— Il était facile de prévoir votre tentative de trahison et plus facile de la déjouer. Vous avez dit aux rebelles ; « Il y a des Russes dans la Bruyère-Noire, il n'y a pas de Russes dans la plaine ; ne partez pas ou passez par la plaine. » C'est cela que vous leur avez dit, n'est-ce pas ?

— Eh bien ?

— Eh bien ! la forêt est libre.

— Libre ?

— Mais en revanche la plaine est occupée. Le colonel Wladimir, avec ses Ukraniens, et le major Dréwics, avec ses hussards, qui, cette fois, combattront à pied, ont pris position dans le steppe, derrière les ruines du cloître.

— Juste Dieu ! Qui donc, moi absent, a donné ces nouveaux ordres ?

— Celui qui est le maître, dit Rhodzko. En outre, les cavaliers kosaks quitteront le château de Pruzani dès que la bande rebelle aura dépassé le village, et, par une marche à demi circulaire, iront se poster sur les derrières de la troupe polonaise, de façon à lui couper la retraite.

— Misérable !

— Oui, misérable, dit Rhodzko, assombri.

Il reprit en souriant :

— Ainsi, tout est bien. Si les insurgés, après avoir dépassé Pruzani, avancent dans le steppe, selon votre conseil, ils seront foudroyés par l'artillerie de Dréwics ou fusillés par les Ukraniens de Wladimir, et ceux qui voudront échapper par la fuite se jetteront sur les lances des cavaliers kosaks. Je suppose, monsieur le gouverneur militaire, que vous n'avez rien à objecter à ce plan de bataille ?

André Boleski, les poings aux dents, se mordait les phalanges.

— Il est vrai que deux moyens de salut s'offrent aux rebelles, dit Rhodzko : se jeter dans la Bruyère-Noire, mais ils s'en garderont bien, parce que, grâce à vous, ils la croient occupée ; s'arrêter en deçà du village et se disperser par groupes épars dans leurs castellanies respectives ; mais ce moyen, ils ne l'emploieront pas, parce que vous leur avez assuré que la plaine est libre.

— Maladroit ! dit le comte avec un cri d'espoir, tu as parlé trop tôt. Mon cheval rejoindra la voiture d'Elisabeth, et mon fils sera prévenu à temps.

— Vous avez pensé, monseigneur, que vous sortiriez d'ici ?

— Ah ! place, fais-moi place, ou je passerais sur ton corps ! dit le comte.

Il l'empoigna, voulant l'écarter ; mais, d'un violent sursaut d'épaules, Rhodzko rompit l'étreinte.

— La corvée, monseigneur, rend les serfs très robustes.

— Ils n'ont pas d'épée !

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

[illegible] le [illegible]nier [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

[illegible] chancela, [illegible]

— [illegible] son épée au [illegible] et la gloire !

[illegible]

[illegible] relever le front, il ne vit [illegible] Est-ce que tous les [illegible] déjà le trépas [illegible] se soulever sur ses mains, qui glissèrent, toutes poisseuses d'une humidité tiède et rougeâtre. Il retomba. C'en était donc fait ! Il allait mourir là, sans que son fils fût averti de la nouvelle embûche. Ah ! Dieu, mourir, ce n'était rien. Mourir, c'est l'espérance des désespérés. Mais Etienne tout à coup enveloppé de sabres, de balles, de mitraille, Etienne renversé, la tête sur quelque pierre, pour ne plus se relever ! Le comte se dit : « Je le veux ! Je

marcherai, j'arriverai à temps! » Par un immense effort, il se remit debout, s'avança dans les ténèbres, tendant les bras, cherchant des mains la porte. Il y toucha du bout des doigts, enfin, voulut s'y accrocher, la sentir se dérober sous ses dix ongles rebroussés, et défaillit tout de son long, sur les dalles, avec un cri de rage et d'angoisse.

Alors, à ce cri sans doute. Tozoryl survint, portant une lanterne. Il vit cet homme couché à terre, blessé, et, s'épouvantant de le reconnaître :

— Le maudit! cria-t-il.

— Oh! oui, oui, oui, le maudit! dit le comte haletant, mais ne t'effraye pas, Tzoryl. Pour moi je ne demande rien. Il ne s'agit pas de moi, il s'agit de mon fils.

— Du jeune maître!

— Regarde si mon cheval est toujours dans la cour. Je l'ai attaché à côté de l'escalier. Tu me porteras, tu me mettras en selle...

Tzoryl dit :

— Je viens de traverser la cour, je n'ai pas vu de cheval.

— Oh! ce Rhodzko! ce démon! Mais n'importe. Aide-moi à marcher jusqu'aux écuries.

— Tous les chevaux de Mikalina, dit fièrement Tzoryl, sont partis pour charger les Russes!

— O mon Étienne! mon pauvre Étienne!

L'oiselier souleva le comte, qui se maintint sur les genoux, un poing sur la pierre.

— Il s'agit donc vraiment d'un message important pour M. Étienne?

— Ah! Tzoryl, s'il n'est pas instruit du danger qui le menace, il meurt!

— Vous ne me trompez pas ?

— Oh ! châtiment, châtiment !

— Eh bien ! je connais quelqu'un qui va plus vite qu'un cheval.

— Toi ?

— Mon oiseau.

— Tu es fou, pauvre homme !

— Mon oiseau n'est pas fou. Ce que M. Étienne Boleski doit apprendre, écrivez-le à Thaddéus le Manchot. Chasse d'ici. Gris-d'Argent ira tout droit à Pruzani. Je le connais, le libertin ! Pour éveiller sa favorite, il faudra bien qu'il frappe du bec à la fenêtre de Thaddéus.

— Eh bien ?

— Eh bien ! Thaddéus ouvrira sa croisée, lira le billet pendu au cou de l'oiseau, et, comme il est bon patriote, il transmettra l'avis à M. Étienne.

— Avant que les Polonais soient entrés dans le village ?

— Gris-d'Argent a des ailes rapides, et il ne manque pas de jambes à Thaddéus-le-Manchot.

— Non, c'est une chimère !

— Écrivez seulement.

— Là, dans ma poche, j'ai un portefeuille...

Tzoryl trouva le portefeuille et l'ouvrit.

— Maintenant, soutiens-moi le bras, dit André Boleski.

Il écrivit quelques lignes au crayon : « Contre-ordre a été donné à mon insu. Revenez, dispersez-vous, ou enfoncez-vous dans la Bruyère-Noire. » Par l'effort qu'il faisait, sa blessure bâilla, et l'on eût dit que tout

son cœur, dans une fuite rouge, lui coulait de la poitrine.

Tzoryl pensait : « Il n'y aurait pas besoin d'écriture ; Gris-d'Argent pourrait se charger de donner lui-même la nouvelle. Mais tout le monde n'entend pas ce que disent les oiseaux. »

— Voilà, prends, dit le comte, mais tu rêves, hélas !

— Non pas, dit l'oiselier ; Gris-d'Argent a fait de bien autres prodiges !

Il courut vers la cage suspendue au doigt levé de l'évêque de pierre ; le pigeon, réveillé secoua ses plumes et roucoula vers son maître, les pattes aux barreaux d'osier.

— Bien ! bien ! dit Tzoryl, je te pardonne, oui, et je te permets même de retourner à Pruzani.

Il l'avait pris entre ses mains ; au moyen d'un ruban arraché de son justaucorps, il lui attacha au cou le message du comte, et l'oiseau, après un baiser de Tzoryl, s'envola avec un claquement d'ailes du côté de Pruzani, dans le brouillard azuré de la lune.

Cependant, André Boleski s'était tourné vers le grand crucifix, et joignant ses mains sanglantes :

— Justice ! dit-il, vous ne devez pas de miracles aux coupables, mais vous en ferez un pour un innocent !

VI

Ce soir-là, à Pruzani, une femme, cavalièrement coiffée d'un feutre empanaché, et svelte dans l'enve-

[illegible] d'un manteau rejeté par-dessus l'épaule, frappa du pommeau de sa cravache à la porte de la maison de poste.

[illegible] un homme, en galant habit de [illegible], et derrière elle quatre Kosaks, [illegible].

— [illegible] dit le gentilhomme. On y mange [illegible] à moins que l'on ne préfère les [illegible].

La porte s'ouvrit, non pas largement, suffisamment à peine pour laisser passer la tête rase d'un paysan.

— La femme dit :

— Vous êtes l'aubergiste ?

— Oui, Excellence.

— Votre nom ?

— Serge, Excellence.

— Vous avez adroitement servi mon fils, et je sais que l'on peut se fier à vous.

— M. Ivan Boleski est le fils de Votre Excellence ?

— Oui.

La porte s'ouvrit tout à fait, et l'hôtelier se fût incliné jusqu'à terre s'il n'eût rencontré les genoux de la voyageuse, dont il baisa le manteau.

Elle reprit :

— C'est bien ici le carrefour de Pruzani ?

— Oui, Excellence.

— Où va cette route ?

— A Mikalina.

— Et celle-ci ?

— Vers la Bruyère-Noire.

— Et celle-là ?

— Vers la steppe.

— Donc, les voyageurs partis de Mikalina qui veulent gagner la forêt, là-bas, ou s'engager dans le steppe, passent par ce carrefour ?

— Oui, Excellence.

— Bien, dit la voyageuse se parlant à elle-même, je les verrai choisir !

Elle reprit :

— Serai-je en sûreté dans ton auberge ?

— Pourquoi non ?

— Il y aura peut-être bataille cette nuit.

— J'ai entendu parler de quelque chose d'approchant. Mais que votre Excellence se rassure. Si les insurgés se dirigent vers Pruzani, ils se garderont bien d'y rester. Les paysans de ce bourg — à l'exception de mon digne oncle, Thaddéus le Manchot — n'entendent rien aux confédérations des seigneurs ; et nous appartenons au comte André Boleski.

La voyageuse entra suivie du gentilhomme que suivaient les quatre Kosaks et, après avoir remis une bourse à l'aubergiste, elle dit :

— Ferme solidement ta porte, et que personne n'entre.

— Oui, Excellence.

Les hôtes pénétrèrent dans la salle basse, où fumait une chandelle jaune ; Serge jeta un coup d'œil au dehors, pour voir si personne ne venait.

— Tout bon chrétien loue Notre-Dame ! dit un homme qui s'avança rapidement vers la maison de poste.

— Vous n'êtes pas encore couché, oncle Thaddéus ?

— Qui donc dormira cette nuit ?

— Moi, dit Serge. Mais qu'avez-vous là, sur l'épaule? on dirait d'une faux. Allez-vous faire la moisson, mon oncle ?

— Je suis trop vieux pour être moissonneur. Mais je t'apporte ma faux. Va te battre, jeune homme.

— Pour qui ?

— Pour les Polonais.

— Contre qui ?

— Contre les Russes.

— Pourquoi ?

— Pour que ton pays soit libre.

— Le serai-je, moi?

— Non, tu es né serf.

— Alors, que m'importe ?

— Tu refuses ?

— Oncle Thaddéus, je ne me soucie pas d'être manchot comme vous. Vous êtes d'un temps qui n'est plus. Les jeunes raisonnent. Se battre, c'est l'affaire des gentilshommes. Nous, pourquoi donner notre sang? Pour changer de maître? Inutile. Celui de demain ne serait pas meilleur que celui d'aujourd'hui. Que notre champ rapporte le moins possible au seigneur, le plus possible au paysan, cela suffit. Bonne nuit, oncle Thaddéus !

— Fils, on laboure plus gaiement une terre indépendante.

— Il n'en est pas pour l'esclave.

Thaddéus le Manchot songea.

— Beaucoup de jeunes gens, aujourd'hui, n'aiment pas leur patrie, dit-il ; c'est une chose triste, et j'aurais voulu mourir avant de voir cela. N'importe, la Pologne triomphera : car les vieux, qui n'ont plus la

force, ont toujours le courage, et Dieu est avec les faibles.

Il s'en alla, la faux sur l'épaule, à la rencontre sans doute des confédérés de Mikalina.

Pendant ce temps, Serge vidait dans sa main la bourse de la voyageuse, et comptait les tymfes d'argent, un à un, sous le clair de lune.

— Tu as fort bien parlé, lui dit un homme à cheval, arrêté non loin de la maison.

— Qui êtes-vous?

— Je passais; j'ai entendu quelques mots, je me suis arrêté pour écouter. Tu es un homme de sens. Viens te battre avec moi.

— Avec vous?

— Oui.

— Pour qui?

— Pour les Russes.

— Contre qui?

— Contre les Polonais.

— Pourquoi?

— Pour être libre. L'impératrice a promis que les serfs polonais seraient affranchis s'ils combattaient pour elle les seigneurs de Pologne.

— Je n'aurai plus de maître?

— Non.

— Ni mon bœuf, ni moi, nous ne labourerons plus sans salaire la terre d'autrui?

— Non. En outre, tu te vengeras de ceux qui t'opprimèrent.

— Est-ce que l'on bâtonnera les gentilshommes?

— Oui.

— Pillera-t-on les châteaux?

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible] qui com-[illegible]

[illegible] dans la maison [illegible] de chêne.

[illegible]

— [illegible] pas que la haine : il [illegible]

[illegible] vers la [illegible]

VII

Pendant que la voiture se hâtait vers Pruzani, Hélyonne disait toute pleurante :

— O ma mère! les rejoindrons-nous avant qu'ils soient entrés dans la forêt ?

Elisabeth gardait le silence, fermant les yeux. Certes, l'espoir d'arracher à une défaite certaine son fils et tant de braves, et, avec eux, la liberté de la Pologne, exaltait violemment sa pensée ; mais aussi elle se sentait le cœur lourd d'amertume, parce qu'André Boleski sauvait Etienne pour la seconde fois. Il lui paraissait injuste que le bien fut permis à un traître.

Hélyonne cria :

— Ce sont eux!

En effet, les chevaux ne tardèrent pas à atteindre l'arrière-garde de la bande polonaise, longue file obscure, coupée de lueurs d'acier, qui, là-bas, plus sombre, longeait déjà les premières maisons de la bourgade.

Les deux femmes descendirent vivement, rompirent la foule étroite des paysans lithuaniens, en disant : « Faites-nous place, frères! » et bientôt elles gagnèrent les rangs des gentilshommes à cheval.

Derrière le père Dominique, qui, tout blanc sur une jument blanche, portait haut la croix de Pologne, M. le staroste marchait le premier suivi du castellan de Mikalina, qui avait à sa gauche M. le panetier de Slonim, et à sa droite M. l'échanson de Lida.

Etienne dit :

— Ma mère!

Et il ajouta :

— Faites halte, messieurs.

Mais elle répondit :

— Non. J'apporte une nouvelle. Le temps presse. Vous délibérerez en marchant.

Elle courait presque, suivie d'Hélyonne, entre les montures des chefs.

— Vous êtes trahis! Le gouverneur militaire de Troki a été informé que vous deviez vous engager dans la Bruyère-Noire pour rejoindre vos amis à Kowno. Trois mille Moskovites occupent la forêt. Vous seriez enveloppés, pris ou tués, avant d'avoir tiré le sabre. Mais le steppe est libre. Il est vaste et clair sous la lune; toute surprise y est impossible. Passez par le steppe.

[illegible] sur leurs selles.

— [illegible] demanda la staroste.

— [illegible]

— [illegible]

[illegible] peut-être parce [illegible] à l'avis [illegible] peut-être parce qu'elle ne [illegible] dans cette [illegible]

— [illegible] Ce que je dis, je le sais. [illegible] ai-je donné [illegible]

[illegible] toujours : ils débou[illegible] dans le carrefour, d'où rayonnent [illegible] qui s'engage plus loin, dans la [illegible] qui se perd dans le steppe.

M. le staroste arrêta son cheval.

Il vaudrait mieux retarder le départ, revenir sur nos pas. Dans la plaine, nous serons aperçus par les vedettes que l'ennemi a dû placer sur la lisière du bois.

— Oh ! oui, dit Hélyonne, il vaut mieux retarder le départ.

Mais Étienne :

— Non, hâtons-nous, messieurs mes frères ! Avant que les Russes, qui nous attendent dans la Bruyère, aient pu quitter leur embuscade pour nous poursuivre dans le steppe, nous serons hors d'atteinte. De toute manière, il faut que nous passions ! Nos amis, à Kowno, peuvent être attaqués, et, sans nous, ils seraient vaincus.

Cet avis l'emporta, parce qu'il était le plus hautain.

Sur un signe des chefs, les femmes s'écartèrent avec des gestes tendus vers Etienne, et quand le vieux staroste eut crié : « En avant! et que Dieu nous conduise ! » l'escadron des nobles s'ébranla violemment dans la direction de la plaine, suivi par la longue foule paysanne.

VIII

Seules dans le carrefour de Pruzani, aux noires masures baignées de clarté lunaire, Elisabeth, Hélyonne, écoutèrent longtemps le bruit des chevaux et le bruit des hommes qui s'éloignaient.

Alors la mère et la fiancée s'embrassèrent ardemment, étreignant chacune la tendresse de l'autre pour leur Etienne adoré.

Puis, Elisabeth :

— Ma fille, revenons. Le combat pour eux, la prière pour nous. Quand on est polonaise, vois-tu, il faut s'habituer aux hommes en danger.

Elles s'en retournèrent lentement, pleines de rêveries. Comme elles avaient passé devant la maison de poste, une voix claire, un peu secouée par un petit rire, dit ces mots derrière elles :

— Elisabeth Boleska, la route est longue de Pruzani à Mikalina. Je regrette de ne pouvoir vous rendre

que dans cette auberge l'hospitalité que vous m'avez donnée dans votre château, un soir.

Un tocsin qui serait fait de sonneries légères, ce fut ce qui retentit dans la poitrine de la castellane.

Avant de s'être retournée, avant de l'avoir vue, elle cria :

— C'est elle !

En effet, Sonya Ivanowna était là, sur le seuil de l'hôtellerie, dans son joli costume de guerre, tout d'acier, de satin et d'or, que bleuissait par devant la lune, que rougissait par derrière un reflet de chandelles.

Pareille à une vivante tout à coup pétrifiée dans un mouvement de stupéfaction menaçante, Elisabeth Boleska resta immobile, le cou renversé, un bras tendu.

— Qui êtes-vous, madame? demanda Hélyonne.

— Vous ne me reconnaissez pas, Hélyonne Kilinska? Ah! oui, vous aviez les yeux fermés quand je m'approchai du lit où vous étiez morte. Une très aimable invention, votre trépas simulé! et je vous approuve d'avoir mis un peu de comédie dans notre tragédie morose. Mon fils sera le plus joyeux du monde d'apprendre cette résurrection subtile. Il a le goût bon, en vérité. On n'est pas plus jolie que vous, mademoiselle, et la lune vous met sur la joue une ombre de fard bleu qui vous donne un air tout à fait intéressant de rêverie et d'idéal.

La mère d'Ivan, tout a coup présente, ce devait être quelque signe de désastre ! Hélyonne avait peur ; elle dit :

— Que voulez-vous ? Que se passe-t-il ?

— Je ne veux rien, dit Sonya, et il se passe une

chose toute naturelle ; j'ai été outragée par cette Polonaise, et je me venge.

— Sur qui donc, madame?

— Enfant! Sur Etienne Boleski et sur la Pologne, puisqu'elle n'aime que sa patrie et son fils. Ah! j'ai bien longtemps attendu cette heure, et je vous assure que je m'ennuyais beaucoup.

— Etienne! ce n'est pas vrai, et ce n'est pas possible. Vous, une femme, que pouvez-vous contre Etienne ? Ah ! je vois, vous voulez nous faire peur, ou bien vous êtes folle.

— Folle? Oh! certainement, je suis extravagante un peu. Pourtant regardez madame Elisabeth. Elle n'a pas l'air de croire que j'ai perdu la raison. Elle qui se souvient, elle comprend que, si je suis ici, c'est que son fils est perdu !

— Que dites-vous ?

— Oh ! il est perdu, je le gagerais. En ce moment, n'est-ce pas, il s'éloigne en pensant à sa mère et à sa fiancée, confiant, heureux; savez-vous, Hélyonne, ce qu'il va trouver tout à coup en face de lui ? Trois mille hommes imprévus, armés, impitoyables.

A ces mots, Elisabeth Boleska jaillit de son immobilité.

— L'embuscade! cria-t-elle joyeusement.

— Tout près d'ici. Il se peut que vous l'entendiez crier. Oh! vous reconnaîtrez sa voix, j'imagine.

— Ainsi, ce guet-apens, c'est ton espoir, tout ton espoir? Tu n'as rien inventé de nouveau ? Ah! Hélyonne, mon enfant, viens, ne pleure plus. Tu avais raison, c'est une folle.

Sonya dit :

— Vous ne parviendrez pas à tromper votre épouvante.

Puis, rapprochée :

— Osez-vous rire, quand je souris?

— Je te dis qu'il est sauvé!

— Je ne crois pas.

— Il a passé par la plaine.

— Oui, oui, mais il a eu tort.

— La plaine est libre d'ennemis!

— Eh! non, puisqu'il y a eu contre-ordre. Oui, vraiment, contre-ordre. Voyez comme les choses se sont bien arrangées. C'est vous-même qui avez envoyé à la mort M. Etienne Boleski.

Un cri d'Hélyonne déchira l'air, et les mains en avant, agitées, elle chancela, défaillit sur les marches de la maison de poste.

— Oh! secourez-la, dit Sonya. C'est qu'elle pourrait mourir, véritablement, et je tiens beaucoup à sa vie, à cause de ce fou d'Ivan.

Mais Elisabeth, terrible :

— Tu as menti, n'est-ce pas? dit-elle.

— Comme vous êtes grossière! C'est vrai qu'on est sauvage en Pologne. Et à ce propos, il faut que je vous dise : avec votre chapzka d'astrakan et vos bottes rouges, vous êtes habillée d'une façon qui pourrait prêter à rire, je vous assure. Mais non, je n'ai pas menti. Vous savez, dans le steppe, il y a une ruine, un ancien cloître; je crois que c'est là que sont les Russes. D'un peu loin, on peut les voir. On m'a expliqué le plan. Oh! je peux vous le dire. Voici : les Polonais marchent sans défiance... Tenez, précisément, je crois qu'ils ne marchent plus!

Une décharge de mitraille venait de secouer l'air et bondissait d'échos en échos.

— Dieu soit obéi! cria Elisabeth Boleska, je mourrai avec mon fils.

Et brusquement, elle s'élança vers la plaine. Mais Sonya dit :

— Ah ! non pas, je ne l'entends pas ainsi.

Et sur un signe qu'elle fit, les quatre Kosaks se précipitèrent hors de l'hôtellerie, rattrapèrent la castellane, qui fuyait vers la mort.

Elle se débattit en vain ; ils la maintinrent solidement. Sonya reprit :

— Ceci ne vous rappelle-t-il rien ? Que vous avez peu de mémoire ! Vous voilà tout à fait entre les mains de mes Kosaks, comme était le comte Boleski, il y a dix-sept ans, entre celles de vos paysans. Vous voyez que je ne suis folle qu'à demi, et que je sais prévoir les choses ! Mais je n'ai pas vos façons brutales. Sied, lâchez la castellane, elle voit bien qu'elle ne peut s'échapper, et elle m'épargnera de la traiter avec rigueur. Je pense même, madame Elisabeth, que nous ferions sagement de rentrer dans l'hôtellerie pour éviter les balles qui pourraient venir jusqu'ici. Non ? Oh ! je ne veux vous contrarier en rien ; pour ma part, cet habit de guerrière me fait un cœur inaccessible à la crainte.

Maintenant des fusillades, en effet, éparpillaient leurs bruits secs dans la nuit, Elisabeth se laissa choir sur les genoux et s'accroupit en prière.

Alors l'autre mère se rapprocha, et elle parla encore les dents serrées :

— Ah ! tu ne dis plus rien, tu ne dis plus rien, à présent ? Tu vois que c'en est fait de lui, n'est-ce pas?

que je suis vengée, que j'ai ton cœur sous mes pieds! Mais que fais-tu donc? Ce n'est pas Dieu que tu dois prier, c'est moi. Il faut que je te dise : si je voulais, il en est peut-être temps encore, je pourrais envoyer un ordre. Le combat cesserait, ou ton Etienne serait épargné. Eh bien! voyons, humilie-toi; implore-moi, pleure sur mes mains! Je m'attendrirai, qui sait? Que ne me parles-tu de mon fils, de ma tendresse pour lui? Car j'ai un fils, tu sais? Il est beau, mon Ivan. Hélyonne l'a mal vu, parce qu'elle était fâchée. Mais, quand l'autre sera mort, elle l'aimera, et nous les marierons, veux-tu? En ce moment, pendant que je fais tuer Etienne, Ivan est à Troki. Oh! nous ne sommes pas des mères de la même espèce! Je ne l'ai pas envoyé à la guerre, moi! Il aurait pu être blessé. Comme il s'était grisé le matin du départ, je l'ai fait mettre aux arrêts. Il trépignait, l'enfant gâté! Tu comprends, ne pas étrenner en bataille son uniforme tout neuf! Mais, enfin, on ne le tuera pas. Tu n'imagines pas comme il est joli, et brave! J'envie Hélyonne, vraiment. Mais toi, oh! je te plains! Ton fils, à toi, pauvre femme, il va mourir, il est peut-être mort! Car entends-tu, la fusillade, toujours? Mais, voyons, je t'en prie, pleure? Je veux te voir pleurer. Quoi! méchante, tu me refuses cela? — Ah! misérable mère, est-ce que tu me volerais ma vengeence en n'aimant pas ton fils!

Elisabeth Boleska se redressa violemment:

— On ne pleure que les vaincus, dit-elle. Puisqu'on se bat, les Polonais triomphent!

— Mille contre trois mille.

— Mille héros!

— Mille cadavres.

— La fusillade continue avec archarnement. Donc, la défaite n'est pas consommée. Tu as compté sur un guet-apens ; c'est une bataille. Je te dis que tu es vaincue.

Sonya frémit ; mais, tout à coup :

— Regarde, là-bas, ces hommes qui fuient... oui, vers nous, tu les vois ?

— Sont-ce des Polonais ?

— Penses-tu que ce soient des Russes ?

— Nous n'avons pas l'habitude de fuir !

— Nous vous la donnerons.

Mais, Elisabeth, soudain :

— Glorifions Notre-Dame ! Sur ma vie, ce sont des Russes !

En effet, par bandes affolées, des hussards sans chevaux, des Ukraniens sans armes, se précipitaient de la plaine, traversaient le carrefour, se portaient vers la forêt, et, dans la bourrasque de leur panique, ils entraînèrent les quatre Kosaks qui gardaient la castellane.

Elle courut, releva la fiancée de son fils :

— Viens, viens, nous triomphons !

— Hélas! dit Hélyonne, est-ce qu'Etienne est vivant?

Cependant, Sonya, qui avait enfin cessé de sourire, tentait d'arrêter les fuyards :

— Lâches ! oh ! lâches ! que faites-vous ?

Elle vit, parmi les soldats en déroute, un uniforme d'officier, et courut, la main levée, voulant souffleter cet homme qui avait eu peur.

Il se tourna vers elle, pâle, une rouge blessure au cou.

— Mon fils !

C'était Ivan.

— Maman, maman, dit-il, j'ai voulu me battre, j'ai désobéi. Oh ! vois, mère, comme je saigne !

Il lui défaillit dans les bras, et la castellane, qui passait derrière eux, cria, dans un rire farouche :

— Ton fils ! ton fils ! ah ! pauvre femme !

Puis elle entraîna Hélyonne vers la bataille gagnée, en disant ;

— La Pologne sera libre ! Viens embrasser le vainqueur !

IX

Les gentilshommes confédérés, éperonnant leurs montures, avaient continué leur route à travers le steppe ; paysans avec leurs faux, bûcherons avec leurs cognées, chasseurs et juifs armés de carabines, s'essoufflaient à suivre l'escadron des nobles, et le sol dur sonnait sous les fers, sous les sabots d'écorce.

Là-bas, le cloître, ruine énorme et noire, s'érigeait dans la pâleur immense de la lune.

M. le staroste dit :

— Tu crois que nous échapperons, mon fils ?

— Par le porc brun ! c'est certain, répliqua très vite M. le panetier.

— Bala! bala! ajouta M. l'échanson, sans autre parole.

Mais Etienne Boleski répondit :

— Nous n'échapperons pas. Plaine ou forêt, n'importe, l'ennemi nous guette.

— Pourquoi donc n'es-tu pas revenu sur tes pas?

— Le retour n'est permis qu'après la victoire.

— Je t'éprouvais ; embrasse-moi, mon fils.

Et le père Dominique, en élevant la croix :

— De quoi prend-on souci ? Nous sommes dans la bonne route, puisque Dieu est devant nous !

Une quadruple décharge d'artillerie tonna dans le silence ; les chevaux se cabrèrent devant un éclaboussement de terre secouée, et, au loin, un boulet parut double, parce qu'il emportait une tête.

Toute la bande s'arrêta de stupeur, considérant l'entassement informe du monastère écroulé d'où l'artillerie ennemie fit feu pour la seconde fois ; les Polonais distinguèrent, aux quatre lueurs des coups, les uniformes rouges de la milice ukranienne.

Puis, plus rien ; de la fumée qui épaississait l'ombre.

La troupe avait fait halte ; mais il n'y eut pas un mouvement de recul.

Deux partis s'offraient : l'un, prudent, l'éparpillement, la fuite ; l'autre, téméraire, l'assaut de la forteresse imprévue. Les chefs, sans s'être consultés, crièrent :

— Vive la Pologne ! En avant !

Et le père Dominique dit à Jésus :

— Chargeons !

En longue file, instinctivement rétrécie, pour offrir moins de prise aux boulets, avec des cris, dressant les

faux, levant les cognées, armant les fusils, les patriotes s'élancèrent. Maintenant, ils voyaient des remuements confus, de toutes parts, entre les pierres sombres du cloître, comme si la ruine eût été quelque bête colossale, vivante.

Une troisième décharge d'artillerie érafla toute la longueur de la colonne, jeta bas un chasseur qui, en tombant, dit à un bûcheron :

— Prends ma carabine.

Tous se hâtèrent plus furieusement. M. le panetier grognait dans ses moustaches :

— Ces maudits Russes ! ils ont des canons, toujours !

— Heureusement, dit Etienne, puisque nous allons les prendre.

Les nobles, en escadron pressé, se rapprochaient de la ruine, s'offrant magnanimement à la mitraille, sûrs de leur cause et sûrs de leur Dieu, car un boulet lancé sans doute par une charge insuffisante, heurta l'un des bras de la croix, mais n'alla pas plus loin, et tomba inutile.

— Miracle ! cria le moine.

— Miracle ! répétèrent les gentilshommes, en signant l'air de leurs sabres.

— Patrie ! dit Étienne.

Et d'un double coup d'éperon, il força son cheval à passer le premier.

Cependant, sur les mamelons de pierre fourmillaient des aciers de carabines ; une fusillade éclata, très nourrie, toujours renouvelée ; ce fut, dans la fumée, comme des craquements de troncs d'arbres qui prendraient feu.

Quatre chevaux tombèrent : les quatre cavaliers furent quatre fantassins debout, le sabre toujours levé, blessés sans doute, n'y prenant pas garde.

Alors, comme les projectiles passaient par-dessus les têtes des Polonais les plus proches, chasseurs et juifs se développèrent à droite et à gauche, sans interrompre leur marche en avant, et, tout en courant, ils épaulaient, tiraient, rechargeaient leurs carabines. La furieuse espérance de vaincre emportait les confédérés ; balles pour balles, blessures pour blessures, tuer console de mourir ; ils laissaient derrière eux un sombre sillage de cadavres, mais le nombre toujours diminué ne faisait pas que l'ardeur de l'élan fût moindre : et les âmes des morts chargeaient encore avec les vivants.

— Pied à terre! l'assaut! commanda M. le staroste.

Car on voyait très distinctement, entre les ruines, les gueules noires des canons.

Les gentilshommes obéirent. Les chevaux ne sont bons que pour la charge ou pour la fuite ; or, on avait chargé, et l'on ne fuirait pas.

La bande, espacée maintenant, présentait un assez large front ; ils se ruèrent, la tête baissée, avec une fureur de béliers, vers les murailles où grouillaient les Moskovites.

Mais, des ténèbres que faisait le vieux cloître sur le steppe pâle de lune, se dressa, dans un tumulte hurleur, un remuement tout hérissonné de lances. C'étaient les hussards noirs du colonel Dréwicz, qui, j'usqu'à ce moment, s'étaient tenus là, couchés, invisibles, au bas des murailles effondrées.

— Traîtres !

— Vive Russie !

— Vive Pologne !

— Rentrez sous terre, taupes ! beugla plus haut que tous les fracas M. le panetier Syruc, dont la hache lancée retomba le fer dans un crâne.

La rencontre fut formidable. Malgré la furie du double emportement, nul, après le choc ne rebroussa : il y eut un instant d'immobilité farouche, presque silencieuse, toute haletante de poussées sans résultat, immobilité de deux lutteurs qui croisent le cou et soufflent. Puis, d'un commun accord, les combattants reculèrent, et ce fut, entre les deux foules remuantes et criantes, un ferraillement de lances et de sabres, un duel d'innombrables éclairs. Mais, à peine disjointes, elles se ressaisirent ; plus de place entre les poitrines pour l'allongement des armes ; on se mordait aux épaules, en se prenant aux cheveux. La fusillade avait cessé ; les balles n'auraient pas pu choisir dans ce furieux corps-à-corps, où Polonais et Russes faisaient, en s'étreignant, blessure contre blessure, des échanges de sang haineux.

Pourtant les Russes, peu à peu, reculaient vers les décombres ; peut-être les confédérés allaient-ils escalader la ruine sur des escaliers de blessés et de morts, quand, tout à coup, ils durent se retourner, poussant des cris de rage. Pendant le combat, les Ukraniens, qui par la gauche, qui par la droite, avaient abandonné le cloître, s'étaient rejoints en demi-cercle ; maintenant, gentilshommes, laboureurs, bûcherons, chasseurs, juifs, poignée auguste de héros, étaient de toute part cernés de fusils, de piques, d'épées, et ils suc-

comberaient, saignant de la poitrine et du dos, dans une embrassade effrayante de blessures.

Échapper, rompre le cercle! Impossible. Ils avaient autour d'eux toute l'embuscade, comme une ceinture de fer.

Mais ce cri retentit :

— Les canons! les canons! Victoire!

Ils levèrent la tête. Le froc blanc du père Dominique était debout sur l'amas des décombres! Huit ou dix gentilshommes renversaient les artilleurs moskovites, et le panetier Syruc, énorme sous la lune, avait entre les jambes une pièce de huit, qu'il frappait des talons en criant :

— Par le porc brun! j'ai retrouvé un cheval!

Ainsi quelques-uns avaient fait une trouée dans la muraille vivante; ils avaient planté la croix de Pologne sur la ruine conquise.

Alors Étienne Boleski :

— Aux canons!

Le gros des confédérés s'élança sur le même point, fendant le tas de hussards, élargissant à coups de cognée et de crosse la résistante lézarde, et ils passèrent, et derrière eux, pendant que, déchirés, écorchés, n'importe, ils se hissaient de pierre en pierre vers les canons, la poursuite tumultueuse de l'ennemi, qui refoulaient par instants des éboulements de roches et de cadavres, les aidait de sa terrible poussée.

Les premiers qui se dressèrent sur les tas de décombres, ce furent, après Étienne Boleski et M. le staroste, les chasseurs armés de carabines.

— Huit hommes aux quatre pièces! commanda le jeune castellan.

Et en même temps une violente fusillade contraignait à un mouvement de recul, parmi des chutes de mourants, les Moskovites stupéfaits du revirement de l'action.

Ils reculaient, les hussards poussant du dos les Ukraniens, et plus d'un se demandait, troublé d'une superstitieuse appréhension, ce que c'était que cette forme blanche qui tout à coup avait apparu, debout, sur les ruines, pareille à la vision de la Pologne ressuscitée, et levant dans les ténèbres claires l'image du Crucifié.

Soudain les quatre pièces firent feu, trouant les masses moskovites! La batterie, à cause de la croix, paraissait une espèce d'autel formidable; et c'était comme le quadruple tonnerre d'un dieu qui se venge.

Les Russes reculèrent encore, plus inquiets, regardant toujours le moine immobile, puis, brusquement, sous le foudroiement d'une nouvelle décharge, ils tournèrent dos, et se mirent à fuir vers Pruzani, tous à la fois, sans cris, sans paroles, entraînant leurs officiers dans une irrésistible panique.

La folie de la victoire emporta les confédérés. Sanglants, farouches, heureux, ils se précipitèrent hors de la ruine, sans qu'aucun chef l'eût ordonné. Ces hommes, qui n'étaient plus que cinq ou six cents, poursuivirent sabre au poing, faux en avant, crosses levées, la déroute éparpillée des trois mille Moskovites, et ils marchaient sur les cadavres de ceux qui n'avaient pas fui assez vite.

Enfin, ils s'arrêtèrent, vainqueurs, s'embrassant l'un l'autre avec des bras tout rouges, et cet immense cri :

« Patrie ! » monta glorieusement vers le ciel. Les blessés polonais, épars dans la plaine, qui ne gémirent plus, se traînaient vers l'héroïque groupe, voulaient baiser avant de mourir les armes de leurs frères triomphants.

— Regardez ! dit Étienne tout à coup.

En effet, une masse noire, remuante, venait de surgir, là-bas, sur la lisière de la Bruyère-Noire.

M. le panetier dit :

— Si c'étaient des Russes, on verrait reluire des galons d'uniforme.

— Bala ! bala ! dit M. l'échanson de Lida, je crois fort que ce sont des bûcherons de mon domaine. Beaucoup n'ont pas voulu me suivre, mais ils se seront ravisés, et voilà du renfort qui nous arrive.

— C'est probable, dit M. le staroste. Que le ciel soit loué ! ils viennent à propos ; sans eux nous serions arrivés à Kowno bien peu nombreux, hélas !

— Mais victorieux, dit Étienne.

Cependant la troupe qu'ils avaient aperçue s'approchait rapidement. M. l'échanson, qui avait de fort bons yeux, affirma qu'il voyait reluire des haches et des cognées ; c'étaient ses bûcherons, certainement. Les autres en tombèrent d'accord, et aucun ne prit garde qu'au lieu de marcher en droite ligne, les arrivants se dirigeaient du côté du cloître, comme dans le dessein de prendre position entre la ruine et les confédérés.

Ceux-ci, pleins de confiance, car maintenant ils distinguaient sous la lune des pliques paysannes et des bonnets de mouton noir, s'avancèrent pour saluer leurs amis.

Mais soudain, la troupe qui avait fait halte s'ébranla furieusement vers eux, nombreuse, compacte, noire, avec des hurlements de bêtes forcenées — une bande de loups plutôt qu'une foule d'hommes! — et quand elle fut proche, quelqu'un à cheval, qui chargeait le premier, cria formidablement dans la nuit :

— Gentilshommes! voici les serfs; maîtres! voici les esclaves; moines! voici les ignorants; et toi, Jésus! voici les Inexaucés. Justice! Justice! Ce qui va frapper le noble, le prêtre, le Dieu, ce n'est pas le sabre, ou la faux, ou la cognée, c'est la faim, la soif, le travail pour autrui, la redevance extorquée, l'agenouillement sans récompense, c'est l'antique martyre de la Pologne serve! Les seigneurs de Lithuanie ont triomphé des soldats de Russie ; ils ne triompheront pas de leurs propres esclaves; et voici l'heure où les criminels, enfin, seront vaincus par leurs crimes!

X

Caché avec ses hommes dans un ravin de la Bruyère-Noire — car il eut été imprudent de laisser la forêt tout à fait libre — Rhodzko avait attendu l'issue de la rencontre entre les confédérés et les Russes. Peut-être avait-il vu sans chagrin la défaite des

étrangers, et maintenant, il surgissait, terrible et joyeux, préférant ce combat, sans alliés, de l'esclave contre le seigneur.

La mêlée fut effroyable. Moins nombreux, las d'une bataille déjà, frappant avec des bras qui saignaient, blessés dans leurs blessures, n'importe, les confédérés luttèrent magnanimement. Quiconque tombait, se relevait, à moins qu'il ne fut mort. Mais les serfs, ivres d'une féroce haine, s'acharnaient impitoyablement ; les haches abattaient des membres comme des branches de chênes, des tournoiements de faux faisaient tout à coup de sanglantes éclaircies, et les cadavres s'entassaient en ténébreuses gerbes. Ceux des esclaves qui n'avaient pas d'armes embrassaient jusqu'à l'étouffement, à la façon des ours, ou sautaient aux gorges comme des chiens.

Cependant, sur son cheval cabré, qui rompait, en retombant, des crânes, Rhodzko, dressant le front, dominait tout l'obscur et furieux pêle-mêle, et, parmi le fracas des aciers, les clameurs des combattants et les gémissements de ceux qui ne combattaient plus, son sabre, allant et venant selon je ne sais quel rythme farouche, avait l'air de diriger la hideuse symphonie de la bataille.

Les premiers qui regardèrent en arrière, ce furent quelques paysans confédérés. Ayant vu tomber tant de leurs compagnons, comprenaient-ils que leur mort était prochaine? Il leur répugnait peut-être de combattre des hommes vêtus comme eux, des hommes nés sur la terre où ils étaient nés eux-mêmes ; peut-être aussi les paroles de Rhodzko, tout à l'heure, avaient-elles éveillé dans ces âmes on ne sait quel obscur écho.

Le cri d'un fuyard fut suivi de vingt cris pareils, et les chefs tentèrent en vain d'arrêter la débandade. Ils priaient, ils disaient :

— Ne fuis pas, nous vaincrons.

— Laissez moi passer, monseigneur!

— Reviens, Michel.

— J'ai une fille, Excellence.

— Reste, toi.

— Je suis blessé.

— Ne vois-tu pas que je saigne? dit Etienne Boleski.

Inutiles paroles. Ce fut la déroute qui ne pense plus, n'entend plus, ne veut pas mourir, voilà tout ; et l'emportement de la fuite entraîna les gentilshommes eux-mêmes.

XI

Mais voici que tout à coup, devant eux, sur un renflement de la plaine, ils virent s'ériger une haute figure blanche : c'était le père Dominique, blessé, qui se relevait et dressait en face de leur fuite l'image de leur Dieu.

— Je frappe avec cette croix, dit-il, le premier qui fait un pas de plus.

— Ils nous poursuivent!

— Attendez-les.

— A quoi bon se battre quand la victoire est impossible ?

— Quand on ne peut plus vaincre, dit le moine, il suffit de mourir. Qui vous demande davantage ? A genoux, tous, autour de moi !

Beaucoup de paysans passèrent outre, mais les seigneurs, et avec eux quelques juifs, — vingt hommes à peine, tous sanglants, — s'arrêtèrent sur le mamelon, devant le moine, sous la croix. Les juifs restèrent debout, les nobles s'agenouillèrent, et, très vite, à voix basse, ils récitaient des oraisons. « Hélyonne, pleine de grâce ! » disait tout bas Etienne.

Cependant, la bande des serfs insurgés était sur le point d'atteindre ces hommes en prière, quand une chevauchée nombreuse sonna sur le sol du steppe : c'était la cavalerie kosake qui, après le passage des confédérés, avait pris position derrière Pruzani. Avertie par les Moskovites dispersés, elle accourait ventre à terre. L'escadron fit halte devant le groupe des confédérés.

— Rendez-vous ! cria un officier kosak.

Etienne répondit :

— Non.

Alors les confédérés se dressèrent et, les bras levés, ils chantaient le vieil hymne religieux et guerrier de Pologne :

Source des êtres,
Seigneur des maîtres,
Terrible aux traîtres,
Propice aux bons !

Clarté bénie,
Grâce infinie,
Dans l'agonie
Nous t'implorons !

— Rendez-vous ! répéta l'officier.
— Non ! dit Étienne.
Les confédérés chantaient :

Notre patrie
Saigne, meurtrie,
Et pleure et crie
Vers toi, mon Dieu !

De trop d'épreuves
Tu nous abreuves ?
Ah ! que de veuves
Sous ton ciel bleu !

— Rendez-vous !
— Non !
Ils chantaient :

Viens et nous venge !
Que ton archange
Fauche et vendange,
Ton glaive en main !

Que le sang lave
La terre esclave !
Romps ton entrave,
Patrie, enfin !

— Feu ! commanda l'officier kosak.

Le fusillade, presque à bout portant, assassina huit à dix Polonais. Étienne resta debout. Mais le père Dominique était tombé, et sur lui la grande croix.

— Oh ! dit M. le panetier, le père Dominique est mort, et le Christ est à terre.

— On ferait peut-être bien de se rendre, dit M. l'échanson.

— Oui, oui, dit un murmure confus.

Mais quelqu'un se baissa vers la croix.

— Que fais-tu là ? demanda l'un des juifs. Toi, un rabbin, tu touches à la croix de Jésus !

Le rabbin se remit debout, à la place qu'avait occupée le père Dominique, et, levant l'énorme crucifix :

— Je redresse l'étendard de Pologne !

Alors l'officier kosak commanda de nouveau :

— Feu !

Mais, sous les balles, le front au ciel et la poitrine vers l'ennemi, les confédérés, toujours moins nombreux, chantaient, et les râles des mourants essayaient de chanter encore :

Source des êtres,
Seigneur des maîtres,
Terribles aux traîtres,
Propice aux bons !

Clarté bénie,
Grâce infinie,
Dans l'agonie
Nous t'implorons !

TROISIÈME PARTIE

LA FIN D'UNE RACE

LIVRE PREMIER

Défaite des Vainqueurs.

I

Six mois s'étaient écoulés depuis l'heure magnifique où les seigneurs de Pologne, offrant leurs poitrines aux balles des Kosaks, chantèrent sous la croix.

A Saint-Pétersbourg, au Palais-d'Hiver, dans un boudoir pompadour aux tentures fleuries de petites fleurs gaies, Catherine II, le coude dans les coussins, dictait un conte arabe à l'une de ses dames favorites.

Parfois, elle s'interrompait du récit frivole entremêlé d'apologues philosophiques, pour se laisser aller à quelque rêverie ; et le brouillard de l'ennui lui passait sur les yeux. Alors un de ses bras pendait, — un de ces bras qui d'un signe émouvait les nations, — comme avec la fatigue de la toute-puissance rassasiée. Elle connaissait enfin, la grande impératrice sanglante et luxurieuse, l'ennui des vieux Tibère et des vieilles Messaline. Ne rien vouloir, résulte enfin de tout

pouvoir; la certitude de l'accomplissement rend le désir fastidieux. D'ailleurs, le temps n'était plus où la Sémiramis du Nord était glorifiée par Voltaire d'avoir humilié Diderot; où sa gloire resplendissait sous le ciel de la Grèce, dans les incendies allumés par les beaux Orloff. Maintenant, du côté de la France, grandissait une étrange aurore, qui éteignait les rayons de l'étoile septentrionale; et, découragement suprême, Catherine sentait que son antique beauté n'était plus vantée que par la complaisance avide des derniers favoris. A cause de cela, le souvenir des jeunes gloires, des amours et des fêtes, ne lui mettait pas le sourire aux lèvres; n'espérant plus, elle avait presque oublié; et même la mémoire des crimes autrefois commis avait cessé de troubler sa conscience lasse; elle éprouvait jusqu'à l'ennui des remords.

Elle dictait :

« Le Calife de Bagdad n'était point un de ces souverains qui sacrifient à des plaisirs coupables le bonheur de leurs sujets. Nourri parmi les philosophes, il aimait à proclamer les droits souverains de l'humanité. Ce qu'il voulait, c'était que, sous son empire, les plus humbles fussent les égaux des plus orgueilleux, que la tolérance éteignît les querelles des diverses religions et que le sang des peuples ne coulât pas dans les batailles pour le bon plaisir des prêtres et des rois. Ce calife faisait bonne justice, répandait beaucoup de grâces, ouvrait les prisons, ne permettait pas qu'on élevât des échafauds; c'était par ces nobles pratiques, connues de tout l'univers, qu'il avait mérité l'amour des hommes sensibles et l'admiration des philosophes. »

Pendant qu'elle dictait ainsi, faisant le portrait d'un prince que peut-être, dupe d'elle-même, elle pensait être le sien, un Voltaire de marbre, placé très haut sur le marbre incrusté d'or d'une console, regardait la vieille coupable et riait.

Elle continua :

« Comme il arrive de toutes les gloires vraiment pures, celle de ce bon calife fut calomniée par l'envie, mais il ne se vengea des méchants qu'en les accablant de bienfaits ; et ferme dans sa résolution d'être juste et tolérant, il répandit plus de grâces encore, éteignit plus de haines, fit tomber plus de fers... »

Elle cessa de dicter, parce que la porte s'était ouverte, et le chambellan de service annonça qu'un envoyé de Stanislas-Auguste, roi de Pologne, sollicitait l'honneur d'être introduit.

Elle bâilla et dit :

— Qu'il entre.

Rhodzko entra, le front hautain comme sous d'invisibles couronnes, l'éclair de la victoire aux yeux.

— J'apporte de bonnes nouvelles à Votre Majesté.

Elle répondit, en élevant un bras :

— On s'agenouille en ma présence.

— Il est vrai, dit-il.

Et, ployant un genou maladroitement, il reprit :

— De bonnes nouvelles. L'insurrection lithuanienne, tour à tour éteinte et rallumée pendant six mois, n'est plus, à cette heure, qu'un tas de cendres sur qui souffle le vent. En cendre les châteaux, en cendre les forêts ! Ceux des seigneurs de Pologne qui ne sont pas morts sur les champs de carnage attendent leur châtiment dans les forteresses de Troki et de Wilna,

ou implorent leur grâce du fond de leurs gentilhommières saccagées. Ce qui restait de Pologne à la Pologne appartient désormais à Votre Majesté.

— Je savais cela, dit-elle, et le comte Poniatowski — elle appelait ainsi Stanislas-Auguste, comme au temps des premières amours — aurait pu vous épargner la fatigue du voyage.

— Votre Majesté ne sait pas tout.

— Ah ? dit-elle.

— Elle a appris que les Polonais sont vaincus ; elle ignore à qui Elle doit sa victoire.

— A mes Kosaks, à mes Ukraniens, au comte André Boleski, gouverneur de Troki

— Non, dit-il.

— A qui donc?

— A moi.

Elle le considéra, s'étonna de ce visage hardi et rude.

— Qui êtes-vous? dites-moi votre nom.

— Mon nom n'importe pas. Que vous apprendraient deux syllabes? Ce que j'ai voulu, ce que j'ai accompli, voilà ce que vous devez savoir.

— Eh bien! qu'avez-vous voulu?

— Etre libre, être puissant.

— Et qu'avez-vous fait?

— J'ai mérité de l'être. Vos Kosaks et vos Ukraniens auraient été battus par les seigneurs de Pologne, et quant au comte Boleski, il eût trahi la patrie russe pour sauver son fils polonais. Mais, moi, j'ai surgi, terrible ! J'ai ameuté contre la tyrannie des heureux la faim, la soif, toutes les rancunes des misérables; sous mes ordres, le pauvre a couru sus aux riches, le paysan

a attaqué le magnat, le serf a vaincu le maître! D'abord une poignée d'hommes, bientôt une multitude; nous avons été la rébellion formidable et triomphante, et vous êtes victorieuse enfin, vous, la grande tzarine, grâce à nous, les serfs.

— J'entends, dit-elle, et vous comptez sur quelque récompense, vous et vos compagnons.

— Je réclame la récompense promise.

— Promise?

— Jurée. En présence du roi Stanislas-Auguste, l'ambassadeur de Votre Majesté...

— Le comte Platow?

— Le comte Platow, en présence du roi Stanislas, a juré que, le jour où l'insurrection serait vaincue, tous les serfs polonais seraient des Russes libres.

— Il a juré cela?

— Par les saints Evangiles.

— C'est un serment très grave. Mais, dites-moi, monsieur, n'avez-vous pas, vos compagnons et vous, pillé les châteaux de vos maîtres?

— Nous avons pillé.

— N'avez-vous pas tué bon nombre de magnats?

— Nous avons tué.

— N'avez-vous pas mangé et bu dans les salles seigneuriales?

— Nous avons mangé et bu.

— Eh! bien, voilà qui va le mieux du monde; piller, tuer, manger et boire, c'est, pour des rebelles de votre sorte, une récompense fort convenable; et je daigne y ajouter la grâce de fermer les yeux sur le mauvais exemple que vous avez donné en vous révoltant contre vos seigneurs légitimes. Allez, retirez-

vous, je donnerai des ordres pour que vous ne soyez pas inquiétés.

— Madame, cria Rhodzko, avez-vous mal entendu?

Elle frappa sur un timbre, par deux fois, et dit au chambellan qui entra suivi de deux gardes kosaks :

— Faites sortir cet homme.

— Madame, reprit Rhodzko d'une voix plus haute encore, nous avons gagné d'être libres.

Elle répéta :

— Que cet homme sorte!

On le saisit.

— Quoi! hurla Rhodzko, les yeux rouges comme si tout le sang des coupables victoires eût afflué sous ses paupières, quoi! mes frères morts, tant de femmes veuves, et la Pologne trahie...

— Inutilement? dit en riant l'impératrice. Non pas. Vous étiez des serfs polonais, et vous êtes des serfs russes, c'est quelque chose, cela.

On l'avait emporté.

La tzarine dit à sa dame favorite :

— Reprenons. Où en étais-je?

La dame relut :

« ... Il répandit plus de grâces encore, étreignit plus de haines, fit tomber plus de fers... »

— Bien. Continuez.

Catherine dicta.

« Un jour même ce grand calife, pour récompenser le zèle que lui avaient montré les serfs de l'une de ses provinces, n'hésita pas à leur donner la liberté, à leur distribuer des terres. Comme ils étaient très nombreux, ce fut pour lui une grande perte; mais ce qu'il perdit en richesses, il le regagna en estime dans l'opi-

nion de l'humanité. D'ailleurs le prix qui lui fut le plus cher, ce fut la pensée que chaque jour il était béni par tant d'hommes auxquels il avait rendu le plus légitime des droits, je veux dire la liberté! »

II

Troki resplendissait sous la blancheur pétillante de l'hiver, tout illuminée de soleil. Autour du grand lac maintenant glacier, les arbres grêles, enguirlandés de gouttes devenues des perles lumineuses, balançaient dans l'air clair des suspensions de givres qui étaient comme des lustres; et, plus haut que les maisons pâles de la ville, où s'allumait la floraison des vitres, où étincelait le grésil des toits, la rude forteresse, sous d'immobiles torrents de neiges, semblait, dans cette féerie éclatante et froide, le palais en fête de quelque génie septentrional.

Avec des gestes fous, avec des couleurs folles, une foule pleine de joie fourmillait sur toute cette blancheur : hommes, femmes, enfants, bourgeois, fonctionnaires, paysans, — Polonais jadis, maintenant Russes, satisfaits dans leur bassesse. Les pauvres avaient revêtu leurs moins sales haillons. Quelques-uns, riches, portaient des habits de carnaval, loques vertes, bleues, rouges, qui claquaient

comme des bannières : il y avait sur la claire surface du lac des ronds de bergères enrubannées ; des pierrots qui glissaient sur des pentes de neige y confondaient leur blancheur ; un arlequin battait sur un tas de glace pâle son entrechat multicolore. Et mille voix de toutes parts chantaient, riaient, criaient, avec des buées d'haleine.

— Bon ! bien ! bon ! c'est une journée, cela !

— Par ici, frères ! Devant la maison de glace, on a mis en perce cinquante tonnes d'eau-de-vie de Dantzig.

— Cinquante tonnes ! hurrah !

Des groupes se formaient devant la forteresse.

— Ça, petit père, vous qui savez lire, lisez-nous le programme des divertissements.

— Voyons, là, voyons, dit l'homme qui savait lire.

Et, parcourant de l'œil l'affiche d'étoffe flottante au-dessus d'un poêle chauffé à blanc :

— Convenable ! oui, convenable !

Puis il lut :

— « Gouvernement de Troki. Programme des fêtes octroyées par Son Excellence la comtesse Sonya Ivanowna... »

— Le ciel nous la conserve !

— « ... Et organisées par Son Excellence le prince Yégor Ivanowitch... »

— Saint Nicolas le protège ?

— « ... En réjouissance de la victoire sur les rebelles... »

— La Panagia les damne !

— « ... Et à l'occasion de la guérison de Son Excellence le comte Ivan Boleski. »

— Les saints soient avec lui !

L'homme continua de lire parmi les interruptions et les hurrahs de contentement. On entendait ces mots par instants : « Distributions de vivres et de boissons. Le soir, autour du pavillon de glace, cascades de naphte enflammé. Trois cents coups de canon pour terminer la fête. »

A vrai dire, un bourgeois prudent objecta que l'eau-de-vie prend feu, que le naphte brûle, que la poudre fait sauter les murs, et qu'on aurait pu, lui semblait-il, choisir des divertissements moins périlleux, à côté d'une forteresse où étaient enfermés cent prisonniers hardis ; « d'autant plus que la majeure partie de l'armée était encore campée aux environs de Pruzani, et que la ville, par conséquent, était peu en état de résister à un coup de main. »

Mais on hua ce poltron, et, autour du poêle, si blanc qu'on l'eût pris pour de la neige qui serait chaude, ce fut une danse forcenée de masques en frairie.

Une femme vieille, courbant sa tête d'où pendaient des cheveux gris, s'approcha des danseurs et demanda à quelqu'un :

— Pardon, monsieur, les condamnés sortiront bientôt, n'est-ce pas ?

— Oui, mère. Nous aurons la satisfaction de les regarder à notre aise. C'est un divertissement qui est dans le programme de la fête.

— Pour moi, dit un paysan, je suis surtout curieux de voir le vieux staroste Kilinski et M. Etienne, qui était castellan de Mikalina. Il paraît que ce sont deux hommes très dangereux, qui ont fait beaucoup de mal aux Russes ; on a eu toutes les peines du monde à les prendre vivants.

— Oui, dit la vieille femme, ils se sont défendus.

Elle demanda encore :

— Et c'est demain qu'ils seront exécutés?

— Demain, au point du jour, dans la cour de la forteresse. Il y a longtemps que justice devrait être faite, mais on attendait le retour du gouverneur, qui était allé à Varsovie.

— Et il revient enfin?

— Il revient aujourd'hui.

— Ah ! je vous remercie, monsieur.

Cela dit, la vieille femme alla s'asseoir sur une borne du quai, en face de la porte par où devaient sortir les condamnés.

— Pauvre créature ! dit une jeune fille au bras de son amoureux. Depuis bien longtemps je la vois rôder autour de la cidatelle ; elle a sans doute son mari ou son fils de l'autre côté de ces murailles.

— Bon ! dit le bourgeois qui avait peur du naphte et de la poudre, une espionne, qu'il faudrait arrêter.

L'espionne, c'était Elisabeth Boleska.

III

Oui, Elisabeth Boleska, la castellane vaincue, la mère douleureuse. Les siens tués ou dispersés, son fils captif, jugé, condamné ; Hélyonne, son enfant

aussi, prisonnière de Sonya Ivanowna ; elle seule libre en apparence, ah ! l'on savait bien qu'elle ne s'évaderait pas de son désespoir ; — ses forêts et ses plaines souillées par les bivouacs moskovites, qui, la nuit, chantent et boivent autour des feux allumés ; son château incendié, écroulé, sur les ruines duquel rôderaient les renards et les ours quand les Russes seraient partis, — c'était à cela qu'avaient abouti dix-sept années de fières espérances et son long recueillement dans d'augustes rancunes. C'en était fait, elle était là, devant ces murs de prison, abattue, indignée aussi, et stupéfaite. Tel serait l'archange Michel sous le talon de Satan.

Les deux battants de la porte de bronze, lentement, s'écartèrent avec un refoulement de neige, avec un écrasement de glace autour des gonds, et les prisonniers apparurent, remuant des chaînes, entre une double file d'Ukraniens rouges.

Il étaient tranquilles et sévères. Point de défi dans l'œil, point de prière non plus. Ceux-ci mutilés, ceux-là largement balafrés, car on ne les avait pris que blessés et presque morts, ils avaient cette attitude qui signifie l'acceptation de la destinée après le devoir accompli,

La populace en fête se rua contre leur misère, avec des rires et des huées ; c'est une tristesse de la nature humaine, que la joie n'a pas toujours la bonté.

— Les voici ! Malheur à eux !

— A mort ! à mort !

— Qu'ils demandent pardon !

— Qu'on les fasse mettre à genoux !

— Ils osent nous regarder en face !

— C'est indécent.

— A mort! à mort, les rebelles!

Un enfant dit :

— Comme ils ont mauvaise mine!

— Mon fils, dit le bourgeois prudent, tels sont tous les insurgés.

— Eh bien! ricana un danseur en habit de polichinelle — et précisément il s'adressait à Etienne Boleski, qui sourit avec mélancolie — eh bien! vous êtes pris cette fois, et vous ne recommencerez plus à faucher les jambes des soldats russes pour en faire du pain aux corbeaux, assassins!

Et toute la foule avec ses milliers de voix.

— Assassins! assassins!

Mais une femme, rapide, d'un geste hautain, fendit la foule et, l'un de ses bras autour du cou d'Etienne, elle cria :

— Vous êtes tous des lâches!

— Ma mère! dit Etienne.

Elisabeth ajouta :

— Pas un de vous n'eut osé seulement le regarder de loin quand il passait sur le champ de bataille à la tête des nôtres!

Alors, malgré les Ukraniens qui essayaient de défendre les Polonais, les réservant pour la hache ou les verges, alors ce fut contre Elisabeth Boleska et contre les prisonniers une hideuse cohue qui menace, les poings fermés, l'outrage aux dents, la rage aux yeux.

— Qu'est-ce donc?

— Que dit-elle?

— Quelle est cette femme?

— D'où sort celle-ci?

— Arrêtez-la!

— En prison !

— A mort!

Et les soldats devenaient impuissants à repousser cette tourbe, lorsque Etienne Boleski fit un pas en avant, et, parlant d'une voix si douce que les autres, pour entendre, furent obligés de faire silence :

— Monsieur, dit-il au masque qui avait ri tout à l'heure, pourquoi nous insultez-vous ? Nous sommes vaincus. Si vous nous croyez coupables, vous vous trompez. Nous avons voulu délivrer notre patrie ; il n'y a pas de mal à cela. Est-ce que vous n'aimez pas votre pays ? La preuve que nous ne sommes pas méchants, c'est que je vous offre ma main, bien que vous m'ayez parlé sans bonté.

Ceux qui entendaient cela s'étonnaient. Ces paroles, répétées de proche en proche, parcouraient toute la foule, dans un immense chuchotement, et il y eut un mouvement de recul, sans colère, à cause de cette douceur. La mer qui se brise furieusement aux rocs, redescend apaisée le long des pentes de sable.

— Il est bien jeune, celui-là, dit une femme.

— Et bien triste, dit une autre.

Un homme du peuple pensa tout haut :

— Il y a du vrai dans ce qu'il dit.

Etienne reprit en s'avançant encore :

— Et maintenant, voyez. Cette fête est brillante ; allez vous divertir, vous qui êtes libres, vous qui vivrez longtemps encore ! et laissez-nous souffrir en paix. Adieu. Amusez-vous.

Nul ne répondit. Les têtes détournées n'osaient plus regarder ce jeune homme qui avait dans la voix tant de mélancolie et de tendresse. Quelques-uns balbu-

taient des paroles d'excuse. La plupart de ceux qui étaient là auraient bien voulu ne pas y être venus. Ils éprouvaient de la gêne et presque de la honte, à cause de ce rebelle, de ce condamné, qui ne se révoltait pas, qui avait l'air de faire grâce. Ils reculèrent encore, peu à peu, en saluant ; la foule élargie s'écarta, se disjoignit, ne fut plus, là-bas, que des groupes dispersés, s'entretenant à voix basse.

— Tout le monde est bon, dit Etienne, songeur.

Et levant les bras avec un geste doux, les yeux pleins de rêverie, il avait l'air d'un jeune roi qui, pris de lassitude, congédierait ses courtisans au milieu d'une fête.

Mais le chef des soldats lui mit la main sur l'épaule.

— Allons !

— Je vous suis, monsieur. Adieu, mère ! Vous direz à Hélyonne que ma dernière prière unira votre nom et le sien au nom de mon pays.

Il allait s'éloigner ; elle l'arrêta dans un embrassement et, pendant que les Ukraniens reformaient la ligne des prisonniers :

— Oh ! non ! non ! non ! tu ne t'en iras pas ! Cette heure, depuis si longtemps je la guette. Et c'est demain l'horrible jour, et je ne t'embrasserai plus, jamais plus, jamais plus ! Reste encore, mon Etienne.

Il répondit à voix basse, d'un ton ferme :

— Qu'est-ce donc, mère ? N'êtes-vous plus celle qui m'envoya combattre le bon combat ?

— Je suis celle dont le fils va mourir !

— Dont le fils a fait son devoir ! Séchez vos larmes, pas de sanglots. Vous devez l'exemple aux mères.

Elle se domina.

— Tu dis vrai. Dieu m'absolve d'un instant de faiblesse. Pourtant viens ici, tout près de moi, plus loin d'eux, nous parlerons très bas.

Le chef des gardes ukraniens s'était rapproché encore ; elle lui demanda :

— Vous permettez, monsieur, que je bénisse mon fils une dernière fois ?

L'officier ayant fait signe qu'il voulait bien, elle attira Etienne un peu à l'écart ; on pouvait les voir, on ne pouvait pas les entendre.

— Donne-moi ta main, mon enfant ! dit-elle, mourante.

— O ma mère !

Tournant le dos aux soldats, aux prisonniers, ils se tenaient serrés l'un contre l'autre, de côté, les mains unies ; elle parla presque sans remuer les lèvres :

— On peut bien se dire ces choses, lorsque personne n'écoute : c'est affreux de se quitter.

— Vous me reverrez !

— Quand tu étais petit, tu me disais tu ? dis-moi tu, comme autrefois.

— Tu me reverras, mère !

— Oui ; mais laisse-moi t'embrasser, veux-tu, dis ? sans qu'on le voie, comme cela.

Elle inclina la tête, lentement, sans se retourner, et baisa furtivement le beau front de son fils.

Il frémit. Il s'enfuit vers ses compagnons qui se remettaient en marche.

— Adieu ! cria-t-il.

Et la castellane, victorieuse de ses angoisses, dit d'une voix retentissante :

— Eh bien! oui, pars, adieu! Et rends-moi fière de ta mort comme je l'étais de ta vie!

Ils s'éloignèrent; elle resta seule devant la porte de la prison; elle se tenait immobile et debout, les yeux sans larmes, pas de sanglots aux lèvres, pareille aux mères qui chantent aux funérailles de leurs fils:

« Gloire à Dieu! mon fils est mort. Son armure renversée étincelle comme la gelée d'automne, sa taille est fière et magnifique comme celle d'un bel arbre abattu par la foudre.

« Je l'ai élevé avec beaucoup d'amour! Que de peines et de soins pour le conduire grandissant jusqu'à l'adolescence! Maintenant, pendant qu'il est couché sur le champ de bataille, les archanges de la patrie font autour de lui un grand bruit d'ailes victorieuses, et ils disent: « Quel est ce trépassé avec ce front si pur et de si rouges blessures? Bienheureuse la mère qui pleurera sur ce cadavre! »

IV

Pendant ce temps, Sonia Ivanowna, devant la toilette de son boudoir aux teintes de pastel, ne savait si elle vêtirait un domino de couleur rose-thé ou bien couleur de soufre pour la fête du soir, dans le pavillon de glace qu'elle avait fait élever sur le lac de Troki.

Elle était triomphante et rien n'assombrissait la joie de ses victoires : Mikalina n'était plus, la castellane était vaincue et mourrait demain dans son fils. Quant à Ivan, après bien des jours et des nuits de douleurs, il ne souffrait presque plus de sa blessure, et bientôt il épouserait Hélyonne, son amour. Elle résistait encore, la Polonaise ; c'était en vain que Sonya, pleine de caresses, avait essayé de l'adoucir ; sans paroles, sans larmes non plus, Hélyonne passait son temps à rêver, le front contre la vitre, les yeux vers la forteresse, dans la chambre exquise, toute de soie et de dentelles, qui lui servait de prison. Mais elle s'attendrirait quelque jour, elle aimerait Ivan, quand l'autre ne serait plus. Et, en vérité, le choix entre les deux dominos, l'un couleur de soufre, l'autre couleur de rose-thé, était le seul motif d'inquiétudes sérieuses qu'eût ce jour-là Sonya Ivanowna.

— Ah ! c'est vous, Yégor ? dit-elle à son frère, qui entrait ; vous arrivez à merveille, et j'ai le plus grand besoin de vos conseils.

— Hélas ; dit-il, vous voyez, ma sœur, l'homme du monde le plus misérable qui soit !

— Bon ! qu'est-il arrivé ? Je vous croyais satisfait au possible. N'ai-je point payé vos dettes ? Ne possédez-vous point ma ferme de Grodno, qui rapporte quatre mille tymfes par an ?...

— Non, trois mille seulement.

— Enfin, n'avez-vous pas divorcé, il y a cinq mois, d'avec votre insupportable Nadine, qui était le diable en personne ?

— Oh ! oh ! ma sœur, Nadine n'est point si insupportable !

— Bon ! vous voulez rire ?

— Non pas ; elle est fort jolie.

— Peuh ! passable.

— Blonde.

— Vous avez un penchant pour les brunes.

— Jeune.

— Vous ne pensiez pas qu'on fût femme avant trente ans.

— Un gracieux embonpoint.

— Une petite tonne, disiez-vous.

— Point sotte.

— Parbleu ! le diable !

— Un peu parleuse, c'est vrai.

— Là, vous voyez.

— Mais il n'y a rien de plus divertissant que le bavardage d'une jolie bouche.

— En outre, elle vous trompait.

— Eh ! ma sœur, me prenez-vous pour un rustre ? Quand on a du monde, on ne fait pas la sottise d'être jaloux.

— De sorte que Nadine vous semble...

— Adorable de tout point.

— Ah ! grand fou que vous êtes ! Elle n'est plus votre femme, voilà tout.

— Eh bien, oui ! Depuis que Nadine a cessé de m'appartenir, depuis qu'elle a épousé ce gros ours de Grégor Grégorowitch, je découvre en elle un nombre singulier de charmes et d'avantages. Moquez-vous de moi, je n'y contredirai point. Je ne l'ai plus, je la veux. C'est pour d'autres qu'elle bavarde ? je languis de ne plus l'entendre. C'est un autre qu'elle fait... ridicule ? je meurs de n'être plus trompé par elle, et

vous voyez en moi le gentilhomme le plus pitoyable qui soit de Versailles à Pétersbourg.

— Je suis bonne sœur, Yégor, et j'essaye de vous plaindre. Mais quel remède puis-je apporter à votre affliction ?

— Le plus efficace des remèdes !

— Ah ! vous n'allez point exiger, je suppose, que je sépare les nouveaux époux, ni que je vous remarie avec Nadine Petrowka ?

— Oh ! non. Je la reprendrais en aversion, si je la reprenais en mariage.

— C'est bien se connaître, et vous êtes un homme d'esprit. Il vous suffirait peut-être que je fisse renvoyer à Tobolsk Grégor Grégorowitch, et vous donneriez aux gens le spectacle scandaleux d'être l'amant de votre femme ?

— Eh ! eh ! cela serait assez piquant. Mais je n'entends pas que Grégor retourne en Sibérie, car je ne lui veux aucun mal. Cet excellent Grégor, sous son enveloppe ursine, porte un cœur tendre de colombe. Voyant mes chagrins, il a été touché de miséricorde ; et en considération des liens, à peine rompus, qui m'unirent à Nadine, il a bien voulu ne pas m'interdire auprès d'elle certaines privautés amicales.

— Touchante condescendance.

— J'en ai les larmes aux yeux parfois ! En récompense de cette concession, moi, l'ancien mari, j'ai formé avec le nouveau une alliance défensive contre toutes les personnes pour qui Nadine n'éprouve point d'insurmontable horreur.

— Pauvre Nadine ! Mais c'est une affreuse machination.

— Il faut bien s'entr'aider un peu ! De sorte que nous sommes, Grégor et moi, les meilleurs amis que l'on puisse imaginer, et ce n'est point contre lui que je réclame votre aide.

— Eh ! contre qui, bon Dieu ?

— Ma sœur, Nadine montre une impertinente tendresse pour le colonel Wladimir, et c'est ce que nous ne pouvons souffrir, Grégor et moi.

— Eh bien, mon frère ?

— Eh bien ! le comte Boleski revient aujourd'hui de Varsovie...

— Oui, interrompit Sonya avec un joli rire, pour assister au supplice des prisonniers polonais.

— Or, ce que vous ordonnez, il le fait, et ce que vous voulez, l'impératrice ne tarde pas à le vouloir. Vous n'avez qu'une parole à dire pour que le colonel Wladimir aille commander un régiment de Kosaks ou d'Ukraniens dans le pays des Tcherkesses ou dans le gouvernement de Finlande.

— Fi ! se débarrasser de la sorte d'un rival ! Cela est peu digne d'un prince tel que vous êtes.

— Je vous en prie !

— Non, non.

— Je souffre !

— Bah !

— Grégor se lamente !

— Eh ! mon frère, consolez-le !

Vraiment, Yégor Ivanowitch, défardé, la perruque en désordre, oubliant de faire voler d'un coup d'ongle les quelques grains de tabac d'Espagne attachés aux dentelles de son jabot, ayant jeté son tricorne sous le bras droit, et non sous le bras gauche ! avait de quoi

émouvoir les cœurs les plus insensibles; nul doute que Sonya Ivanowna ne se fût laissé entraîner à quelque compatissante promesse; mais il se fit derrière la porte du boudoir un bruit violent de meubles écartés, et, la tenture soulevée, Ivan parut, très pâle, avec du sang aux pommettes.

— Maman! où est maman?

— Ivan! Dieu! que veux-tu? qu'as-tu?

— Je vais te dire. Personne ne m'aime. Il faut que je meure.

Elle l'enlaça ardemment, désespérément; il se pelotonnait contre elle, se mordant les poings, avec des soubresauts de tout le corps.

— Mon frère! mon frère! répétait-il en grinçant des dents sous ses lèvres mordues. J'ai un frère, n'est-ce pas? Il est dans la prison? Eh bien! j'y vais. La hache du bourreau pour lui, allons donc! J'ai mon épée!

— Ah! c'est le délire!

Puis, dans un cri:

— Ta blessure s'est rouverte!

— Ce n'est pas de celle-là que je souffre.

— Ah! mon Dieu! Il faut prévenir le médecin. Yégor, va, fais vite, qu'on vienne au secours de mon enfant. — S'agiter de la sorte quand on n'est pas tout à fait guéri! Mais tu peux te tuer par cette imprudence!

— Crois-tu que je veuille vivre?

— A l'aide! mon fils est fou. Voyons, Ivan, écoute-moi, sois calme, parle, dis ce que tu as.

— Je la déteste!

— Hélyonne?

— Eh! qui donc, puisque je l'adore?

— [illegible] Sonya [illegible] un peu rassurée [illegible] comme [illegible] je comprends. [illegible] pas [illegible]

— [illegible] depuis quelques jours, elle avait [illegible] quand je venais à elle, elle ne [illegible] pas. — [illegible] je serais mort de [illegible], si elle n'[illegible] — [illegible] — tu sais, on [illegible] — il me semblait qu'il y avait dans ses regards un peu moins de [illegible], un peu moins de [illegible]. Quand ses yeux se [illegible] de la fenêtre, — elle la considérait presque toujours, cette fenêtre, — je croyais voir qu'elle éprouvait pour moi je ne sais quel commencement de pitié, et c'était comme s'il me fût entré dans le cœur des sourires, des oiseaux, des fleurs et tout un printemps de souffles [illegible].

— Tu vois, tu vois, elle t'aimera!

— Maman, elle me hait! Tout à l'heure, j'étais assis près d'elle, lui disant des paroles pleines d'humble tendresse. Un mot, j'attendais un mot! Alors, par la fenêtre qu'elle avait laissée ouverte malgré le vent de neige, il est entré tout à coup un oiseau, un pigeon, les ailes ouvertes : il s'est posé, en roucoulant, sur l'épaule d'Hélyonne. Moi, j'ai souri d'abord, je trouvais naturelle la familiarité de ce ramier avec cette colombe. Mais j'ai vu que l'oiseau avait un billet attaché par un ruban sous le duvet de son aile, et ce billet, tiens, le voici, regarde, lis, — mais lis donc la lettre, maman!

Sonya prit le papier plié que lui montrait son fils, et commença de lire.

— Oh! d'Étienne Boleski! dit-elle.

— Oui, oui, de mon frère !

Elle lut :

« O douce Hélyonne! ô fiancée! la Pologne est vaincue, et moi, je vais mourir. Mais je me sens moins triste, parce que je meurs aimé. Je le sais, mon bel ange, jamais tu ne porteras à ton doigt un autre anneau que le mien, et tu es ma fidèle veuve. Adieu, chère femme! A bientôt, belle âme! La mort n'est qu'un instant. Je sais que tu seras là quand je m'éveillerai. »

Sonya dit :

— Qu'importe !

— Ah! tu ne comprends pas? Il lui ordonne de mourir ; et elle obéira, puisqu'elle l'aime, puisqu'elle me hait !

— Mourir ? Non pas ; on fait de ces promesses, mais on ne les tient guère. Pour ce qui est de sa haine, ne t'en alarme point. Une haine de jeune fille, je te le dis, cela peut devenir de l'amour. Prends patience, mon Ivan.

— Patience! après ceci ?

Il reprit la lettre, la déchira des ongles et des dents.

— Non, plus de patience, qu'elle me déteste ou non, je la veux !

— Tu l'auras! oui, tu l'auras. Mais, viens, tu trembles la fièvre. Je veux te coucher sur mon lit, moi-même, comme autrefois.

Elle essaya de l'entraîner. Il se retenait au dossier d'une chaise ; il dit très bas, l'œil fixe :

— Est-ce vrai, ce qu'on raconte ? que si l'on arrache

l'appareil posé sur une blessure, le blessé peut en mourir?

Elle jeta un cri terrible.

— Ivan! ah! mais tu ne m'aimes donc plus? Retire ta main de ton cou. Ciel! ta main, retire-la. Je t'en prie, je le veux. Écoute, sois raisonnable. Je ne sais pas comment je ferai pour la décider, mais je te promets qu'elle t'épousera avant un mois, tu m'entends? Maintenant tu vas te mettre au lit, bien tranquillement. Allons, viens avec moi. Mais viens donc, mon chéri!

— Je ne veux plus attendre, et je veux mourir ici.

— Oh! par pitié, ne touche pas à ta blessure! Ce n'est pas dans un mois que je vous marierai, c'est dans quelques jours. Demain, oui, demain, pas plus tard. Laisse-moi tenir tes bras. J'ai une idée. Je ferai pour toi une chose à laquelle je n'aurais pas cru qu'il me fût possible de penser seulement! Une chose extraordinaire. Mais Hélyonne t'appartiendra, je te le jure. Tu peux compter là-dessus. Va dormir. Tout à l'heure, je la conduirai près de toi. Elle te dira: « Je veux bien être votre femme. » Tu l'entendras dire cela, tu seras content, je pense? Oh! ce que je ferai, c'est terrible; n'importe, je te la donnerai.

Ivan dit:

— Vous me trompez pour que je vous obéisse.

— Par ta vie, je te jure que je dis vrai! Tiens si demain Hélyonne n'est pas ta femme, je te permettrai de mourir.

Elle s'était enveloppée d'une pelisse; elle se dirigea ' porte.

ù vas-tu? demanda Ivan.

— N'importe ! attends-moi.

— Vous êtes sûre ?...

— Sûre, te dis-je.

Et, prête à sortir, elle l'embrassa, disant dans un sanglot :

— Ah ! cruel, cruel enfant, si tu savais ce que ton amour va coûter à ma haine !

V

Où allait-elle ? Quatre Kosaks la suivaient, sorte de valets militaires, bons à la fois à fusiller des Polonais et à ouvrir des portières de carrosses. Elle quitta le palais du gouvernement, à pied, rapide, sans s'inquiéter de la neige craquant sous ses bottines, ni de ses joues rosées par la froidure. Saluée, ne rendant pas les saluts, elle traversa la foule en fête, gagna la berge du lac, vers la forteresse. De ce côté, quelques passants à peine, très rares ; la joie publique s'était écartée de ce lieu d'angoisse. Quand elle fut arrivée devant la porte de la prison, Sonya s'arrêta, les Kosaks firent halte. Elle murmura :

— Je le savais. Elle devait être ici.

En effet, sur un banc de neige et de glace, près du lac, Elisabeth se tenait assise, les mains jointes entre ses genoux, considérant d'un œil morne la citadelle,

d'où son fils venait de sortir pour être donné en spectacle à la curiosité mauvaise de la populace, où il rentrerait pour mourir.

Sonya dit :

— Elisabeth !

L'autre frémit, et se dressa:

— Elle!

— Moi.

Elles se regardèrent froidement, terribles.

— Oui, dit Sonya, j'ai à vous parler.

Elisabeth détourna la tête et voulut s'éloigner.

— Restez.

— Suis-je prisonnière ?

— Soit. Prisonnière.

Elisabeth se rassit sur le tas de glace.

— Parlez donc ! — Je ne crois pas que je réponde.

— Vous répondrez.

Ayant à côté d'elle les quatre Kosaks, Sonya Ivanowna prit place à son tour sur le banc de neige. Elle dit, d'une voix brève et basse :

— Il arrive dans la vie des choses extraordinaires, vraiment : je suis assise à côté de vous.

La Polonaise s'écarta. La Russe reprit :

— Non. Venez plus près, au contraire.

Elle continua :

— Nous nous haïssons bien, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! nous allons nous rendre l'une à l'autre un service inappréciable. Des sœurs ne feraient pas mieux que nous ne ferons. C'est horrible. Vous allez sauver mon fils, et je vais sauver le vôtre.

Sans parole, Elisabeth eut ce mouvement de lèvres qui dédaigne et refuse.

— Oh! vous concevez que, si je m'offre à délivrer Etienne Boleski, c'est que j'y suis contrainte. Je ne l'ai jamais autant exécré qu'en ce moment! Mais, voilà, il y a des fatalités auxquelles on ne peut pas dire non. Vous allez comprendre. Ivan aime cette jeune fille dont vous êtes la tutrice, la mère: Hélyonne Kilinska. Oui, elle est jolie, l'air un peu froid, des façons de province; n'importe, il l'aime. S'il ne l'a pas, il meurt. C'est ainsi. Un enfant gâté. Je lui ai laissé prendre l'habitude de satisfaire toutes ses fantaisies. Ecoutez donc. Vous avez toute puissance sur Hélyonne; elle résisterait peut-être à son père, à vous non. Je le sais. C'est bien. Commandez-lui d'épouser Ivan, et qu'elle jure de vous obéir: votre fils s'évadera cette nuit même. Ah! je ne croyais pas que je lui ouvrirais les portes de son cachot!

Après un geste d'étonnement, Elisabeth se leva, calme.

— Je suis prisonnière, m'avez-vous dit? Je voudrais que l'on me conduisît dans ma prison.

— Vous ne m'avez donc pas entendue?

La castellane dit:

— Tu ne me connais donc pas? — Ah! véritablement, cette femme, qui est venue un jour, frivole et gracieuse et des fleurs au corsage, voler à mon lit mon époux, et son père à mon fils, et l'honneur à ma race, cette fatale passante dont le rire a laissé dans ma solitude un écho qui sanglota vingt ans, je la savais bien fourbe et vile, mais non pas folle au point de me croire infâme autant qu'elle!

— Infâme, quand je vous offre le salut de votre fils?

— Folle ! quand tu me l'offres au prix d'une lâcheté.

— Quoi ! vous ne l'acceptez pas ?

— Allons ! je vois qu'il faut lui expliquer les choses. Que la conscience existe et que le devoir soit, elle ne comprend pas facilement cela.

Elle marcha vers Sonya.

— Donc, un vieillard, compagnon d'armes de mon père, a poussé de ses mains généreuses sa fille encore enfant sous la sauvegarde de ma tendresse et de ma bonne foi ; certain que je garderais intacte cette jeune âme à la patrie et à Dieu, il est parti pour le bon combat, confiant, tranquille, comme s'il ne l'eût pas quittée ; et moi, je t'abandonnerais, pour qu'il fût souillé à ta guise, le dépôt sacré de l'ami ? Je te donnerais, pour que tu en fisses une Russe, cette Polonaise ? pour que tu en fisses une hérétique, cette chrétienne ? et cette vierge issue d'un héros, pour qu'elle enfantât dans ta maison le déshonneur de son père ? un fils ! qui, peut-être, emploirerait un jour à mieux asservir leur patrie le libre sang des aïeux !

— Qu'importe ceux qui naîtront ! Pense à celui qui va cesser de vivre.

— Crois-tu qu'il consentirait, celui-là, au pacte que tu proposes ? J'ai engendré, grâce à Dieu, mon égal ! Et si je venais, ce soir, lui dire : « Pars, sois libre, au prix d'Hélyonne livrée, » il me répondrait : « Qui êtes-vous, femme ? Je ne vous connais pas. »

Sonya, frémissante, répondit :

— Ainsi, tu le laisseras mourir ?

— Qu'il meure en estimant sa mère !

Ah ! tu ne l'aimes pas, orgueilleuse ! A Ivan, moi, crifié ma haine.

— A Etienne, je ne sacrifie pas l'honneur. Laquelle de nous est la meilleure mère?

Grinçant des dents sous son sourire éteint, l'autre proféra sourdement ?

— Enfin, tu refuses ?

— J'ai dit.

— Tu sais que ton obstination peut me coûter la vie de mon enfant, et tu refuses?

— Crois-tu que je tienne à te le conserver?

— Tremble donc!

— Ah! folle, qu'ai-je à craindre? Mon fardeau de désespoir est de ceux qui ne s'aggravent point.

— Tu crois? tu crois? Entends, comprends. La mort de ton fils peut ne pas être tout son supplice. Le bourreau, quand on l'avertit, sait imaginer des tortures.

— Des tortures!

— Il y a l'ignominie d'abord.

— Non!

— Le knout.

— Le châtiment des esclaves à qui meurt pour la liberté!

— Quelquefois on fait des trous, avec un couteau, dans la poitrine du condamné...

— Étienne!

— Et l'on cicatrise les plaies avec du plomb fondu.

— On ferait cela!

— La chair crie, l'âme défaille...

— Puissances du ciel!

— On fait mieux encore. On arrache par lambeaux la peau du coupable...

— Du coupable !

— ... Et sur les membres saignants...

— Assez !

— ... On laisse s'acharner les insectes de l'air et les bêtes grouillantes du fumier.

— Assez ! assez !

Et la castellane, en proie elle-même aux supplices racontés, sentait se déchirer les entrailles où fut Étienne.

— Eh bien ! dit Sonya, penchée, donne-nous Hélyonne !

Mais la Polonaise, reconquérant sa force :

— Va-t'en ! tu ne me vaincras pas. L'outrage aux vaincus ne déshoncre que les vainqueurs ; et c'est aux angoisses du martyre que l'on en mesure la gloire.

Alors, la mère d'Ivan comprit que rien n'ébranlerait la mère d'Étienne, et baissant le front malgré elle, crispant ses doigts, mordant ses lèvres, se détourna, s'enfuit.

Dans le mur de la forteresse, à côté de la haute porte, il y avait, sous le plafond bleu, étoilé d'or, d'une niche l'image de sainte Marie, que les gens de ce pays nomment la Panagia.

Élisabeth Boleska marcha vers l'image, et dit, agenouillée :

— N'est-ce pas, ô Vierge sainte, ô Mère douloureuse, que vous n'auriez pas livré Marthe ou Marie pour détacher de la croix votre divin enfant ?

VI

Elle cessa de prier, parce qu'elle entendit quelqu'un qui pleurait derrière elle. Elle se retourna. C'était Tzoryl.

Pâle, amaigri, ses boucles claires, défaites, étaient des mèches longues qui pendaient, et il y avait comme une poussière sous les couleurs gaies de son justaucorps d'oiselier.

Le désespoir a pitié du chagrin.

— Pourquoi pleures-tu? demanda-t-elle.

— On m'a tué Gris-d'Argent! dit-il.

Et il montra le cadavre d'oiseau qu'il avait dans ses deux mains jointes, comme dans un petit berceau.

— Cher mignon! il était si doux et si fidèle. Ce n'est point de sa faute, si vous n'avez pas été avertie à temps le soir de la bataille; il a bien cogné du bec et frappé de l'aile à la fenêtre de Thaddéus le Manchot; mais Thaddéus ne se trouvait pas dans sa maison, étant allé rejoindre, la faux sur l'épaule, la troupe des confédérés. Ah! mon pauvre Gris-d'Argent! je le grondais quelquefois. C'était moi qui avais tort. N'est-il pas tout naturel, quand on est un jeune pigeon, de montrer de l'amour aux belles tourterelles! Et si l'on rentre un peu tard au pigeonnier familial, il n'y a pas grand mal à cela. J'aurais dû le laisser plus libre; non,

j'étais sévère ; lui qui sortait de l'œuf à peine, je voulais qu'il fût grave et réservé comme le premier Gris-d'Argent, son père. Hélas ! maintenant, c'est fini, il ne roucoulera plus pour les colombes enamourées. Celui qui l'a tué, c'est Ivan Boleski. Oui, étranglé. Regardez : il lui sort du bec encore une goutte de sang quelquefois, qui glisse sur les plumes du cou et se répand toute rose. Ah ! le pauvre ! Il volait tous les jours de la forteresse, où l'on garde M. Étienne, au palais du gouvernement, où l'on retient mademoiselle Hélyonne ; il apportait des messages, remportait des consolations ; mais voici qu'aujourd'hui Ivan Boleski l'a surpris entrant par une fenêtre, et le méchant a étranglé mon doux compagnon. J'ai vu cela, parce que j'étais sous la croisée, attendant Gris-d'Argent, et j'ai ramassé le joli cadavre, son petit cœur battant encore. Ah ! mon Dieu ! il ne lissera plus contre mon oreille les plumes de son aile. Certainement il arrivera malheur à Ivan Boleski. Les anges n'aiment pas que l'on fasse du mal aux oiseaux.

En parlant ainsi, Tzoryl baisait le pigeon mort, au cou pendant, aux ailes veules, et il mouillait de larmes les étroits caillots de sang.

Mais il leva la tête, disant :

— Pardonnez-moi, Excellence ; quand on souffre, on oublie tout ce qui n'est pas la douleur qu'on a. Je vous cherchais, madame Élisabeth : un homme est venu chez vous, il y est encore, il attend ; il dit qu'il doit vous parler sur l'heure, dans l'intérêt de M. Étienne.

— Dans l'intérêt d'Étienne ! s'écria la castellane. Quel homme ? Le connais-tu ?

— Non, je ne crois pas. Il s'enveloppe d'une pelisse, sa chapska lui couvre la moitié du visage ; puis j'avais les yeux pleins de larmes, à cause de Gris-d'Argent.

— Hélas ! pensa tout haut la triste mère, quelque vaine espérance encore ! N'importe, allons.

Elle s'éloigna rapidement.

Au bord du lac, la maison de poste où Hélyonne feignit d'être morte était toute blanche de neige, à côté de la croix penchée, couverte de givre lisse, qui avait l'air d'un grand crucifix d'argent.

C'était là qu'Élisabeth Boleska s'était logée, selon les indications de Tzoryl.

Elle s'étonna de voir devant la porte un riche traineau de voyage, attelé de trois bidets kosaks, tout fumants, aux naseaux rouges, comme après une longue course.

Qui donc l'attendait ? Elle entra dans la salle basse de l'auberge et vit un homme qui était assis devant le poêle.

Il se retourna vivement et dit :

— Ne vous étonnez pas. Ne vous écriez pas. Pas un geste, pas une parole inutile. Je suis André Boleski, le traître, le regénat, soit ; mais j'ai fait ceci : blessé, malade, n'importe, je suis parti pour Varsovie ; j'ai vu le roi Stanislas, et j'ai obtenu la grâce de votre fils et de ses compagnons. Allez, madame, portez-leur la lettre royale. Sans l'avoir lue, je sais ce qu'elle contient : grâce entière, permission de reconstruire les gentilhommières détruites. Prenez, allez. Vous êtes digne de porter ce message de joie. Moi, non. Ignorez-moi, oubliez-moi. Je ne vous demande même pas la joie d'embrasser mon fils.

Il sortit précipitamment, après avoir jeté sur la table la lettre de Stanislas-Auguste, et la castellane entendit, parmi des claquements de fouet, la fuite glissante du traîneau.

VII

Tout était bien. Il avait servi son fils, sans trahir la Russie. Son fils vivant, et la Russie victorieuse, c'était le dénouement de la terrible tragédie. Il se sentait heureux. Voyant les rues en fête, il approuva Sonya Ivanowna d'avoir ordonné ces réjouissances. Lui aussi, il se réjouissait. Il bénissait la clémence de Stanislas. Stanislas-Auguste s'était laissé toucher ; il ne trouvait pas coupable ni étrange qu'un père eût pitié de son premier-né ; il avait dit : « C'est bien. Je vous plains. Votre fils est libre et avec lui ses amis. Ce sont des braves. Qu'ils vivent ! » Vraiment, on le calomniait, ce roi. Un peu frivole, et trop occupé de réminiscences amoureuses, mais le cœur d'un vrai gentilhomme. La Tzarine n'aurait pas fait grâce. Les femmes sont si cruelles ! Sonya surtout. Qu'allait-elle dire quand elle apprendrait que les Polonais avaient la vie sauve ? N'importe ! Il était content, lui, André. Il avait accompli son double devoir de père polonais et de fonctionnaire moskovite. Pour la seconde fois, Michel Sawa avait sauvé Étienne Boleski.

Le traîneau glissait rapidement. Dans quelques instants le gouverneur serait rentré au palais. Alors le comte André pensa qu'il était bien cruel envers lui-même, en se refusant le bonheur de voir le contentement de son fils. Cette joie dont il était la cause lui appartenait en quelque sorte, et il méritait sans doute d'en être au moins le spectateur. Il ne fallait pas exagérer le châtiment ; le mal qu'il avait fait jadis ne lui défendait pas de jouir du bien qu'il faisait maintenant. Voici ; il ne rentrerait pas encore au palais, il irait à la forteresse, il verrait Élisabeth Boleska apporter à Etienne la vie et la liberté. Il verrait — d'un peu loin, caché, s'il le fallait — se rallumer l'espérance dans les chers yeux de son fils.

Il descendit du traîneau, s'en alla du côté de la citadelle, seul. Il marchait vite, d'un pas fier ; il avait de claires flammes dans les yeux.

Il apprit du commandant Grégor Grégorowitch que les condamnés étaient sortis sous bonne garde — cette promenade des rebelles étant dans le programme des divertissements.

— Regardez, Excellence, dit le commandant, le convoi des prisonniers traverse le lac en ce moment. Ils reviennent. Dans un instant ils seront ici.

André Boleski dit : « C'est bien ! » et il alla à leur rencontre. Enveloppé dans sa pelisse, mêlé à la foule, et lui serait facile d'observer sans être remarqué. Il allait vers son fils, et se sentait tout le cœur plein d'une joie grossissante.

Il le reconnut. Étienne marchait le premier ; il avait l'air, tant il était fier, non pas d'un captif que l'on mène, mais d'un jeune chef qui donne l'exemple. Ce-

pendant, pourquoi avait-il ce regard morne et froid? Pourquoi n'était-il pas libre déjà ? Est-ce qu'Élisabeth Boleska n'avait pas encore remis la lettre de grâce !

Le comte songeait ainsi, plein d'inquiétudes renaissantes, lorsque la castellane, qui précédait les prisonniers, se dressa devant lui, soudain :

— Tiens ! cria-t-elle, voici leur réponse.

Elle avait jeté au visage du comte la lettre de grâce déchirée.

— Oh ! dit, ils ne veulent pas de la vie ?

— Ils ne veulent pas de la honte ! — Ne plus porter les armes pour leur pays ! Tu as rêvé qu'ils accepteraient cette condition ! Tu as cru qu'ils voudraient bien rentrer à ce prix dans leur maison irritée, qu'ils y vivraient, satisfaits de leur paisible ignominie, faisant fructifier leurs domaines, donnant des fêtes où l'on oublie et répondant à ceux qui leur montreraient la patrie humiliée et les femmes en deuil : « Que voulez-vous ? nous avons eu la vie sauve, adressez vous à d'autres ; ces choses ne sont plus notre affaire ! » Misérable ! — Mais, en effet, tu as dû croire cela, et tu t'étonnes sans doute qu'en ce moment ils ne soient pas à tes pieds, joyeux et remerciant leur bienfaiteur ! — Ah ! tu détournes la tête ! Fais mieux encore ! va-t'en, si tu as quelque prudence, car les voici ! et il se pourrait que ces héros, outragés dans leur martyre, te brisassent le crâne avec leurs chaînes vengées !

VIII

C'était la nuit, l'ombre était grise sur la neige, et là-bas s'allumaient, sur le lac en fête, des falots rouges dans la brume, pareils à des yeux énormes de bêtes invisibles qui se poursuivraient dans les ténèbres.

Devant la maison de poste, sous la croix de la route, Élisabeth Boleska méditait, les genoux sur la terre glacée.

Un homme qui passait s'arrêta et lui dit :

— Élisabeth Boleska, je suis Rhodzko, ton serf. Veux-tu que ton fils vive, que tes ennemis périssent, et que la Pologne ressuscite ?

LIVRE DEUXIÈME

Le Père.

I

Sur le lac, dans la buée lunaire, autour du pavillon de glace, qui, tout illuminé de flammes intérieures, avec ses murs de neige et ses sculptures de givre donnait l'idée de quelque grand ice-berg refermé sur un soleil captif, l'élancement des patineurs, la courbe prompte des traîneaux, jetant des cris, mêlant des rires, dessinaient cent lignes fantasques, où riaient les couleurs imprévues des travestissements; et à cause des torches nombreuses, il y avait sur la surface grise et claire des ombres démesurées, grotesques.

Enveloppée, à la façon des Laponnes, d'une seule peau de bête, mais d'une peau de renard bleu, et non de renne, Nadine Petrowka allait, venait, traçait des cercles ; et, comme elle n'avait pas cessé d'être grasse à souhait, la glace grinçait profondément sous la quille de ses patins.

Quelqu'un la suivait sans relâche — un svelte militaire, en uniforme tout remuant d'aiguillettes d'or — et. la rejoignant quelquefois, lui riait près de la nuque avec des paroles galantes.

— Accordez-moi ce rendez-vous, chère âme!

— A Troki? Dieu m'en garde!

— De grâce?

— Fi!

— Par pitié?

— Point,

— Ah! inhumaine! répondez mieux, insista le colonel Wladimir.

— Lisez ce que j'écris sur la glace.

Avec une rare adresse, le patin droit de Nadine figura trois lettres sur la surface dure.

— Non? lut mélancoliquement le tendre colonel.

— Non! dit-elle en fuyant, et tenez-vous à distance: l'un de mes jaloux n'aurait qu'à nous surprendre.

Mais il la rattrapa.

— L'un de vos jaloux?

— Eh! ne savez-vous point que j'ai deux maris, en effet? pis que deux maris, deux Argus tout étoilés d'yeux féroces. L'un à gauche, l'autre à droite, toujours. Et je ne saurais consentir aux plus innocents badinages, sans que...

— Ah! Nadine, vous êtes si exquise que je conçois leur jalousie!

— Bon! mettez-vous de leur parti. Je vaux bien sans doute d'être gardée par trois monstres.

— Un monstre, moi?

— Hélas! que n'en êtes-vous un! dit-elle en s'arrê-

tant pour soupirer et pour reprendre haleine ; je n'aurais pas besoin de vous fuir.

D'un geste rapide, il faillit l'enlacer ; mais elle se déroba dans un élan d'hirondelle qui rase le sol. Puis, quand il l'eut de nouveau rejointe :

— Tenez, dit-elle, pour vous échapper, je quitte la fête...

— O barbarie suprême !

— Et je vais m'enfermer dans mon château de Sawina.

— Quand vous en sortirez, ma mort sera la première nouvelle que l'on vous donnera.

— Avez-vous donc le trépas si facile ? Je veux vous dire une histoire pour charmer vos derniers moments. Ce château de Sawina est une forteresse redoutable, propre à résister à des assaillants bien pourvus de couleuvrines et d'échelles ; mais la porte en est moins rebelle aux gens qui se présentent avec des intentions douces et sans appareil guerrier. La légende raconte qu'une aimable castellane s'y réfugia jadis pour fuir la surveillance d'un mari jaloux, — d'un seul, l'heureuse femme ! — et qu'elle y recevait très volontiers un jeune gentilhomme qu'elle avait distingué. Il venait, le soir, sous une fenêtre, frappait trois fois des mains, et, conduit par une soubrette mystérieuse... A vrai dire, ce sont là de beaux contes, et je pense bien que vous n'y donnerez pas créance.

— Vous êtes divine ! s'écria le colonel.

— Mais, je le sais bien, dit-elle.

— Ainsi, à Sawina ?

— Eh bien ! oui.

— Ce soir même ?

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

— [illegible]

[illegible] pas [illegible] en un petit sursaut : [illegible] parmi la foule, [illegible]

[illegible] faisait, inaperçue ; [illegible] pourpre qui était le [illegible] Grégor Grégorowitch.

[illegible] dit à Wladimir, très vite :

— Disparaissez.

Et [illegible] entre ses deux jaloux, qui s'avançaient gonflés d'une égale colère, elle leur jeta aux yeux l'impertinent éclair d'un double éclat de rire.

Tous deux, en même temps, ils ouvrirent la bouche ; mais elle, tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre, avec la volubilité d'un jet d'eau inépuisable qui fuse à droite et fuse à gauche :

— Bonjour, Yégor ! — Bonjour, Grégor ! — Ah ! prince, quelle cohue ! — Quelle foule, commandant ! — mais, n'importe, — puisqu'on se divertit ! — Mon costume de Laponne vous semble-t-il piquant, Yégor ? — Est-ce que Grégor aurait préféré un habillement moins farouche ? — Un instant j'ai songé à un habit de page, — d'après le dessin qu'Yégor s'est fait envoyer de France. — Bon ! Grégor m'aurait cherché querelle — à propos du haut-de-chausses, qui est un peu court — Mais pourquoi cette mine renfrognée, commandant ? — et vous, prince, pourquoi cet air fu-

rieux ? — Aïe ! vous allez me faire une scène ? — vous allez m'accabler de reproches ? — C'est bien, Grégor, je ne m'y oppose pas. — Ne vous gênez pas, Yégor ! — Vous savez que je suis la patience même, — et que je n'interromps jamais les gens. — Continuez ! — Poursuivez ! — Injuriez-moi ! — Outragez-moi ! — Encore ! — Toujours ! — Allons, Grégor ! — Allons, Yégor ! — Je vous laisserai tout dire. — Je ne répondrai pas un mot. — C'est fini ? — Vous avez achevé ? — S'il vous reste quelque chose sur le cœur, — si vous avez d'autres griefs, —. profitez de l'occasion, — ne craignez pas de me lasser. — Plus rien ? — Plus rien ? — A la bonne heure ! — C'est à merveille ! — Et maintenant que vous m'avez querellée à votre aise, — à présent que votre mauvaise humeur a perdu la parole, bonne nuit, Yégor ! — bonne nuit, Grégor ! — Je vais rejoindre le colonel Wladimir — qui m'a promis de pousser mon traîneau.

Elle n'était plus là. La suivre ? impossible. Il n'y a que le vent qui suive les oiseaux. Rouges de colère, tout pleins de paroles refoulées, les deux hommes agitaient des geste furibonds, puis, laissant retomber leurs bras, ils se considérèrent avec un air d'attendrissement piteux.

— Grégor Grégorowitch ! dit Yégor.

— Yégor Ivanowitch ? dit Grégor.

Il ajouta :

— Crois-tu qu'elle nous trompe ?

— Eh ! eh !

— Pour ce colonel, soupira le commandant, pour ce Wladimir qui ne te vaut pas, mon ami !

— Qui ne te vaut pas, mon frère !

— Mais ils ont parlé de Sawina, il faut les y rejoindre.

— Nous arriverons trop tard.

— Quoi ! en si peu d'instants ?...

— Hélas ! tu sais comme elle est prompte ?

— Eh bien, nous nous vengerons !

— Soit. Allons.

Ils se dirigeaient violemment vers la rive gauche du lac, lorsqu'un passant les arrêta d'un geste et leur dit :

— Restez.

Ils voulurent passer outre, ne reconnaissant pas cet homme. Il répéta :

— Restez.

Alors, l'ayant reconnu, ils se courbèrent humblement.

C'était Rhodzko.

Il fut content de les voir s'humilier. Les pouvoirs que lui avait confiés le roi Stanislas-Auguste ne lui étaient donc pas encore retirés ; on avait omis sans doute de publier sa disgrâce.

Mais la déférence du prince et du commandant lui causa du dégoût aussi.

— Trop bas ! dit-il, je suis un espion.

Ils se redressèrent vivement.

— Trop haut ! dit-il, je suis le maître.

Il continua :

— J'arrive des forêts de Pologne, où je traquais les derniers rebelles pendant que vous passiez le temps en joie, et je trouve que les choses, ici, vont mal. Yégor Ivanowitch, vous êtes l'organisateur de cette ; pourquoi n'êtes-vous pas à votre poste ? Êtes-

vous sûr qu'au moment où je vous parle des Polonais rebelles, à l'aide de quelque travestissement, ne s'emparent pas du naphte et de la poudre réservés pour les divertissements? Vous êtes imprudent, monsieur.

Yégor Ivanowitch voulut répondre.

— Taisez-vous, dit Rhodzko.

Puis se tournant vers Grégor :

— Commandant, où est campée la garnison de Troki?

— Dans la Bruyère-Noire, monseigneur.

— A quinze verstes de la ville? imprudence encore. Combien y a-t-il de prisonniers dans votre citadelle?

— Cent.

— Combien d'hommes pour les garder?

— Cent.

— Chaque prisonnier vaut deux gardiens, monsieur! du moins, les souterrains sont profonds?

— Au point que j'ai pu y faire donner le knout à cinquante esclaves fugitifs, sans qu'un seul cri parvînt au dehors.

— Bien.

— Mais les prisonniers ne sont pas dans les souterrains, reprit Grégor timidement.

Rhodzko s'écria :

— Ont-ils bien payé votre connivence?

— Oh! monseigneur! Rien à craindre, je vous assure; ils sont enchaînés.

— Avec des chaînes on se fait des armes! J'avais raison, tout va mal. Retournez à la citadelle, commandant; surveillez les apprêts de la fête, prince. Allez, tous deux.

Ils demeurèrent confondus. Rester à Troki pendant que Nadine recevrait à Sawina le colonel Wladimir, cette idée leur était insupportable ; et Yégor, moins timide que Grégor, osa révéler à Rhodzko qu'ils étaient obligés, ce soir même, à une courte absence.

L'espion sourit. Peut-être s'attendait-il à cette objection. Il répondit avec un léger haussement d'épaules :

— Messieurs, votre inquiétude m'intéresse. Puisque vous le voulez, je vous permets de quitter Troki, pour quelques heures seulement. Je reste, et je suffis. En votre absence, je surveillerai la fête et je prendrai le commandement de la citadelle. Prince, prévenez vos valets qu'ils auront à m'obéir comme à vous-même, et vous, commandant, avertissez les officiers de service.

Ils s'inclinèrent, reconnaissants, et s'éloignèrent sur-le-champ.

Rhodzko dit :

— A quoi tiennent les dénouements humains ! Ma vengeance avorterait si ces deux imbéciles n'étaient pas amoureux d'une folle.

II

Dans la grande cour de la citadelle, dallée de neige grise, cernée de murs pâles de givre, sous la morne

froidure du ciel clair, les prisonniers attendaient qu'il fût l'heure de mourir.

Quelques-uns marchaient à pas lents, sans repos, avec des bruits de chaînes baissées et relevées; la plupart, couchés, ne secouant pas l'enveloppement, rigide comme celui d'une armure, que la nuit d'hiver leur mettait au corps, avaient l'air d'être des morts déjà. Étienne Boleski se tenait debout, le coude dans une anfractuosité de muraille, non loin d'une porte basse, en bronze. Pourquoi restait-il près de cette porte? Pour être aussi proche que possible de l'impossible liberté? Pour surprendre le pas de quelque être cher, rôdant dans les ténèbres, autour de la prison? Le seul pas qui se fît entendre, c'était celui de la sentinelle kosake dans la ruelle voisine, lourd, régulier, terrible au milieu du silence, pareil au battement sourd d'une sinistre horloge.

Un de ceux qui marchait en remuant des chaînes se rapprocha d'Étienne Boleski, et lui mettant la main sur l'épaule :

— Compagnon ? dit-il.

C'était M. l'échanson de Lida; des flocons de neige fondus, puis gelés, des taches de sang non lavées souillaient son bel habit, qui le faisait ressembler jadis à un brochet au safran, la veille de Noël.

— Étienne ? reprit-il.

Et l'autre, avec un sursaut :

— Me voilà !

Puis il sourit :

— Non, ce n'est pas encore le bourreau. Pardon, monsieur l'échanson; ce froid m'appesantit. Vous disiez ?

— Bala, bala, rien du tout. J'avais envie d'entendre une voix, la vôtre surtout, qui m'est chère. Vous êtes un vrai Polonais, un honnête gentilhomme. A propos, vous savez, il paraît que l'heure de l'exécution a été rapprochée, que c'est pour minuit.

— Bien, dit Étienne.

— Très bien. On dit aussi que nous pourrons entendre la messe une dernière fois; on a fait venir un prêtre catholique.

— Bien, dit encore Étienne.

— Oui, oui, très bien, répéta l'autre.

Il ajouta d'une voix plus sourde :

— Pour minuit. Quelle heure est-il ?

— Écoutez, répondit le jeune castellan.

En effet, une sonnerie d'horloge tintait dans la nuit, un peu loin.

— Onze heures sans doute, dit M. l'échanson.

— Comptez.

— Non, j'aime mieux ne pas être sûr...

Étienne Boleski le considéra avec étonnement.

— Oh ! je ne redoute pas le supplice ! Mais mourir par une nuit d'hiver, glaciale... J'ai froid jusque dans mes veines en songeant que mon sang va couler sur cette neige !

— N'importe, s'éteindre dans l'ombre, c'est au mieux; la clarté du réveil nous en paraîtra plus belle.

M. l'échanson baissa la tête avec un frémissement trahi par le bruit des fers, et d'un ton qui hésite :

— Vous êtes sûr de ce réveil ?

— Comme je suis sûr d'être pleuré par ma mère et par ma fiancée, dit avec gravité le castellan de Mikalina.

— Ainsi, à cette heure suprême, rien ne vous trouble ?

— Rien.

Il se reprit :

— Je me trompe. Une chose inquiète ma conscience, une seule.

— Laquelle ?

Ce n'était pas M. l'échanson qui avait prononcé cette parole : le vieux staroste Kilinski s'était approché d'eux pendant qu'ils s'entretenaient près de la muraille, et il interrogea une seconde fois :

— Qu'est-ce donc qui trouble votre conscience Étienne Boleski ?

Le castellan répondit :

— Monsieur mon père, j'ai un doute. La cause pour laquelle j'ai souffert avec vous est-elle absolument pure et bonne ? Notre défaite n'est-elle qu'une épreuve imposée par le Seigneur à son peuple d'élection, ou contient-elle une part de châtiment ?

— Dieu nous châtierait d'avoir combattu pour notre pays ? Tu blasphèmes, mon fils.

— Comprenez-moi, dit Étienne. Le jour où nous délibérions à cheval dans une clairière de la Bruyère-Noire, un homme est venu à nous, un serf, s'offrant pour allié, pour chef; gentilshommes, nous avons repoussé ce manant ; parfois je me demande si nous avons bien agi en cette occasion. Que voulait-il ? être libre. Que voulions-nous ? la liberté. Ce qu'il réclamait pour lui et pour les siens, c'était ce que nous brûlions de reconquérir pour nous et pour les nôtres ; si notre cause était bonne, la sienne aussi l'était donc. Or, nous l'avons laissé, lié à un tronc d'arbre, dans la forêt,

en proie aux bêtes qui rôdent, C'est à quoi j'ai songé souvent.

— Fils, cet homme était de ceux qui naissent pour obéir; un gentilhomme qui brise ses chaînes est un héros qui se délivre, un serf qui rompt ses fers n'est qu'un forçat qui s'évade.

— Forçat? pour quel crime? d'après quelle damnation? Dieu n'a pas dit aux uns : « Vous serez les seigneurs; » aux autres : « Vous serez les valets. » Comme l'air du ciel, la liberté est un bien commun, « Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît. » Nous avons des maîtres, parce que nous avons des esclaves.

— Enfant, tu viens de France.

— Oui, dit Étienne.

— Ce qui est bon dans un pays ne l'est pas dans un autre; les races différentes veulent des lois diverses: un paysan polonais ne peut pas être l'égal de son seigneur. Au surplus, l'homme dont tu parles n'est pas seulement un serf, c'est un traître; c'est lui — je l'ai bien reconnu! — qui a fondu sur nous lâchement, avec ses compagnons traîtres et rebelles comme lui, et qui nous a battus, fatigués d'une bataille.

— Oui, un traître. Mais parce qu'une cause est servie par des hommes indignes d'elle, elle n'en devient pas, aux yeux de la justice éternelle, plus mauvaise. Et qui sait si le Dieu équitable qui avertit les consciences n'a pas voulu mettre un renseignement dans cette rencontre, où les gentilshommes de Lithuanie, vainqueurs des Moskovites, furent vaincus par leurs esclaves?

M. le staroste et l'échanson se disposaient à ré-

pondre, mais ils virent que le jeune castellan était descendu dans une profonde rêverie ; M. Kilinski dit seulement :

— L'heure est proche pour nous où l'homme apprend la vérité sur toutes choses.

Puis il s'éloigna, suivi de M. l'échanson, laissant songer Étienne.

Tout à coup, celui-ci frémit ; le guichet de la porte de bronze s'était ouverte à l'extérieur, en grinçant, et le prisonnier voyait deux yeux reluire dans les intervalles des barres qui croisaient.

Celui qui le regardait parla rapidement :

— Vous êtes Étienne Boleski ?

— Oui.

— Ne vous étonnez pas. Ne faites pas un mouvement.

— Qui êtes-vous ?

— Un soldat que l'on a mis de garde devant cette porte et qui a froid.

— Que voulez-vous ?

— Vous avertir d'une chose de la part de quelqu'un.

— Parlez.

— Tout à l'heure, vos compagnons sortiront de la cour pour aller entendre la messe,

— Je sais cela.

— Vous, ne sortez pas. Feignez de ne pas entendre l'appel ; faites semblant de dormir dans un coin sombre. On ne comptera pas les prisonniers, on ne s'apercevra pas que vous restez ici.

— Rester ? Pourquoi ?

— Je l'ignore.

— Que m'arrivera-t-il ?

— On ne me l'a pas dit.

— Qui vous envoie ?

— Je ne sais pas.

— Une femme ?

— Un homme.

— Que vous connaissez ?

— Qui m'a donné de l'argent pour que je vous dise, à travers ce guichet, les paroles que je vous ai dites. J'ai gagné l'argent ; je boirai du wodki pour me réchauffer, après la faction. Que la Panagia vous garde !

La bouche se tut, les yeux s'éteignirent, la sentinelle avait refermé le guichet ; Étienne Boleski se demandait :

— Qui donc m'a fait parvenir ce message ? Ma mère ! Hélyonne ? Toutes deux sans doute. Mais le soldat a parlé d'un homme. C'est étrange. Est-ce une évasion que m'offre un ami inconnu ? Une évasion, oui, peut-être.

Il traversa la cour, alla droit à M. le staroste, qui, debout sous la lune, tournait entre ses doigts les grains d'un chapelet.

— Mon père, dit Étienne brusquement, si l'on vous offrait de vous évader, que feriez-vous ?

— J'accepterais.

— Même si vous deviez vous évader — seul ?

— Même dans ce cas.

— Vous abandonneriez vos compagnons, vous les laisseriez mourir sans vous ?

— Oui, pour les venger. En mourant, je ne sauverais pas mes frères ; vivant, je pourrais servir mon pays. La vie d'un brave est un bien commun ; je le

garderais non pour moi, mais pour tous. Pourquoi me demandez-vous cela, monsieur mon fils?

— Pour rien. Adieu. Ne soyez pas surpris si tout à l'heure je ne suis pas auprès de vous quand le prêtre dira la messe. Je suis las, je veux essayer de dormir en attendant l'autre sommeil.

Il revint près de la porte, s'enveloppa dans sa pelisse, se coucha sur le sol glacé, attendit en silence, les yeux fermés.

Il y eut brusquement un remuement dans la cour, à cause d'un homme qui poussa les deux battants d'une grille et qui entra, suivi de guichetiers, en criant :

— Holà ! debout, debout ! vous dit-on !

Les prisonniers se secouèrent, étirèrent leurs membres froids, L'homme reprit :

— Ceux qui ne sont pas de la religion orthodoxe peuvent aller dans la chapelle ; ils entendront la messe et communieront selon leur foi ; c'est une faveur qui leur est octroyée par la clémence de Sa Majesté le roi Stanislas.

Étienne demeura immobile, se dérobant dans l'ombre du mur ; pourtant il avait dressé la tête ; il avait cru reconnaître la voix de celui qui parlait, il pensa : « Je me trompe, » et referma les yeux.

Deux par deux, à pas lents, longue file traînarde, les prisonniers entraient sous une voûte obscure où fumaient les torches des guichetiers.

L'homme qui les avait appelés sortit le dernier de la cour, murmurant entre ses dents serrées :

— Est-ce le froid ou l'horreur de la mort prochaine qui les abat ainsi ? Auront-ils assez de force encore pour une action hardie ?

III

Dès que la troupe eut disparu tout entière — Etienne n'entendait plus que le bruit mêlé des pas lointains — le guichet dans la petite porte de bronze se rouvrit brusquement, les deux yeux reparurent, et la voix de la sentinelle dit :

— Vous êtes resté ?

— Oui.

— Vous êtes seul ?

— Oui.

— C'est bien. Attendez. Tenez-vous prêt à tout.

Étienne se leva et attendit. Qu'allait-il arriver ? Il était donc vrai que l'on songeait à le délivrer ? Une pensée lui vint à l'esprit, et le nom d'un homme sur les lèvres ; mais il repoussa la pensée et ne proféra pas le nom.

Il y eut, tout près de lui, un chuchotement sans paroles distinctes ; probablement de l'autre côté de la muraille quelqu'un se concertait avec le soldat en faction. Puis le prisonnier crut entendre comme un grincement de métal contre la pierre résistante ; ce grincement se renouvela plusieurs fois, à d'égaux intervalles ; et chaque fois qu'il se produisait il semblait s'être éloigné, en montant. Étienne comprit qu'un

homme se hissait le long de la muraille, au moyen peut-être d'une échelle flottante ou d'une corde à nœuds, en s'aidant de quelque pointe de fer fichée dans les interstices des pierres. Il trembla pour son sauveur inconnu ; la muraille était haute de quarante coudées environ, les pierres en étaient presque lisses, étroitement jointes ; une telle ascension exigeait une force rare, une adresse peu commune ; le prisonnier allait peut-être entendre tout à coup le bruit pesant d'une chute, d'un écrasement sur le sol, avec un cri d'angoisse. Il frissonnait ; une sueur, bientôt gelée, lui coulait des tempes, lui mettait au coin des yeux des larmes immobiles.

Le bruit grinçant montait toujours, devenait moins perceptible ; en même temps le regard d'Étienne s'élevait le long du mur, et le jeune castellan se sentait tout essoufflé, tant il aidait d'un immense effort impuissant à la périlleuse ascension.

Enfin, une ombre opaque, qui était une forme d'homme, se détacha de la nuit claire, entre deux créneaux de la muraille ; un grand manteau remuait autour d'elle, comme des ailes noirs. Puis une corde ramassée en un large nœud se déroula brusquement, jusqu'à venir frôler les dalles de la cour ; et l'homme descendit, de nœud en nœud, rapidement, sans bruit.

A peine eut-il touché le sol, qu'il alla droit à Étienne ; il n'avait pas quitté le manteau ; un casque d'Ukranien, à la visière basse, lui cachait la moitié du visage.

Il dit, d'une seule haleine :

— Silence. Grâce à cette corde, qui est solidement

attachée au créneau, et en vous aidant de ce poignard, dont la lame ne plie pas, vous pourrez monter jusqu'au sommet du mur. Là, vous tirerez la corde à vous et vous la laisserez tomber de l'autre côté. En un mot, ce que j'ai fait pour entrer, vous le ferez pour sortir ; l'ascension est pénible ; mais vous êtes jeune et robuste ; quant à la descente, vous avez vu, rien de plus facile. Allez ne perdez pas de temps. Au coin de la ruelle, vous trouverez un traîneau, attelé de trois chevaux rapides, sous la garde d'un serviteur fidèle ; il y a des armes et de l'argent sous un coussin de la voiture.

Étienne demanda :

— Qui êtes-vous ?

— N'importe ! hâtez-vous. Ah ! j'oubliais ; prenez ce manteau et ce casque d'uniforme. Si l'on vous rencontre dans la ruelle, on vous prendra pour un Ukranien en faction autour de la citadelle. Prenez. Le manteau d'abord, le casque, fuyez.

Quand l'homme n'eut plus ni le manteau ni le casque, Étienne Boleshi vit un uniforme de général moskovite et reconnut le visage de celui qui parlait.

Il recula, criant :

— Michel Sawa !

— Ah ! il me reconnaît ! dit joyeusement le comte. Il reconnaît son ami ! Oui, Michel Sawa, que vous aimiez autrefois, à Paris. Allons, endossez ce déguisement, et franchissez cette muraille.

— Non, dit Étienne.

— Pourquoi ?

— Vous êtes mon père.

— Votre père ? Moi ? non ! Qui vous a dit cela ? On

vous a trompé, je suis un pauvre gentilhomme urbain; je n'ai pas d'enfants.

— Comte André Boleski, gouverneur de Troki au nom du traître roi Stanislas-Auguste, vous êtes mon père.

— Eh bien! puisque vous le savez, je l'avoue. Votre père, c'est vrai. Mais ce n'est pas une raison pour que vous restiez là, sans bouger, au lieu de vous enfuir tout de suite. Je vais vous expliquer. Ce n'est pas de ma faute si je suis obligé d'être ici. Avant la bataille de Pruzani, je suis allé à Mikalina pour vous sauver; Rhodzko m'a frappé, j'ai failli mourir, je n'ai pas pu vous avertir du guet-apens. Aujourd'hui, je revenais de Varsovie. apportant votre grâce ; vous l'avez refusée ; vous avez bien fait, c'est possible ; je ne veux pas discuter ces choses. Moi, pourtant, je ne devais pas vous laisser mourir! et pour vous arracher au supplice, mon pouvoir est sans effet; le jugement est rendu; contre un jugement, que faire, surtout après une grâce refusée ? Il n'y avait qu'une ressource, l'évasion. Mais je n'ai osé me fier à personne ; et il a bien fallu que je vinsse moi-même. Maintenant, vous savez tout, soyez libre.

Étienne dit :

— Je ne puis rien vous devoir.

— Ah! oui, vous me méprisez! Vous avez raison, j'ai été très coupable envers votre pays, envers votre mère, envers vous. Mais je ne vous demande pas de me pardonner; que vous sortiez d'ici, c'est tout ce que je veux.

— Vous m'avez donné la vie une fois, c'est trop.

— Ah! Dieu! mais c'est une folie! il ne s'agit pas



de moi, c'est de toi qu'il s'agit. Le salut que je t'apporte, tu l'accepterais d'un étranger, d'un passant, de n'importe qui! Suppose que je ne sois pour rien dans cette affaire, que cette corde se trouve là par hasard, prends le déguisement et va-t'en vite.

— Non, dit Étienne Boleski.

— C'est affreux, cela! ne pas pouvoir sauver cet enfant parce que je suis son père! Voyons, Étienne... non, pas Étienne, monsieur! — je vous parle comme à un inconnu pour vous faire plaisir, — hâtez-vous! Des gens sont là qui peuvent entendre: le bourreau, dans un instant va venir... Oh! je conçois que vous me haïssiez, que vous hésitiez à me donner la joie d'être pour quelque chose dans votre salut. Mais vous aimez votre mère; en ce moment elle pleure; si ferme qu'elle veuille paraître, elle pleure, vous dis-je; elle se dit qu'on va vous tuer, que c'est fini, qu'elle ne vous survivra pas. Qui sait? elle rôde peut-être autour de la prison. Je parie qu'elle est là de l'autre côté du mur, tendant les bras! Enfin, monsieur, vous avez beau me trouver indigne de vous, sauver, vous ne pouvez pas refuser d'embrasser votre mère; il est bien convenu que vous ne m'embrasserez jamais. La corde est là; montez; ce n'est pas si difficile que je le disais. Il y a aussi votre fiancée, Hélyonne, à qui vous ne pensez pas! Que deviendra-t-elle, quand vous ne serez plus? On la forcera peut-être à épouser un autre homme. Vous pourriez empêcher cela en fuyant. Ah! mon Dieu, voilà un enfant bien cruel qui n'aime ni sa mère, ni sa fiancée — ni son pays, qu'il pourrait servir encore! Oh! je t'en prie à genoux, oui, à genoux, moi, presque un

vieillard, ne reste pas ici, sors, va-t'en. Ah! cela ne te fais donc rien, ce pauvre homme qui t'a engendré et qui pleure ?

Étienne répondit en détournant ses yeux mouillés de larmes peut-être :

— Si je consentais à fuir, pourriez-vous sortir à votre tour ? Étant fonctionnaire moskovite, c'est un acte hardi que de faire s'évader un prisonnier polonais ; vous ne seriez pas en danger pour m'avoir tiré de péril ?

Le père tressaillit.

— Ah! il pense à moi! il ne me hait pas autant que je le croyais ! Comme il est bon pour un pauvre homme qui lui a fait tant de mal ! Non, non, Étienne ! je ne cours aucun danger, et je tiens à ma vie puisque tu t'en inquiètes ! — Le manteau, vite !

Il lui mit sur les épaules le manteau d'uniforme.

— Le casque aussi.

Il le coiffa lui-même de la lourde ferraille en ajoutant :

— Le traîneau est au coin de la ruelle; tu m'as compris ?

Étienne Boleski saisit fortement la corde à nœuds, puis retournant la tête :

— Monsieur, dit-il d'une voix qui tremblait et qui était douce, je prierai ma mère de vous pardonner.

— Et toi, toi, est-ce que tu me pardonnes, dis ?

— Mon père ! s'écria le jeune castellan.

— Ah ! j'ai un fils, enfin !

Ils s'embrassèrent. Ce fut une profonde étreinte, pleine de paroles confuses, de cris de joie étouffés, et, poitrine contre poitrine, ils sentaient leurs cœurs qui battaient puissamment.

Il bégayait, le père :

— Un fils ! j'ai un fils ! comme les autres en ont. Je suis comme si je n'avais jamais rien fait de mal ; mon enfant m'embrasse. Il ne m'appelle pas Michel Sawa ; il sait qu'il est issu de moi, et il m'embrasse. Ce sont des choses qui n'arriveraient pas, s'il n'y avait pas un Dieu au ciel !

— Allons, viens, dit Étienne.

Et le fils ayant commencé de monter, le père empoigna la corde à son tour. L'ascension était pénible, en effet ; mais c'était deux hommes robustes ; ils atteindraient la cîme du mur. Puis, le salut.

Mais voici qu'un grand bruit sortit tout à coup de l'intérieur de la citadelle ; c'était, parmi des cris et des râles, un fracas grossissant de chaînes heurtées, de poussées, de chutes, de portes de fer qui retentissent.

— Oh ! dit Étienne, que se passe-t-il ?

Il avait sauté à terre.

— Rien ! rien ! Une querelle, ce n'est rien, fuyons.

— On assassine mes amis !

— Quelle idée !

— Ah ! je mourrai avec eux ! Ma fuite était d'un lâche.

— Tu n'iras pas ! tu ne te perdras pas !

Il avait saisi son fils à bras-le-corps. Ce qui se passait dans la prison il l'ignorait, mais il ne voulait pas qu'Étienne se mêlât à cette aventure, à ce danger sans doute ; d'ailleurs, une minute perdue c'était l'évasion impossible.

Ils luttaient.

— Étienne je t'en prie, fuyons !

— Ah ! mon père, vous me déshonorez !

Le fracas s'était rapproché : tout à coup les Polonais apparurent, leurs chaînes à la main, farouches, en tumulte, et Rhodzko, parmi eux, criait d'une voix formidable :

— Fermez la grille derrière vous. Tout va bien. Voici les clefs de la porte principale et celles de la petite porte, là, à droite. Partez. Bâillonnez les sentinelles ; si elles résistent, tuez-les, puis dispersez-vous. Allez.

Dans un furieux désordre, ils se précipitèrent vers les portes.

Quelques-uns aperçurent André Boleski, en habit de général moskovite. Étienne Boleski, sous son casque et son manteau d'uniforme. Avant que le père et le fils eussent pu jeter un cri, prononcer une parole, ils furent enveloppés liés de chaînes, serrés de cordes, bâillonnés, renversés. Puis, les portes ouvertes, les prisonniers disparurent dans une fuite violente ; et l'on entendit le râle d'une sentinelle égorgée, des dispersions de pas... plus rien.

André Boleski et Etienne Boleski, seuls, étaient là, ne pouvant ni se dresser, ni crier, sur le sol gelé de la cour, dans la clarté dure de la nuit.

IV

La tzarine avait dit à Rhodzko : « Vous étiez des serfs polonais, vous êtes des serfs russes. »

Vaincu dans ses espérances, trompé dans ses haines, Rhodzko d'abord était devenu semblable au sanglier blessé qu'emporte une rage stupide. L'ambition subtile et perspicace qui le dirigeait naguère et son farouche amour de lui-même et des misérables avaient fait place à un désir de vengeance, terrible, aveugle, qui court sus, n'importe où. Oui, se venger, pas d'autre pensée De quoi ? De tous. De ces Polonais qui n'avaient pas voulu de son aide, de ces Russes qu'il avait servis en vain. Le rêve de quelque énorme catastrophe où périraient confusément ceux qui l'avaient repoussé, ceux qui l'avaient bafoué, lui occupait toute l'âme. Il avait des visions de forêts incendiées, de palais saccagés, incendiés par lui, saccagés par lui ; parmi le pétillement des branches, sous l'écroulement des toitures, il regardait se tordre ces fiers gentilshommes lithuaniens, aux impudentes fiertés ; il entendait râler ces courtisans moskovites, aux promesses menteuses ; et, debout sur toutes les ruines, se dressant partout où d'autres tombaient, il s'apparaissait à lui-même comme je ne sais quel farouche génie de destruction et de deuil, comme le noir Siva, au collier de crânes, des légendes de l'Inde. -- Et parfois il achevait son espérance dans un rauque éclat de rire d'hyène, en songeant que l'une de ses victimes, peut-être, s'aviserait de l'implorer.

Il fut ainsi durant les premiers jours. Ce retour en Pologne, sa colère de tant d'efforts et de crimes inutiles ne se modéra point, mais elle se fit moins étrange, moins folle, plus accommodée aux nécessités du possible.

Non, on ne saccage pas les villes quand on n'a plus d'armée, — et celle de Rhodzko, des rebelles farouches, s'était éparpillée au loin dans les bois, dans les solitudes : — non, l'on ne met pas aisément le feu aux grands chênes froids qui entourent les bivouacs des Moskovites ; mais qui savait si, par des savantes ruses, il n'obtiendrait pas quelque résultat moins éclatant, aussi fatal ? Pour se venger, il saurait diviser : se servir des Polonais contre les Russes, puis des Russes contre les Polonais, c'était un dessein réalisable. Il s'arrêta, combinant les chances, attentif à profiter des occasions.

. Réussirait-il ? Oui. Sa disgrâce n'ayant pas été publiée, il conservait une rare puissance, dont il usa, on l'a vu, pour se faire remettre le commandement de la citadelle. Il avait fait plus. Ayant promis à Elisabeth Boleska le salut d'Etienne Boleski et la délivrance peut-être de la Pologne, il avait obtenu d'elle que, par une lettre, elle conseillât aux prisonniers de le croire et de lui obéir. Ils avaient cru, ils avaient obéi. Pendant la messe, il était allé de l'un à l'autre, leur disant : « Tout à l'heure, levez-vous tous ensemble, bondissez sur les soldats. Ils sont cent, vous êtes cent. Vos chaînes ? Sur mon ordre, dans un instant, vos gardiens eux-mêmes viendront vous les ôter ; car je commande ici, et je donnerai pour raison que les catholiques ne communient pas enchaînés. Ces fers tombés, ce sera le signal. Saisissez, liez les Russes ! Ceux que vous ne tuerez pas, enfermez-les dans les souterrains ; elles sont profondes, ces caves, fermées de portes épaisses, et personne ne pourra entendre les clameurs des captifs ! » Ce que Rkodzko avait ordonné s'était accompli ; et maintenant, chef d'une

bande valeureuse, exaspérée par la défaite et la prison, la répandant à travers les Russes en fête et sans défiance, dans la ville sans garnison, qu'allait-il tenter de sinistre? quel était le crime que Dieu allait permettre?

V

Seuls, mordant leurs bâillons avec des râles, sourds, sans paroles, le père et le fils se tordaient dans leurs liens. Autour d'eux, le silence dans la cour déserte n'était rompu quelquefois que par le bruit vague et profond des soldats enfermés dans les souterrains.

Rongé d'angoisse, le comte Boleski pensait :

— Ils fuient. Etienne aurait fui avec eux, il échappait au supplice! C'est à cause de moi qu'il périra; grâce au manteau et au casque, ses compagnons l'ont pris pour un Russe, et tout à l'heure les gardiens vont venir, ils le reconnaîtront pour un Polonais, eux! C'en est fait de lui. Ah! misérable homme que je suis! Je me croyais pardonné, je croyais que Dieu voulait bien m'employer au salut de mon enfant; c'est à sa perte que je suis utile. Que l'éternelle justice est cruelle, et qu'elle est adroite à châtier! Tout ce que j'ai tenté pour Etienne a réussi contre lui. C'est affreux, cela : quand on a fait le mal, on ne peut plus

faire le bien ; et parce que j'ai abandonné mon fils autrefois, il faut que je le tue aujourd'hui. Le tuer ! mon Dieu, s'il était mort déjà ? Si ces hommes, en le renversant, l'avaient frappé ? Non. Je l'entends qui se plaint, je le vois qui remue, il vit ! Oh ! si je pouvais lui parler, l'encourager. Comme il doit souffrir, les membres liés de ces anneaux ; peut-être une chaîne, comme à moi, lui serre le cou et l'étrangle. Juste ciel ! je n'avais pas pensé à ceci, qui serait terrible : il croit peut-être que j'ai prémédité ce qui arrive ; que l'évasion offerte, que le déguisement, cachaient un piège où il est tombé. Hélas ! s'il croyait cela ! Pourquoi non ? A ses yeux, que suis-je, malgré sa clémence d'un instant ? Un traître. On peut soupçonner un traître d'une trahison nouvelle. Oh ! cette étoffe qui m'emplit la bouche, il faut que je la crache ou que je l'avale. Comme je l'arracherais si mes mains étaient libres. Parler ! parler ! je veux parler !... On ne le prendra pas avant que je me sois justifié !

D'autres pensées encore qui auraient voulu devenir des mots lui montaient à la gorge, et dans sa rage impuissante il se sentait tout le visage mouillé de larmes.

Cependant, être calme, c'est ce qu'il fallait d'abord ; il se maîtrisa, essaya d'envisager les choses froidement. Par l'adresse, sinon par la force, il n'était pas impossible, peut-être, de se délier ? Une fois délivré, ah ! il saurait bien délivrer Étienne ; et le salut de son fils pouvait encore être espéré.

Mais les chaînes l'enveloppaient fortement, immobilisant les jambes, les bras ; à chaque mouvement, la dureté d'un anneau lui pénétrait dans la chair, à tra-

vers l'étoffe. N'importe! il essaya, lentement, en amincissant le plus qu'il put son poignet, de dégager sa main droite du bracelet qui la serrait. Ses os crièrent sous l'étroite pression; il ne s'arrêta pas, il s'efforça encore, encore, et, brusquement, les phalanges écorchées, sanglantes, il agita sa main libre. Alors pliant son corps, malgré l'étreinte multiple du fer, avec d'affreuses souffrances, le ventre lacéré, les reins frottés comme d'une énorme scie, il rapprocha sa bouche muette de sa main libérée; il saisit le bâillon et l'arracha en criant: « Mon fils! » Une plainte lui répondit. Pourtant il avait repris courage. Sur sa main déchirée, qui s'accrochait aux inégalités de la neige, il se traîna, comme une lourde bête sur un moignon sanglant. Qui savait si, en se plaçant comme il faudrait, il ne pourrait pas dénouer, avec ses doigts meurtris, les nœuds de fer qui maintenaient Étienne? Il rampait, il approchait, il allait toucher son fils.

Tout à coup un bruit de pas, Dieu! un des soldats, sans doute, avait réussi à s'échapper du souterrain; il venait, il donnerait l'alarme, Étienne serait saisi, sans défense possible!

Mais non, ce n'était pas dans l'intérieur de la prison que sonnait ce bruit de pas. On marchait derrière eux; le survenant avait dû entrer non par la grille toujours close, mais par la porte de la cour que les fuyards avaient laissée ouverte. Un passant peut-être, qui s'avançait avec précaution, étonné, inquiet de la citadelle déserte.

André Boleski tourna la tête; celui qui était là, c'était Ivan.

Ivan! pourquoi? Comment? Que venait-il faire? Mais ce n'était pas l'instant de demander ni de fournir des explications; une seule chose urgente : la délivrance d'Étienne.

— Toi! dit le comte Boleski. Est-ce Dieu qui t'envoie? Oui, Dieu. Écoute, oublie ta haine, aide-moi à délier ton frère.

— Mon frère! dit Ivan dans un cri farouche.

En se penchant, il reconnut Étienne, en effet, et, les deux poings aux dents, il le regardait, les yeux rouges.

Mais Ivan reprit d'une voix presque douce :

— Eh! bien, oui, je le délivrerai.

Rapidement, avec des mains adroites, comme une femme dénoue les cordons d'une robe, il défit les nœuds, élargit la pression des chaînes, qui enfin tombèrent.

Étienne était debout, étirant ses bras.

— Maintenant, lui dit le père, fuis, rejoins tes compagnons.

— Et vous?

— Ne t'inquiète pas de moi. Ton frère m'enlèvera ces liens; je n'ai rien à craindre; pars.

— Adieu! dit Étienne.

Il allait s'éloigner; Ivan lui barra le passage.

— Vous ne sortirez pas d'ici!

— Juste ciel! dit le comte.

— Eh! reprit Ivan, vous êtes fous tous les deux, j'imagine. Lui Polonais, moi Russe; lui fils d'Élisabeth Boleska, moi fils de Sonya Ivanowa; lui aimé d'Hélyonne, moi haï d'elle, je lui donnerai, vous croyez, la liberté et la vie? Parbleu, comme dit mon



[illegible] le Yégor Ivanowitch, voilà qui est du dernier extravagant. Savez-vous pourquoi je rôdais autour de la prison, pourquoi je rêvais d'y pénétrer? Pour le tuer moi-même. Le bourreau m'aurait volé ma plus chère joie! La porte est ouverte, j'en profite pour [illegible] sur ma parole, il n'en usera pas pour [illegible]

— [illegible] pourtant! dit le père.

— [illegible]. Suis-je un assassin? J'entends qu'il se défende.

En même temps Ivan tira son sabre.

— Mes enfants! sanglota le comte Boleski en secouant les femmes qui l'étreignaient.

Et il rampait vers eux, avec des larmes, levant une main suppliante!

— Soyez tranquille, mon père, dit Étienne; je ne me battrai pas avec votre fils.

— Tu te battras! Je t'ai pris ta fiancée.

— Tais-toi! gémit le père.

— Elle ne vous aime pas, dit Étienne, froidement.

— J'en ferai ma femme.

— Non.

— Ou ma maîtresse.

— [illegible]érable.

— [illegible] Étienne! suppliait André Boleski.

[illegible]ntinua, mordant ses lèvres, prêt à bondir : [illegible] mais ton pays, plein de lâches tels que toi.

— C'est ton frère, malheureux!

— Lui! votre fils? peut-être. On sait ce que vaut sa [illegible]re.

— Ah! je vous tuerai, dit Étienne.

— Tu veux donc te battre, enfin ! à la bonne heure ! et si tu n'as pas d'armes, tiens, prends celle-ci.

Ivan s'était penché, et d'un geste rapide il avait tiré le sabre du comte, qu'il offrait à Etienne.

Ils tombèrent en garde.

Mais le père s'était dressé, ses chaînes pendantes autour de lui, à demi délié par quelque énorme effort.

— Caïns ! Caïns ! cria-t-il, vous ne vous frapperez qu'à travers moi !

Il était entre eux, pâle, suppliant, pitoyable.

— Voyons, enfants, c'est une affreuse folie ! Vous battre, vous deux, pourquoi ? Vous me déchirez le cœur ; je sens là, dans ma poitrine, tous à la fois, tous les coups que vous vous destinez. Deux frères, songez donc ! ah ! oui, vos mères, vos patries, et cette jeune fille que vous aimez, ce sont des fatalités effroyables. Mais ce n'est pas une raison pour vous assassiner, comme cela, devant votre père !

Il disait cent paroles encore, n'osait pas ordonner, à cause d'Etienne, dont les antiques et sévères griefs créaient à ce jeune homme, par une interversion des droits naturels, une sorte de supériorité morale, se bornait à prier, à pleurer, comme une femme...

Etienne, le premier, sa colère domptée, courba le front, abaissa l'arme et la jeta au loin.

— Ah ! c'est bien, c'est bien, dit le père. Toi, Ivan, toi, remets le sabre au fourreau,

Chose étrange, Ivan obéit, et pendant que la poitrine d'André Boleski se gonflait d'une immense joie, il ajouta :

— Vous avez raison, nous étions fous, tous deux, et moi, j'étais coupable. Je me repens. Ecoutez, j'ai délivré M. Etienne Boleski, je ferai mieux : je l'accompagnerai dans sa fuite, je le cacherai si on le poursuit, je le défendrai si on l'attaque. Vous, mon père, pendant que nous nous éloignerons, vous resterez ici ; les gardiens de cette prison ne tarderont pas sans doute à se jeter sur nos traces ; eh bien ! vous, gouverneur de Troki, vous serez là, les arrêtant, les dépistant, nous donnant le temps de gagner quelque asile.. Vous croyez peut-être que je vous parle ainsi pour que vous me laissiez m'en aller avec M. Etienne, pour que nous puissions nous battre, seuls, loin de vous ? Non, tenez.

Lui aussi, il jeta son arme.

— Vous voyez, je suis désarmé. Bien plus, je demande pardon.

Il se tourna vers Etienne Boleski :

— Monsieur, j'aime Hélyonne et je n'en suis pas aimé. C'est cela qui me rend méchant. Notre père vous dira que j'ai des colères, mais que, dans le cœur, je ne suis pas mauvais. J'ai mal parlé de votre pays, j'ai eu tort ; je me repens surtout d'avoir outragé votre mère. Permettez-moi de réparer ma faute en vous offrant mon aide, et laissez-moi vous suivre jusqu'à ce que vous soyez en sûreté.

Il parlait d'une voix douce, n'avait pas de mauvaises pensées dans les yeux,

— Mes enfants ! mes bien-aimés !

Mais André Boleski frissonna, et considérant Ivan :

— Tu es sincère, au moins ?

— Sur mon honneur, je vous le jure.

— Ah ! Dieu soit loué, et soyez bénis, mes fils, pour la joie que vous me donnez !

Il les serra tous deux, éperdument, sur sa joyeuse poitrine.

— Le temps presse, dit Ivan.

— Oui, mais je peux m'en aller sans vous.

— Ecoutez, mon père.

En effet, il montait des souterrains un bruit plus menaçant, qui paraissait plus proche.

— Soit, je reste ; partez vite.

Il les embrassa encore. Ils s'arrachèrent de ses bras, s'enfuirent. Brisé de joie, il s'appuyait contre la muraille, près la porte, disant :

— Ah ! ciel clément ! ils s'aimeront peut-être !

Mais dès qu'ils furent hors de la citadelle, quand ils comprirent que le père ne pouvait plus les voir ni les entendre, Ivan s'arrêta en écartant sa pelisse :

— J'ai jeté mon sabre, dit-il, parce que j'ai des pistolets.

— Je les avais vus, dit Etienne.

LIVRE TROISIÈME

Le Pavillon de glace.

I

Au milieu de la fête nocturne, le pavillon de glace érigeait sa féerie toute blanche et lumineuse, et il en sortait des bruits de danses, de musiques et de rires ; car c'était là que s'achevait le bal de Sonya Ivanowna.

Rôdant autour du clair palais, se haussant vers les fenêtres pour regarder la splendeur des costumes dans la splendeur des salles, la foule populaire voyait, entendait, admirait, tenait cent propos mêlés.

— Que c'est beau !

— Cela rayonne comme un soleil qui se lèverait la nuit.

— Tout est en glace ! les murs...

— Le plafond...

— Les meubles...

— Et les portes ! Ce qui ne les empêche pas d'être

aussi solides, grâce à leur épaisseur, que des portes de bronze.

— Ah ! oui, très beau, dit un bourgeois avec un gros rire, — superbe en effet ; mais un peu froid ! L'été, ce serait bien plus agréable.

— Bon ! nos barines ne s'aperçoivent guère de la froidure : ils dansent pour se réchauffer et boivent du champagne.

— Glacé aussi.

— Les seigneurs n'ont jamais froid.

Mille autres paroles se détachaient sur le brouhaha de la fête, naïves, pleines d'étonnement, d'amertume parfois : mais, peu à peu, les voix se turent, car il se faisait tard déjà, et c'était l'heure pour les bourgeois de rentrer dans leurs maisons des faubourgs, pour les marchands de regagner leurs boutiques abandonnées, pour les paysans d'aller dormir sur le poêle de leurs isbas enfumées.

Au dedans aussi, la fête ne tarderait pas à s'éteindre. Déjà quelques gentilshommes, enveloppés de pelisses, donnaient l'ordre de faire avancer leurs traîneaux. Pourtant, çà et là, les danses persistaient, et, dans la salle du bal, devant un buffet de glace sculptée, où se répandait souvent la mousse des verres, Nadine riait de son beau rire rouge.

— Ah ! Sonya Ivanowna, disait-elle, savez-vous l'histoire de mes deux maris ? J'en rirai jusqu'à demain. Devinez où ils sont ? A Sawina, devant le château, les pieds dans la neige. Ils guettent mon arrivée, les oux ! Vous pensez bien que j'ai eu vent de leur com- t et que je n'ai eu garde de quitter la fête ! Mais ez où me réduit leur vilaine conduite ; je suis obli-

gée de me faire reconduire à Troki par le colonel Wladimir.

— Cela est fort plaisant, en effet, dit Sonya, avec l'air de ne pas avoir écouté.

Elle reprit, inquiète :

— Je cherche Ivan. Ne l'avez-vous pas vu ?

— Le comte Ivan? Je ne sais, dit l'étourdie. Ah ! si, je l'ai vu, je me souviens; nous avons dansé ensemble... et même il m'a dit à l'oreille les choses du monde les plus folles !

Sonya sourit. Elle pensait :

— Allons! sa douleur et sa colère n'étaient que des caprices d'enfant malade. Il vivra, et l'autre — ne vivra pas.

Elle allait et venait parmi les groupes, cherchant toujours son fils, mais rassurée. Elle aperçut dans le salon voisin une pâle figure, désolée et morne, en habit de bal pourtant: c'était Hélyonne, à qui l'on donnait pour prison toutes ces joies, toutes ces fêtes; un cachot eût été moins cruel.

Sonya, songeant qu'Ivan ne tarderait pas à venir où se trouvait Hélyonne, alla s'asseoir souriante, auprès de la Polonaise, qui frissonna de la voir.

Cependant Nadine, toujours pouffant de rire, s'était échappée au bras du colonel Wladimir; les conviés, en une procession lente, s'éloignaient; et, debout sur le seuil de la grande salle, André Boleski, qui ne s'était montré que fort avant dans la nuit, saluait cérémonieusement ses hôtes. Il avait l'air calme, presque heureux. Comme Sonya était rassurée sur le sort d'Ivan, il était rassuré, lui, sur le sort d'Etienne; il se disait, content :

— En ce moment, il a rejoint ses compagnons et il fuit avec eux.

Il se vit seul enfin; il se disposait à prévenir Sonya qu'il était temps de rentrer au palais du gouvernement, quand tout à coup la porte aux battants de glace fut violemment ouverte et une femme apparut, grande, farouche, tous ses cheveux gris épars, et criant :

— Mon fils! où est mon fils?

C'était Elisabeth Boleska. Sonya aussi était entrée, écoutait.

II

— Mon fils! répéta la castellane.

— Eh bien! dit André Boleski, je l'ai sauvé malgré vous. Il est en fuite avec les siens.

— Evadé! dit Sonya grinçant des dents.

Mais ils ne l'entendirent pas.

— Avec les siens? reprit Elisabeth. Non, vous mentez, je les ai vus, je leur ai parlé. Ils sont tous là. Lui seul est absent, et l'on ne sait ce qu'il est devenu. Qui me l'a pris? Vous! mais me voici, et vous allez me le rendre.

— Oh! dit le comte, Ivan m'a trompé! ils se battent.

— Qui se bat? cria Sonya Ivanowna, avec un bond.

— Hélas! mon fils avec mon fils!

— Alors, tous trois se regardèrent, terrifiés de cette confrontation où leur antique querelle se dénouait enfin par un combat fratricide.

Ce fut un silence terrible.

Mais Sonya, la première:

— On assassine Ivan! Holà, quelqu'un!

Des valets apparurent.

— Ivan! mon fils! allez, courez, qu'on le trouve, qu'on le ramène!

Puis se tournant vers Elisabeth:

— Mais voyez donc cette femme! Son enfant va mourir et elle reste là sans demander qu'on le cherche seulement.

La castellane dit, maîtresse d'elle-même:

— Etienne combat, je suis tranquille.

— Crois-tu qu'Ivan ne triomphera pas de lui?

— Nul n'est plus brave que mon Etienne!

— Ivan est adroit, Dieu merci! Tiens, c'est son père qui lui a enseigné l'escrime.

— Etienne a eu un meilleur maître, son courage!

— Tu seras veuve de ton fils!

— Veux-tu mes habits de deuil?

Pendant qu'elles se parlaient ainsi, toutes proches, dans leur haine véhémente, André Boleski, tombé sur un siège, sanglotait, les poings aux dents. Hélas! il les enviait peut-être: chacune d'elles pouvait espérer, et lui ne pouvait que craindre.

Alors, dans le silence de la nuit, on entendit deux

coups de feu; ce qui devait arriver était accompli. Muets, ils attendirent :

Des bruits de pas sur les marches de glace, la porte ouverte sous une dure poussée... celui qui apparut, ce fut Ivan.

— Mon fils! cria Sonya dans un rire farouche.

— Ah! malheureux! qu'as-tu fait de ton frère? dit André Boleski.

— J'ai tué mon rival!

Elisabeth reçut le coup sans faiblir; mais, levant les bras au ciel :

— Êtes-vous juste, Seigneur? dit-elle.

III

Ivan reprit :

— Venez, ma mère; il faut donner l'alarme. Vous ne savez pas? Les prisonniers se sont évadés. Couvrez-vous. Venez.

Il l'entraîna vers la porte. Chose étrange, cette porte, par laquelle il venait d'entrer, était fermée maintenant.

— Qu'arrive-t-il donc? On nous aura cru sortis.

Il frappa du poing sur les battants de glace.

— Holà, Serge, Ladislas!

Aucune réponse. Ivan regarda autour de lui; pas

d'autre porte, sinon celle qui donnait dans le salon voisin, mais ce salon était sans issue.

— Enfin, qu'y a-t-il ? Comprenez-vous cela, ma mère? Est-ce qu'on va nous faire passer la nuit ici? Demain, tu serais morte de froid, maman.

Elisabeth dit :

— Ce qu'il y a, je vais vous l'apprendre : vous êtes tous perdus.

— Nous? dit Sonya.

Le comte André Boleski avait levé la tête.

— Vous. Regardez par cette fenêtre.

Ivan courut vers la fenêtre et dit joyeusement :

— Il y a des hommes autour de la maison de glace. Ils roulent des tonneaux. Ce sont nos gens. Holà! venez nous ouvrir.

Elisabeth éclata d'un grand rire terrible.

— Ce sont les Polonais, et mon fils va être vengé!

— Es-tu folle ? dit Sonya.

— Oui, de joie ! Qui vous défendrait ? Les soldats, les officiers? Ils sont dans les souterrains de la citadelle, d'où ils ne peuvent pas même se faire entendre. Vos domestiques? Ils sont au pouvoir de mes amis. Quant aux conviés de votre fête, leurs traîneaux à cette heure les emportent vers leurs châteaux. Ah! Rhodzko est redoutable, et vous êtes bien perdus.

— Maman! cria Ivan en embrassant Sonya.

Puis à Elisabeth :

— Et vous croyez que je vais la laisser mourir de froid, ici, entre ces murs de glace ?

— De froid? non. Ils roulent des tonneaux, disiez-vous? Oui, des tonneaux d'incendie. Avant peu le naphte et l'alcool enflammés auront enveloppé le pa-

villon de fête, que la poudre fera sauter. Entre les murs croulés et fondus, le plafond, par blocs, vous brisera la tête, le sol s'effondrera sous vos pieds dans le lac entr'ouvert, et ce sera la débâcle avant le printemps, et vous mourrez tous, brûlés parmi la glace, et noyés au milieu des flammes!

Alors Sonya, prise d'un tremblement :

— Mais tu mourras aussi, toi?

— Penses-tu, dit Elisabeth, que je veuille survivre à mon fils?

Ivan, le comte Boleski, se précipitèrent vers la porte.

— Oh! j'enfoncerai ces murailles! dit l'enfant.

Mais Elisabeth :

— Elles resteront inébranlables tant qu'elles ne tomberont pas pour vous écraser! Une seule créature au monde pourrait vous sauver.

— Qui donc? demanda Sonya, dont les dents claquaient.

— Moi. Oui, je n'aurais qu'à m'approcher de cette fenêtre et à crier : « Je suis là; n'allumez pas l'incendie, ouvrez les portes! » pour que nous soyons tous hors de péril, à l'instant. Vous imaginez-vous que je dirai cela?

André Boleski se retourna, les poings sanglants d'avoir heurté la porte dure ; il regarda par la fenêtre, vit qu'elle était trop haute pour qu'une évasion fût possible ; et d'ailleurs une foule menaçante entourait le pavillon. Il dit à Élisabeth :

— Élisabeth! la fatalité, plutôt que moi-même, a été la cause de votre désespoir! D'ailleurs, je mourrai si vous voulez, mais épargnez ma femme!

— Ta femme ? Je l'ai été.

— Épargnez mon fils !

— Ton fils ? Il a tué le mien !

Il comprit qu'il n'obtiendrait rien. Il se tut, et la tête vers la poitrine, pleura silencieusement.

Ivan s'approcha :

— Madame, vous ferez de moi tout ce qu'il vous plaira. Je serai, si cela vous convient, un serf dans votre maison, on me frappera du knout sur un signe de vous, mais ne faites pas mourir ma mère dans cet effroyable supplice !

Elle le saisit par un bras vivement, et, lui regardant les doigts :

— N'as-tu pas de sang aux mains ? dit-elle.

Elle ajouta :

— Avant une heure, tout sera accompli.

Et, maintenant, elle se tenait debout au milieu d'eux, grande, grave, l'œil fixe, avec l'air de ne rien voir et de ne rien entendre, fatale.

Mais en ce moment Hélyonne, se traînant le long des murs froids, sortit de la salle voisine, et elle dit avec douceur :

— Ma mère, ordonnez qu'on vienne ouvrir les portes.

— Toi ici, mon enfant !

Puis, avec un regard triste où la douleur s'étonne :

— Tu veux donc vivre, Hélyonne ?

— Moi ? Non, puisqu'il est mort.

— Alors, qu'elle pensée as-tu ?

Hélyonne répondit :

— Vous ne devez pas le déshonorer par une vengeance criminelle. Ces hommes qui sont là, exaspérés

par la défaite et la prison, dirigés par un homme sans loi ni conscience, préméditent une action sinistre dont la mémoire d'Étienne ne doit pas être complice. S'il pouvait revivre, il vous dirait, et moi, sa veuve, je vous dis à sa place : « Il ne faut pas sur ma tombe d'autre sang que le mien. Je n'ai jamais subi d'offense qu'avec l'espoir de pardonner ; ne faites pas ce que je n'eusse pas fait ; et songez qu'un tel crime rendrait désormais odieuse aux nations et indigne des secours de la Providence la bonne cause pour laquelle tant de héros sont morts. » Dites qu'on ouvre les portes, ma mère.

Élisabeth, sous ses paroles, baissait le front ; elle rougissait, elle pâlissait, toute pleine d'un va-et-vient de combat ; et ses mains, tendues en avant, s'ouvraient, se refermaient en se crispant, comme celles de quelqu'un qui lâche et ressaisit sa proie.

— Tu crois qu'il me prierait ainsi ? dit-elle.

— Il ne prierait pas, il ordonnerait, mais avec cette voix si douce qui donnait au commandement la puissance de la prière.

Élisabeth hésitait encore ; elle se cramponnait à sa vengeance, ne voulait point l'abandonner. Enfin défaillante, elle marcha vers la fenêtre, pendant que ses ennemis, tremblants d'espérance, la suivaient du regard, du geste, de la muette supplication de leurs lèvres.

Elle vit cela, elle cria :

— Ah ! ne me priez pas, vous ! Vous m'empêcheriez d'obéir à mon fils.

Et elle s'était arrêtée.

Mais Hélyonne reprit :

— Faites vite, ma mère.

— Eh bien! oui, dit la castellane, — qu'ils soient sauvés par leur victime.

Elle courut à la fenêtre, se pencha pour faire quelque signal... Mais un jet de flamme, comme sous un coup de bourrasque, envahit toute la salle, et l'on entendit un bruit ruisselant de grande chute d'eau.

— Il est trop tard! cria-t-elle. Dieu ne veut pas qu'ils vivent.

En effet, c'était le désastre complet, prodigieux, inouï, inconnu même aux rêves des plus farouches vengeances — une sorte de catastrophe qui, semble-t-il, ne peut pas émaner d'une main humaine — un de ces cataclysmes que se réserve le courroux céleste. Ceux des habitants de Gomorrhe et de Sodome qui, brusquement éveillés dans les ténèbres, virent pleuvoir l'incendie et rouler les eaux flamboyantes du ciel avaient seuls, jusqu'à cette heure, connu ce qu'éprouvèrent ces deux hommes et ces trois femmes, immobiles de stupeur devant la fenêtre ouverte.

Une irrésistible élévation de flammes, que heurtaient invinciblement un large écroulement d'ondes — espèce de mascaret entre un torrent d'eau et un torrent de féux remontant — voilà ce qu'ils voyaient ; et ce n'était pas seulement devant la croisée que flambaient les tonnes de naphte et d'alcool; car de toutes parts les murs transparents étaient traversés de grandes lueurs vermeilles, langues de l'incendie aux mille gueules ; et par l'effet de la chaleur extérieure, les dalles de glace commençaient à trembler, à grincer, à se disjoindre, en suant. Bientôt les craquements devinrent un fracas multiplié, grandissant, de plus en plus si-

nistre. Moins bien soutenu par les murailles, où quelques blocs désagrégés glissèrent, tournèrent en laissant couler des ruisseaux, le plafond s'ébranla avec des grondements, chancela, s'effondra à demi, dans un coin, et sous le contre-coup de cette catapulte, une paroi céda, livrant entrée à la fureur bleue et rouge du naphte.

Puis, le sol trembla à son tour, sans doute parce que la chaleur avait attaqué et aminci la surface durcie du fleuve ; et les créatures qui étaient là, n'évitant les brûlures que pour rencontrer l'aspersion glacée, se heurtant aux éboulements, chancelant sur les blocs mouvants, allaient, venaient, fuyaient, se cramponnaient avec des cris de bêtes à l'instabilité de tout ce qui les environnait.

Mais Élisabeth, debout, au milieu de la salle, sur un large glaçon qui ne bougeait pas encore, tenait entre ses bras Hélyonne, moins fière, aussi sereine, et, les yeux levés, attendait que le plafond fût entièrement écroulé, pour regarder le ciel en face avant de mourir.

Elle disait :

— Réjouis-toi, ma fille ! nous allons revoir Étienne.

Puis se tournant vers André Boleski :

— Traître, ta race n'est plus ! dit-elle.

Alors, brusquement, un bruit formidable, — et ce fut comme si toute la bâtisse de glace eût été lancée hors du cratère d'un volcan.

Les sombres ouvriers de cette débâcle par l'incendie avaient jugé que leur œuvre tardait trop à s'achever ; le naphte, malgré l'intensité de sa fureur, ne faisait

pas se fondre assez vite les plafonds, les murs, la surface épaisse du fleuve; ils avaient eu recours à la poudre : le pavillon de glace avait sauté.

Après l'immense écartellement de toutes choses, il y eut la chute lourde, éparpillée dans le lac rompu où l'eau bouillonnait entre les glaçons secoués, et que léchaient partout des bourrasques de flammes.

Ceux qui tout à l'heure vivaient étaient morts, cadavres brisés, mutilés, épaves épouvantables.

Cependant, les Polonais s'enfuyaient loin de la mouvante ruine, épouvantés de leur action, songeant: « Dieu pardonnera-t-il ce crime à notre patrie? »

Un seul homme ne s'était pas éloigné du désastre.

C'était Rhodzko.

Près de la berge sur un mamelon de neiges dures, presque à pic, il contemplait le vaste sépulcre où roulaient, entre les glaçons heurtés, les victimes de sa rage, et souriait, les bras croisés.

Il dit tout haut :

— Commencement des vengeances.

Et il allait se retirer.

Mais quelqu'un qui se tenait derrière lui depuis un instant le poussa brusquement. Avant d'avoir pu reconnaître Tzoryl, Rhodzko était tombé, avec un blasphème, contre un angle de glaçon, qui s'enfonça sous le poids de son corps, tournoya, disparut, se remontra plus loin, rouge de sang, sous les étoiles glacées, pendant que l'oiselier Tzoryl, triste et doux, caressant de la main et baisant tour à tour les plumes froides de

Gris-d'Argent, descendait du mamelon de neige et s'en retournait là-bas, au loin, vers Mikalina, château ruiné, sans hôtes désormais, et volière brisée, sans oiseau.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

MIKALINA

Livre premier

Livre deuxième

DEUXIÈME PARTIE

LE CARREFOUR DE PRUZANI

Livre premier

Livre deuxième

Livre troisième

TROISIÈME PARTIE

LA FIN D'UNE RACE

Livre premier

Livre deuxième

Livre troisième



'94. — Imprimerie de Poissy — Lejay fils et Lemoro.




Stanford University Libraries
3 6105 010 312 432

